N° 823 43e Année T. CCXXXIX 1er Octobre 1932

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT TRENTE NEUVIÈME

1er Octobre — 1er Novembre 1932

1er Octobre — 1er Novembre 1932 T. CCXXXIX

MERCVRE

DE

FRANCE



(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXII



PAGES D'ITALIE

—

Rome, Naples et Florence, *sous sa première forme, parut en un seul volume en* 1817. *Avant même que la vente n'en fût assurée, Henri Beyle s'inquiéta d'une seconde édition. On trouve dans ses papiers, conservés à la Bibliothèque municipale de Grenoble, de très nombreux feuillets écrits par lui de* 1817 *à* 1819 *dans ce but et qui portent en tête cette indication :* For Stendhal *ou* to the second edition of Stendhal. *Il désignait ainsi par son propre pseudonyme le seul de ses ouvrages qu'il ait encore en ce temps-là signé de ce nom destiné à devenir célèbre.*

Ces pages toutefois sont demeurées inédites, car lorsque l'auteur put, en 1826, *donner à Paris cette seconde édition à laquelle il avait songé si longtemps, tous ses manuscrits étaient demeurés à Milan qu'il avait dû quitter assez précipitamment cinq ans auparavant. Sans doute les avait-il oubliés ou ne jugeait-il pas prudent de les faire revenir. Ce n'est qu'après sa mort qu'ils furent rapportés en France et remis à son exécuteur testamentaire, Romain Colomb. Celui-ci n'en a publié que quelques pages. Celles que nous donnons ci-dessous forment donc comme un nouveau supplément à* Rome, Naples et Florence, *ce guide d'Italie qui, à son époque, passait pour le plus fidèle et le plus récréatif et qui est encore considéré comme un des meilleurs ouvrages de Stendhal, à la fois spirituel, rêveur et charmant.*

H. M.

En France, où, depuis la mort de Louis XIV, on a l'appui de l'opinion publique, on ne peut pas se faire d'idée du genre de malheur qui opprime la littérature

d'Italie. L'homme qui écrit en Italie est un homme notoirement suspect, l'usage donne presque aux ministres le droit de le vexer sans motif. Tous les sots disent : « Aussi, pourquoi écrit-il? »

Ce ne serait rien que de se garder d'offenser les deux pierres dont le Prince protège le *statu quo* : la religion et l'art de gouverner. Comme on l'a vu en France de 1715 à 1760, il y aurait encore un beau champ pour l'esprit humain. Mais à tout moment il faut s'incliner avec respect devant les erreurs du pédant accrédité auprès du gouverneur de la ville. Le pauvre jeune homme qui s'aviserait de ne pas l'admirer est plus perdu que s'il se fût attaqué au gouvernement lui-même. Dans la prétendue république des lettres italiennes, tous les jeunes gens tremblent devant les vieux. Or, comme la chimie le montrait en France il y a peu d'années, c'est toujours parmi les jeunes gens que la vérité commence à se faire jour. Chaque capitale d'Italie a deux ou trois pédants de 60 ans qui font trembler tout ce qui s'occupe du culte de la vérité parmi les jeunes gens. Ceux-ci ne peuvent les battre que par des traductions des livres estimés à l'étranger; en Italie, le vieux professeur sage eût empêché les Chaptal et les Berthollet de publier leurs idées.

A Paris, le levier de la vérité est mis en jeu par le poids immense de l'opinion publique. Un jeune homme n'a qu'à publier un bon livre, le public ne demande pas mieux que d'oublier le vieux pédant qui, vingt ans auparavant, a traité le même sujet.

Les pédants d'Italie ont la confiance de petits despotes mourant de peur. Je parle des ministres, car les souverains sont tous de bonnes gens qui laissent faire le mal par qui en a envie. Ils disposent de toutes les places de professeurs et de bibliothécaires, places qui font la ressource des trois quarts des littérateurs. Comment ont vécu Parini, Monti, Foscolo?

Ce système de despotisme des pédants, un des points

les plus pernicieux des autres petits despotismes tremblants qui pèsent sur l'Italie, n'arrête pas l'homme de génie, non, mais il empêche la diffusion des lumières.

Et supposons un instant qu'avec le même *ressort intérieur* Alfieri ou Monti fussent nés à vingt pas du Collège de France, qui compte parmi ses professeurs les Cuvier, les Pariset, les Benjamin Constant, les Lemercier, les Tissot, cembien de qualités que nous cherchons en vain brilleraient dans leurs chefs-d'œuvre! Ils auraient dix siècles de vie de plus. Dans trente ans, la moitié des ouvrages d'Alfieri et de Monti auront de je ne sais quelle couleur d'idées antiques et rétrécies qui fera tomber le livre des mains.

En Italie, la vente d'aucun chef-d'œuvre ne peut couvrir les frais d'impression (1). Si le livre est bon, on le contrefait à six lieues de là, dans l'Etat voisin. Comme aucun des journaux n'a de force suffisante pour se maintenir, comme ils ne peuvent pas comme chez nous opposer le Languedoc à l'Alsace, le ministre a toujours peur et ne pardonne jamais. Telle phrase hasardée aujourd'hui par un jeune homme le perdra dans dix ans. Presque partout, le rédacteur de la gazette de la ville est le premier espion qui pèse sur les pauvres gens de lettres.

Le littérateur italien n'est donc jamais dans la situation d'écrire clairement sur un sujet intéressant. Dès qu'un sujet intéresse le public, il est défendu d'en parler; en revanche, il est sans cesse porté à écrire avec érudition et élégance sur quelque niaiserie littéraire.

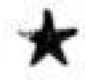
Or, l'élégance devient bientôt la chose la plus ridicule du monde dans les pays où la majeure partie des littérateurs n'écrit pas habituellement sur des sujets également intéressants pour l'écrivain et pour le lecteur. Voyez en France l'élégance des Dorat, des Pezay et autres écrivains du règne de Louis XVI. L'esclavage pour lequel

(1) En marge Stendhal a noté : « Exagéré ».

l'autel est complice du trône permet un certain nombre d'idées. Lorsque cet état de choses dure depuis un siècle ou deux, il faut nécessairement que la littérature tombe dans le genre *bête*. Car les *âmes fortes* cherchent des plaisirs *ailleurs* que dans la littérature et l'on a épuisé toutes les idées auxquelles il est permis de toucher.

D'ailleurs, le despotisme, jeune encore, laisse passer beaucoup d'idées que, quelque temps après, quand les âmes sont plus avilies, il se trouve en état de proscrire. Ainsi Napoléon laissait imprimer en 1802 *l'Economie politique* de Say, qu'il défendait ensuite. Ainsi les despotismes italiens au XVIe siècle laissaient passer tout ce qui n'est qu'*indécent*, comme le prouve longuement le *dictionnaire de la Crusca*.

Il y a à Milan, en 1818, un journal littéraire qui se publie tous les trois mois, comme l'*Edinburgh-Review*. Comparez le journal écossais à *Bibiloteca italiana*; vous voyez bien que tout ce qui a quelque génie en Italie aimerait mieux se couper le poing que d'écrire.



Ecrire n'est plus un moyen de satisfaire son âme, et il n'est en Italie aucune âme un peu bien née qui trouve quelque soulagement à parcourir la production du jour.

Un libraire homme d'esprit me disait qu'à Milan, ville de 120.000 âmes, on ne peut jamais vendre plus de cent exemplaires du livre le plus à la mode. Dans chaque petite ville de 6 à 10.000 âmes, on en vend quatre à cinq. A Venise, un livre à la mode se vend à mille exemplaires. Pour tout bon livre, on peut toujours compter sur un débit de trois cents exemplaires en Sicile.

Toute cette organisation intérieure de la littérature n'est point à mépriser. Jamais ici J.-J. Rousseau n'aurait trouvé à imprimer ces cinq ou six premiers ouvrages. Mais surtout l'Italie actuelle repousse absolument les Marmontel, les Duclos, les Saint-Foix, les Lacretelle,

les Chamfort, les Dalembert, les Palissot, les Suard, tous les bons écrivains dans le genre médiocre qui font la richesse d'une littérature, en forçant les grands hommes à s'élancer au delà. Marmontel, par exemple, en écrivant des ouvrages qui n'étaient pas absolument plats (sous le côté moral et politique (2), parvint à amasser un petit pécule de 120.000 francs, qui fit le bonheur et la tranquillité de ses vieux jours. En Italie, s'il s'était roidi contre la nécessité, il eût fini comme Gianone. Mais, comme les gens de cette dose de génie ne se roidissent contre rien, il eût été un pédant fort considéré dans quelque université.

Donc, s'il naît des gens de génie en Italie, ou plutôt si quelque homme de génie peut se montrer au public, il sera né noble ou riche; et, n'ayant pas affaire à un public rendu difficile par les Marmontel et les Suard, il se permettra beaucoup de choses communes.

Adoré dans son pays à cause de la rareté et du patriotisme d'antichambre, il sera souvent ennuyeux pour l'habitant de Londres ou de Paris. D'ailleurs, il sera toujours un peu piqué, il aura toujours trop de bile, il réveillera trop souvent des idées désagréables et haineuses, il touchera trop souvent à l'*odieux*.

Probablement, les habitants de Paris, étiolés par une politesse excessive, ne verront pas se former parmi eux de ces âmes fortes jusqu'à la fureur habituelle qui pullulent dans ces pays à moitié sauvages, la Corse et le Piémont.

Pour les soldats romains, la guerre était un état de repos; se trouver au milieu des périls, des conspirations, des vengeances et des grandes actions est le seul état de repos que puissent jamais goûter quelques jeunes Corses et Piémontais de ma connaissance. Dans le genre de l'opera-buffa comme dans le genre des batailles, la seule

(2) En marge, note de Stendhal : « Absolument avili par le respect pour l'autorité ».

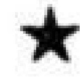
qualité essentielle au grand homme, c'est la *force*. Au fond du génie de Cimarosa et de Napoléon, on trouve une qualité commune, c'est la *force*. Dans un cas, l'âme doit mettre sa force à sentir, dans l'autre à agir sur les environnants. A Paris, on trouve de tout, excepté de la force. Au reste, je ne dissimulerai point que les jeunes Italiens chez lesquels j'ai observé cette condition première du grand homme sont loin d'être aimables à notre manière, à la française. Par exemple, ils sont toujours eux-mêmes et jamais comme un autre.

A ces grands hommes inconnus, qui ne peuvent se montrer par des actions, il ne manque que l'idée d'écrire pour effacer les Alfieri et balancer les Machiavel.

LANGUE ITALIENNE

Ils mettent un amour-propre bien grand et bien irritable à ne se servir d'aucune tournure empruntée du français (un francesismo) et cependant le peu d'idées fines ou un peu pittoresques par leur généralité qu'ils aient en philosophie, en morale, en politique, en grammaire générale, ils les doivent aux philosophes français. Ils veulent exprimer tout cela par des tournures du xv[e] siècle. C'est comme si M. Benjamin Constant ne voulait employer aucune tournure, aucun mot qui ne fût dans Amyot.

Par exemple, ils me montraient un ouvrage nouveau du premier poète de l'Italie qui a dit : il fondo della lingua (dans cette phrase : le fonds de la langue est formé de mots pris du latin). Ils détestent ce francesismo, mais l'image la plus claire et la plus pittoresque à employer ici, n'est-ce pas le fonds de la langue?



Les hommes qui peuplent la société sont ici plus fins, plus portés par une imagination enflammée qu'en France.

S'ils avaient pu depuis trois siècles être naturels en écrivant, leur littérature balancerait la nôtre. Mais tout ce qui a écrit est un *sot pédant* ou *hypocrite* ou du moins *enchaîné*. De là le manque total en italien de tournures vives, nobles, pittoresques, pour exprimer les idées fines. De là le manque de goût qui porte les génies les plus élevés à employer des images révoltantes et basses (3).

Toutes les prétentions de la *noblesse*, les Toscans les portent dans la littérature et, semblables aux plébéiens de Rome, les autres Italiens crient sans cesse contre la tyrannie, mais, dès qu'il s'agit de porter les mains sur elle et de la renverser, ils sont saisis d'un respect superstitieux (4).

Les Toscans, tantôt avec la franchise de l'orgueil, tantôt avec toute la souplesse du jésuitisme, veulent faire prévaloir cette maxime : « Tout mot employé en Toscane, même par la canaille, est excellent italien, car l'italien, c'est le toscan. »

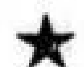
Les littérateurs de Venise, de Naples, de Milan, de Piémont, disent : « La langue généralement employée par les Italiens qui ont écrit avec succès depuis cent ans est le véritable italien. »

Mais, effrayés eux-mêmes de ce qu'ils viennent de prononcer, ils se hâtent d'ajouter (5) : « Car ils ont imité avec sagesse tout ce qu'il y a de bon dans les auteurs cités par la *Crusca* (i testi di lingua).

Pour les nobles Toscans, ce mot de *Testi di lingua* est comme le mot leg. pour les *ultra*. C'est la boîte de Pandore dont ils font sortir toutes les prétentions et, ici aussi, on a la bonté de répondre sérieusement à leur patelinage. On distingue, on avance que toutes idées philosophiques, morales et politiques ne se trouvent pas pré-

(3) *Dea cloacine*.
(4) Traité de M. le comte Jules Perticari, 1818, Milan.
(5) Beyle avait d'abord écrit : « Mais eux-mêmes qui poussent la fureur tribunicienne jusqu'à oser prononcer cette phrase mal sonnante, s'en repentent bien vite, ils ajoutent : ».

cisément dans les auteurs du XIIIe siècle, qu'il faut par conséquent prendre aussi quelques tournures dans ceux du XIVe siècle, mais les plus hardis ont bientôt peur et, comme on n'a de gloire ici que par la pédanterie, on ajoute bien vite : « Mais celui qui n'étudiera pas jour et nuit les *trecentiti* ne fera jamais rien qui vaille (6). »



...les portent sans s'en douter dans leur prétendu toscan, dès qu'ils s'en écartent ils *écrivent* dans *une langue morte*. Or, voyez quels chefs-d'œuvre nous devons à des milliers de gens instruits qui depuis cinq cents ans ont écrit en latin, pas même un ouvrage passable.

(Petit mot d'un barbare sur le beau livre
de M. Monti. 16 pages in-18.
Commencé le 26 ou le 27 février 1818.)



Il n'y a plus d'acteurs depuis qu'il n'y a plus de sifflets.

Pour que le génie des artistes français, si génie il y a, ne soit pas tout à fait avili par l'antichambre du ministre, on pourrait permettre aux assemblées électorales de commander un tableau pour leur département. C'est la réunion la plus passionnée du royaume.

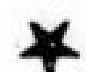
Il faut que les arts tiennent à un sentiment et non à un système.

Chaque année, la Chambre des Députés pourra dépenser vingt mille francs pour un tableau ou une statue. Les premiers choix seront ridicules, mais le ridicule corrige le ridicule, et rien ne corrige les intrigues intérieures d'un Institut.

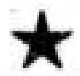
Les artistes français, je ne parle que des morts, n'étaient que des ouvriers endimanchés. La science de

(6) Dernier chapitre de Perticari.

l'homme est pour eux lettres closes. Il n'en était pas tout à fait de même de Léonard de Vinci et de Michel-Ange. Pergolèse et Mozart étaient des gens emportés par les passions. Ici on loue beaucoup un jeune artiste quand il est ce qu'on appelle *sage*.



Si Alfieri eût appris et connu à dix-huit ans tout le fatras classique, l'expérience de la vie lui eût révélé qu'on n'exerce pas le souverain pouvoir à Paris en 1800 comme à Athènes du temps de Pisistrate. A trente-six ans, il eût mis Sophocle et Euripide à leur place. Il eût été le peintre de son siècle comme le Dante l'a été du sien, et il aurait été cité comme le Dante trois cents ans après sa mort. Etudiant au contraire le fatras littéraire à trente ans, au lieu de se lancer dans la mêlée du monde et de l'expérience, il estima trop ce qui lui coûtait tant de peine.



Le naturel se voit partout. La bonhomie ne se trouve guère au midi du Pô. Tout cela est caché par la méfiance. Ce qui n'empêche pas que les habitants de ce peuple au milieu desquels plonge le voyageur ne soient extrêmement favorables au bonheur.



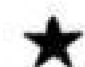
La conversation ici n'est pas un jeu. On ne chasse aucun plaisir de vanité. C'est un avis bref et timide que se donnent deux malheureux poursuivis par des espions et fuyant par un chemin bordé de précipices.

LA LIBERTE DE LA PRESSE A MILAN

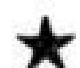
Il y avait plus de liberté de la presse à Milan en 1783 quand Verri publia son Histoire qu'en 1818 où l'on défend Beccaria : *Di delitti a delle pene.* On laisse porter

du feu dans un lieu où la poudre est mouillée, on a peur de la moindre étincelle dans un lieu où la poudre est bien sèche. C'est comme Catherine II accueillant Diderot et protégeant les philosophes, ou avec ce qu'elle pensait lorsque la Révolution française lui a fait peur. Plusieurs princes étaient à moitié libéraux en 1783, aujourd'hui la guerre à mort est déclarée.

(Approuvé pour le Tour
le 16 février 1818.
promenant dans Milan.)

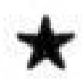


Verri, son histoire, conversation d'un vieillard instruit et sage, bon et un peu bavard. C'est un élève de Voltaire. Cette manière de bonhomie, contraire à celle de Montesquieu, contraire à celle de Dominique, ennuie mais persuade beaucoup et ne laisse rien d'obscur.



Comédie improvisée. C'est Goldoni qui l'a détruite avec l'abbé Chiari, protégé par Carlo Gozzi, homme à qui il n'a manqué que de naître à Paris ou dans quelque autre pays raisonnable pour être un grand comique.

Le métier de comédien et chanteur est si agréable au fond en Italie qu'on trouvait en 1770 des gens qui le faisaient malgré le mépris et la pauvreté. Exemple : la Ricci. — Gozzi vers 60.



Les comédiennes italiennes vivant avec de la canaille ou des Gozzi, ce sont les amoureux qu'elles trompent, ont une manière de parler ampoulée et affectée, même dans leur chambre. Il est impossible qu'elles s'en corrigent au théâtre. Dans la vie, l'affecté renaît dix fois contre le naturel une, car l'affecté est modelé sur le goût de la majorité des hommes. Il déplaît à l'âme sublime, au

grand artiste, *etc.* Mais les âmes tendres et sublimes sont accoutumées aux mécomptes. Ces gens-là ont trop de plaisir dans le fond de leur cœur pour aller faire du tapage au théâtre. Donc il est impossible de trouver une actrice en Italie qui ait du *naturel.* Pour le naturel, il faut une capitale qui ait au moins dix millions de sujets.

D[ominique] lisant Gozzi, 86.
Les défauts de la Ricci.
20 février 1818.

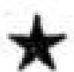
SUR VENISE

Lors de la venue d'Attila, des fugitifs de Padoue allèrent former Venise. Aujourd'hui, Venise, ville artificielle, n'étant plus soutenue par rien, les familles vénitiennes accourent en foule à Padoue.

En 1790, Venise la superbe avait 180.000 habitants. Venise la misérable est à 84.000 en 1818 et sera à 30.000 en 1850. C'est dommage pour la volupté. Le hasard avait formé lentement pendant dix siècles de tranquillité une foule de bancs de sables, de récifs et de courants desquels naissait forcément la volupté. Chaque état se montrait par ce qu'il avait de plus aimable. Les parties haineuses de l'âme n'étaient pas cultivées. Aucune charte écrite ne peut donner cette *Charte des habitudes.* Et malheureusement jusqu'ici l'effet le plus assuré des chartes est de réveiller les parties haineuses de l'âme. Au lieu des aimables fats du siècle de Louis XV, nous avons eu le hideux *ultra* de 1815, avec ses lois d'*exception* et ses catégories.

Cette pauvre Venise! Si la circonstance de n'avoir jamais obéi qu'à ses propres lois, faites et conservées par ses propres citoyens, et pendant le long cours de treize siècles de s'être constamment préservée de la conquête est un titre de noblesse, aucune ville connue, pas même

l'ancienne Rome, ne peut se vanter d'une noblesse égale à celle de la pauvre Venise. Les Vénitiens n'acquirent point leur sol par l'usurpation et par l'extermination d'autres hommes, mais en créant par une industrie aussi patiente que sagace le sol même sur lequel ils bâtissaient, étendaient leur ville (7), sorte de domination, la plus juste de toutes. Là, parmi ces aimables Vénitiens, s'est conservé le plus pur sang italien, toujours défendu contre les armées de terre par une mer profonde seulement de deux ou trois pieds, et inaccessible aux vaisseaux. Enfin, c'est encore une gloire pour Venise, puisqu'il fallait finir, de ne succomber que sous les armes de ce Napoléon qui sera célèbre dans l'histoire pour avoir fait finir toutes les anciennes monarchies d'Europe et les avoir changées en gouvernements constitutionnels.



Tout Venise, son ancien gouvernement, son bavardage dans les *Memoria inutili di Carlo Gozzi,* 3 vol.

A développer. (Voir le développement plus bas.)

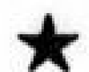
Sur les décorations, à ajouter, said by Katena.

En 1817, on a eu cent vingt décorations neuves au théâtre de la Scala. On les a payées vingt-quatre sequins chacune à M. Sanquirico. Je crois qu'il fournit la toile. Il gagne sur les décorations brisées. Le théâtre San Carlo n'a offert au public en 1817 que quarante-deux décorations.

Le défaut de Sanquirico, c'est le manque de vigueur, surtout dans les seconds plans qui paraissent à moitié cachés par de la brume. Ses rochers trop blancs et trop frais n'ont nullement l'air majestueux de ces ruines du monde. La verdure n'est pas verte, mais gris bleu. Mais il faut une terrible imagination pour enfanter une décoration nouvelle tous les trois jours. Cet art se maintient

(7) Verri, I, 29.

vivant parce qu'on ne conserve jamais aucune décoration, quelque vivante qu'elle soit.



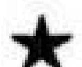
Venise (Gozzi).

Ce gouvernement était agréable alors, il serait insupportable aujourd'hui. Si Napoléon n'avait pas détruit cet agrément, la marche des choses humaines l'aurait détruit. Le gouvernement de Venise serait aujourd'hui pire que celui de Berne; consolons-nous donc de sa chute.

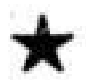
Une anecdote de Tipo.

Habit bleu, chercher la conv[ersation] de Borgo.

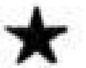
Du reste ce G. trop sage pour chercher noise à un torrent.



Les nobles Italiens n'ont pas de *de* devant leur nom. On peut vivre des mois entiers avec eux sans se douter de leur dignité. Beaucoup des Tyrans du moyen âge étant tombés comme Denis, un avocat de Bologne est comte et le premier médecin de Bergame, M. Guardi, descend des anciens souverains du pays.

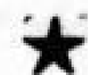


V. ne voulant pas applaudir Mozart parce qu'il est Allemand.

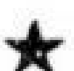


Les deux mots piémontais.

Si j'étais roi, tous mes ambassadeurs seraient Piémontais. C'est le peuple le plus sagace de l'univers. Tout ce qui est frivole ne les arrête pas un instant; ils mettent sur-le-champ le doigt sur la plaie. En cela bien supérieurs aux Français, qui s'amusent à chercher les facettes épigrammatiques.



L'on a eu soin de bouleverser les noms et les dates de manière à ce que personne ne puisse être reconnu. L'auteur est bien fâché de ne pouvoir rendre hommage à toutes les personnes qui ont fait pour lui de l'Italie un séjour de bonheur. Mais il n'a pas oublié qu'être désignées dans un livre jacobin comme celui-ci pourrait les compromettre. Il croit s'acquitter à leurs yeux en leur assurant qu'il forme des vœux aussi ardents qu'elles pour que ce beau pays de dix-huit millions d'hommes soit enfin réuni sous un seul roi et une constitution semblable à celle que la France doit à Louis XVIII (8).



Le ton mouton du présent siècle me fait toujours admirer davantage la force de caractère dont eurent besoin ces grands peintres : Les Carrache.

« Le penchant de tous les esprits médiocres, dit le seul Italien qui ait eu de l'esprit français, l'abbé Galiani, le penchant des esprits médiocres est de briller par le ton et le jargon du siècle. Il faut avoir un grand fonds de caractère dans l'âme pour mépriser une gloire et un applaudissement infaillible aussitôt qu'on prend la couleur (le ton) à la mode. »

Débats du 20 août 1818.



24 septembre.

Caractères

Claudius, Appius,
Coriolan (voir Tite-Live)
Alfieri (et peut-être)

(8) Progrès des Arts. Les enseignes de Paris. La musique des carrefours.



Beaucoup d'orgueil, de courage, d'injustice et de mérite.

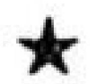
For the young It[aliens].

Beaucoup d'orgueil, de fureur, de courage, de haine, d'injustice et peu de lumières.

Ils ont lu de mauvais livres à l'Université et par orgueil et paresse ne peuvent pas lire les bons, à cette heure. Parler des idées contenues dans les bons livres sur la politique dont ils parlent sans cesse (Tracy, Say, Malthus, Bentham, Helvétius, Cabanis) est le sûr moyen de les mettre en colère.



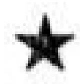
Les nobles qui n'ont pas pu se faire employer par le gouvernement ou accrocher quelque place de la cour (P. del Réal à Turin) (9) *se sont faits libéraux.* Ils appellent Nap[oléon] fascinoroso et la seule chose qui les sorte du vulgaire est la croix que le grand homme leur donna par erreur ou à cause de leurs relations de famille. Du reste les plus honnêtes gens du monde.



Mariage

Extrait de Fr.

(L'objet est de justifier les mœurs italiennes en montrant ce que les *mœurs* devraient être à l'égard de l'amour. Ne donner aucune entorse à la vérité.)



La nuit d'une Italienne

(contée hier 19 jusqu'à trois heures du matin).

La nuit de la N. dans la rue déserte de San Vicenzino, cela est caractéristique par jalousie. Plus la C. K.

(9) Parenthèse en surcharge et d'une lecture douteuse.

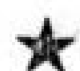
sortant à une heure pour aller chercher son mari dont elle était inquiète, et jalousie de celui-ci.



Ne jamais souffrir que son cœur soit ému par aucune attente en montant chez une femme.

She shall not be there but to morrow evening.

Le 21 décembre 1818, revenant de chez Lady M[étilde].



J'entre à l'école de droit de Paris, un élève soutient une thèse (septembre 1818). Il prend pour épigraphe cette maxime : *Le juge est l'organe de la loi, la loi est l'expression de la volonté nationale.* Un des interrogateurs fronce le sourcil et essaie de prouver au candidat que cette maxime est fausse; à quoi le président se hâte d'ajouter qu'il n'a pas eu connaissance de l'épigraphe et qu'il ne l'aurait pas approuvée.

Tel est l'esprit louable de la plupart des salariés.

(*Journal de Genève* du 9 septembre.)



M. Bertolatis, le rédacteur du *Spectateur,* est un homme d'esprit bien au-dessus de tous les pédants romantiques ou anti-romantiques qui se mêlent de littérature dans son pays. Mais ici, me disait-il, on prend la moindre critique pour une atrocité et l'on est mauvais Italien si l'on ne trouve pas excellents tous les livres qu'on imprime en Italie.



(Envoyer la copie de ceci à mon ami St. pour sa seconde).

à ajouter à la page

Mon copiste me regarde en riant et le temps présent est l'arche du Seigneur...

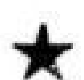
Parmi les livres qui pourront donner à la postérité une idée de ces temps héroïques de la Lombardie et de l'Italie, j'ai ouï citer avec les plus grands éloges un manuscrit inédit, et pour cause, intitulé : *Essai statistique sur le royaume d'Italie.* M. Pecchio est un homme d'infiniment d'esprit et d'un esprit bien rare en Italie, c'est-à-dire exempt d'emphase et de ce patriotisme monacal qui porte à mentir effrontément pour flatter sa patrie. J'espère que sa prose ne sera pas lâche et énervée comme il est d'usage ici (10).

M..., jeune officier de la plus belle valeur, a écrit l'histoire des sièges faits en Espagne par les troupes italiennes. On dit qu'un jeune homme riche de ce pays-ci a avancé au libraire vingt mille francs pour la gravure des planches.



12 décembre.

Les Napolitains, si bruyants ailleurs, font au théâtre le plus profond silence; bel exemple pour les Milanais qui, à la *Scala,* jasent un peu plus haut que dans la rue.



Défaut des écrivains d'Italie.

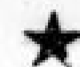
Ils ont trop peur de tomber dans des fautes pour atteindre les plus grandes beautés.

« They stand to much in dread of faults to attain many of the greater beauties », dit l'*Edinburg Review,* n° 15-155, d'un auteur anglais.



Le cardinal Gallo... au Pape en toute humilité et après de grands combats... — Je songeais que si vous, après ma mort, vous étiez fait pape, on vous appellerait Papagallo (Perroquet).

(1) C'est l'avis de l'*Ed*[*inburgh*] *Rev*[*iew*] sur Filangeri, n°...

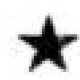


Je ne trouve les Italiens de mauvais goût que dans l'épigramme qui, chez eux, n'est qu'une énigme passionnée. On voit encore là qu'il leur manque un Louis XIV. Dans la conversation ils abhorrent la plaisanterie la plus légère et la prennent pour une marque de haine; en France, c'est une preuve de familiarité.

Le célèbre poète Manfredi étant venu à Rome, l'abbé Berardi, secrétaire, âme damnée d'un cardinal, lui fit le sonnet suivant, que je cite non pas assurément pour sa véracité, mais parce que chez Mme Gh[erardi] tout le monde m'a dit que c'était un chef-d'œuvre :

Coll tozzo in mani colla bisaccia in collo...

Trop sûr d'être aimé pour craindre de pouvoir déplaire.

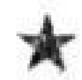


Terracine, le

On jure en France, on ne blasphème pas. Ceci est particulier aux pays des beaux-arts. C'est un de ces *vices* indices de vertus et que j'aime tant à rencontrer parce que l'hypocrisie n'a pas encore appris à les contrefaire. L'épithète caractéristique du XIXe siècle sera *l'hypocrisie,* cela depuis les gouvernements paternels jusqu'au bonhomme, qui peuplent les salons.

Les Italiens, dans leurs accès de colère, s'attaquent aux objets de leur culte, ils les menacent et ils accablent de paroles outrageantes la divinité elle-même, le rédempteur ou ses saints. On voit qu'en ce pays, la satiété doit tuer plus rarement l'amour.

. . . .



Les gouvernements des Italiens, avant qu'ils eussent laissé échapper le poignard en 150, poursuivaient une

foule de crimes impossibles à bien prouver : le blasphème, la magie, le jeu, le luxe, etc A Florence, la faction des Piagnoni renouvela toutes les plates horreurs dont les *puritains* ont souillé le caractère anglais dans leurs plates recherches des péchés contre les mœurs. Les mauvaises mœurs furent poursuivies jusque dans l'intérieur des familles par des dénonciations secrètes.

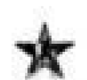
Dans les conseils, il faut, au XIXe siècle, d'abord délibérer, puis voter. Les vengeances empêchaient toute discussion en Italie; on ne cherchait qu'à voter le plus secrètement possible. De là des précautions vraiment très fines pour envelopper des plus sombres voiles cette action si dangereuse. Chaque conseiller recevait à Florence pour donner son suffrage des fèves blanches ou noires, à Venise de petites boules de buis. La main du votant pénétrait dans l'urne; on ne pouvait voir ce qu'elle y faisait (11).

Au milieu de lois défectueuses, comment l'Italie futelle libre?

1° Par le poignard. Un peuple a toujours le degré de liberté auquel il force.

2° Par les maximes suivantes qui. . . . .

. . . .



Rome, le

J'ai vu beaucoup de moines pendant mon séjour ici, entre des chefs d'ordres. Je leur ai été présenté par la jolie comtesse M... Ce sont des gens très fins qui puisent la connaissance du monde dans les intrigues intérieures de leur couvent. Je leur dois sinon les idées suivantes, au moins les faits certains dont les idées suivantes sont les immédiates conséquences.

De quelques bavardages savants que l'on veuille obs-

(11) Voir dans de Brosses la description d'une élection à Venise en 1740. Tome..., page...

curcir un fait, il reste constant pour l'homme qui sait voir que, de l'an 400 à l'an 1200, le gouvernement de l'Eglise fut représentatif et électif.

J'ai étudié avec mes moines la vie de saint Ambroise, évêque de Milan, qui, ainsi que l'archevêque saint Charles, fut un grand homme (12). J'ai vu que le métropolitain de Milan était élu par les principaux ecclésiastiques de la ville, qui s'intitulaient *Cardinali della santa chiesa milanese*. Les évêques suffragants étaient élus par le clergé de leur ville. Les suffragants étaient sacrés par le métropolitain, et les métropolitains par les suffragants. Le métropolitain décidait les petites affaires, les grandes étaient portées à un concile provincial qui décidait entre autres choses de la validité des élections.

Pour donner dans le moins de mots possible le résultat de la vue générale que j'ai jetée sur l'église du quartier général de Rome, je dirai :

1° que je n'entrerai pas dans la question s'il est utile ou non au bonheur et à la liberté des peuples que la religion romaine subsiste. Je pense que la religion de Hanovre, de Dresde et de Berlin est bien meilleure. Le papisme a de trop mauvaises habitudes;

2° mais, si l'on veut que la religion romaine subsiste (13), il faut :

1° le mariage des prêtres toutes les fois qu'ils pourront prouver qu'ils ont trois mille francs de rente, indépendamment de leur place;

2° l'exécution des règlements confiés au Pape ou au Roi;

3° On prendra pour point de départ la foi actuelle, les dogmes et les rites, tels qu'ils existent dans chaque Etat, en un mot l'usage actuel dans cha-

(12) Verri.
(13) Origine du sentiment religieux que B. Constant regarde à tort comme *inné*.

Arimus in orbe deos fecit timor, ardua cœlo
Fulmina eum caderent.

que Etat sans remonter aux *droits* et *actes* sur lesquels il peut être fondé;

4° On formera un *code religieux* descriptif de cet état actuel;

5° Le nouveau code religieux et en général les nouveaux règlements ne pourront être faits que de concert entre le Pape, la chambre des évêques et la chambre des curés;

6° Chaque année, les deux chambres se réuniront à l'époque indiquée par le Pape ou le Roi, et dans la capitale de l'Etat;

7° Tous les archevêques et évêques formeront une chambre;

8° Les prêtres, autres qu'évêques, réunis à un certain nombre des habitants les plus imposés, éliront pour députés un nombre de curés qui pour la France, par exemple, serait de deux cents. Dans chaque assemblée électorale, le nombre des laïques sera du quart;

9° Nul ne pourra être évêque s'il n'a été cinq ans curé, et de plus élu député;

10° Le clergé de chaque diocèse présentera pour la place d'évêque deux candidats au Pape ou au Roi;

11° Cinquante ans après la mise en activité de ce régime, ils nommeront directement l'évêque. Le Roi ou le Pape pourront s'opposer à la nomination, mais ils devront traduire en justice l'évêque élu, et, s'il n'est pas condamné, il entrera en possession de son siège;

12° Tous les délits ecclésiastiques seront jugés par les deux chambres : celle des évêques et celle des curés;

13° Les curés seront choisis parmi tous les prêtres français et par les deux cents habitants les plus imposés de la cure;

14° Nul ne pourra exercer les fonctions d'archevêque

s'il n'est actuellement marié. Un archevêque veuf se retirera ou se remariera dans l'année.

Pour dire les mêmes choses en évitant la forme ambitieuse des articles, il fallait huit pages. Si d'ici à cinquante ans l'on n'introduit pas l'*opinion* dans la religion romaine, l'opinion nous donnera ou la religion du Hanovre ou l'indifférence totale pour les religions. Qu'on ose voir l'état réel de la religion en France. Il est tel que l'énoncer passerait pour une impiété et conduirait l'auteur devant les tribunaux. Où trouver un homme qui depuis dix ans se soit confessé? Et ceux qui se sont confessés, n'était-ce pour hériter de quelque vieillard, ou pour obtenir la croix d'un prince ou arriver? Et parmi nous, dès que les tribunaux correctionnels prennent quelque chose sous leur protection, la dédaigneuse *opinion* ne leur retire-t-elle pas la sienne?

Même en Italie, où la religion romaine est plus puissante et plus odieuse, elle va tomber. Le remède unique est encore la constitution proposée. Joseph II, par ses réforme, a détruit la religion en Lombardie. Le papisme y fait moins de mal qu'ailleurs et le reste de l'Italie regarde la Lombardie. Seulement, le mariage des prêtres est une mesure trop sage pour les yeux faibles encore de la pauvre Italie. Il faut remarquer que Joseph II, en affaiblissant la religion romaine, n'a rien mis à la place. Les prêtres à Milan se trouvent dans cette triste position : ils sont encore assez puissants pour être haïs et pas assez puissants pour se faire craindre.

STENDHAL.

SECONDE NAISSANCE

—

I

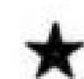
Nous avions mis deux mois à errer longuement. Nous avions vu des estampes, des peintures, des jardins, des meubles : nos goûts. Nous avions affronté nos esprits. Ils s'étaient unis et pénétrés l'un l'autre. Nos idées s'étaient provoquées, chassées, contredites et entremêlées. Nous savions que nos pensées, ensemble, ne mourraient pas de mort lente, mais s'aviveraient.

Laurent m'avait menée dans des fêtes, montrée à ses amis. Je l'avais entraîné devant les choses que j'aimais. Il me satisfaisait en tout, et je jouissais sainement de sentir son pas élastique à côté de mon pas délié. Son respect, qui en eût peut-être effrayé d'autres, me rassurait. Tamisé de tendresse discrète, il était comme un gage d'amour.

Semblable à quelqu'un qui n'entre pas en visiteur hâtif et bousculant, mais qui s'établit savoureusement dans une demeure choisie, ainsi s'installa-t-il en moi. Il n'y eut ni déclic de surprise, ni spasme d'angoisse. Je l'attendais. C'est curieux comme, sans savoir qu'il allait venir, je l'avais deviné, et précisément à ce moment-là.

Pourtant, la toute première impression avait eu quelque chose d'un peu inquiétant : des traits abrupts, une chevelure noire et drue, et des yeux si bien embusqués dans leur guérite que l'ombre de l'entrée ne me permit pas de les voir tout de suite. « Du caractère... pensai-je, mais pas très rassurant. » C'est alors qu'il rit et parla

en avançant dans la lumière; et tant de jeunesse et d'intelligence se mêlèrent dans son regard aigu, où rien de farouche n'était plus, qu'un rayonnement me pénétra, qui emporta la première appréhension.



C'était dans ce petit salon de ma tante, si encombré de choses précieuses que du seuil il avait jeté un regard d'effroi. Parvenir à s'asseoir sans rien démolir constituait un problème. En même temps que les nôtres, le sourire d'une madone d'angle l'engagea à la confiance. Ma tante avait le culte de ses beaux vieux meubles et des objets qui les surchargeaient — plus encore, le culte de la vie heureuse dont ils avaient formé le cadre choisi. Aussi, en dépit de l'exiguïté de cet appartement, dont il avait fallu qu'elle se contentât à son retour à Paris, ne voulut-elle jamais se séparer d'un seul d'entre eux. Nous avions coutume de dire : « Chez ma tante l'antiquaire ». Et quand venait la voir (cela arrivait) quelque grosse dame, la malheureuse hésitait avec désespoir entre les espaces étroits qui séparaient tables, fauteuils ou consoles, puis pénétrait de profil, avec beaucoup d'application, non sans de fortes compressions des parties les plus saillantes de sa personne. En pareil cas, le spectacle nous amusait tellement que nous ne pensions pas tout de suite à faciliter le passage de l'infortunée. Mais Laurent était mince et devint vite aussi à l'aise que moi dans cet encombrement.

J'étais alors au calme, sans inquiétude et sans plus de maigreur que n'en comportait la mode. Je me sentais sortie des orages, ou, mieux, comme à l'abri d'un paratonnerre que j'aurais enfin réussi à fixer. Sachant que Laurent allait venir, mon cœur avait cessé de caracoler à vide. Il s'était arrêté et ramassait son souffle pour un grand élan.

Je lui apparus lisse, fraîche, dépouillée d'apprêts, de

barrières et de coquetterie. Depuis un temps déjà, je ne me servais plus de ces jeux, et ils n'eussent guère été de mise entre nous. Son regard me plongeait dans un bain de simplicité et de vérité. Il pénétrait en assainissant. Je n'étais pas très habituée à ces regards-là. Immédiatement, je me sentis en sécurité et en joie, — en joie profonde et stable. Il me semblait aussi qu'un peu de la candeur ardente de mon enfance remontait jusqu'à moi. Il venait, et ma vie d'un seul coup atteignait son paroxysme. Mes bras ne retomberaient plus d'un geste découragé. Ils pourraient s'ouvrir jusqu'au bout, sûrs de se refermer sur le bonheur.

J'habitais chez ma tante. Laurent, depuis que nous nous connaissions, y venait plus souvent. Bientôt, il fut tout à fait naturel qu'il y vînt tous les jours. On nous abandonnait une pièce. Laurent me laissait prendre le thé seule, fumer seule. Nous assistâmes à l'extinction de l'hiver. Le printemps se faisait prier, mais on sentait qu'il allait entrer. Assise sur le poêle, j'écoutais les récits de Laurent, et je trouvais miraculeux de penser qu'il ne m'ennuierait jamais. N'y avait-il pas eu toujours un moment où les êtres m'avaient, au moins passagèrement, lassée, où j'éprouvais le besoin de m'en séparer? Parfois j'avais cru indispensables certaines présences, mais parce que mon imagination les avait recouvertes d'un fluide. Une fois le fluide, le charme échappés, que restait-il d'autre pour moi qu'un pesant malaise? Le besoin que j'éprouvais déjà de la présence de Laurent s'enfonçait dans du réel. Il n'était pas un mirage. Je le sentais croître en même temps que les motifs de sa croissance. Quand Laurent était là, un bien-être s'installait en moi où rien ne se mêlait de dissolvant. Je pouvais dormir sans craindre qu'aucune inquiétude me réveillât. Je jouissais déjà comme d'une plénitude anticipée.

Il avait de la conversation. J'avais longtemps cru que cela n'arrivait plus aux moins de quarante ans. C'est

pourquoi j'avais adopté les hommes d'âge. Je comptais alors de nombreux oncles. Ils m'emmenaient prendre le thé, au cinéma, au bois. Ils avaient pour moi une admiration mêlée d'attendrissement. Je les ravissais et les flattais. Si l'on me regardait, ils se redressaient sans penser qu'on les prenait peut-être pour mon père. Mon image les troublait, le soir, quand, ayant dit bonsoir à leur femme, ils tournaient le bouton de leur chambre. Peu à peu je m'étais fatiguée de leur ton. Ils étaient restés trop 1900 : style fleuri, sentimentalité à fleur de peau. Leurs conceptions n'avaient pas évolué depuis 1914; en politique, ils étaient, comme alors, d'un nationalisme farouche; en littérature, ils ne comprenaient qu'une psychologie bien nette, mathématique, absolue, à la Paul Bourget. La magie d'un Proust leur restait lettre morte, c'était un aliment pour snobs. Un monde nouveau, tout grouillant de richesses et de vie, leur était fermé.

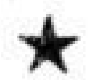
Bientôt ce conventionnel en eux m'affligea, et leur romance, qui m'avait d'abord amusée, distraite, m'apparut terriblement rengaine. Ils ne me suffirent plus. J'eus envie d'êtres plus humains. C'est alors que je découvris sur les bancs de la Sorbonne quelques jeunes intellectuels affamés, qui portaient des costumes élimés pour payer leurs frais d'inscription et aimaient mieux s'offrir des bouquins que de manger deux fois par jour. Ils étendaient devant moi, entre deux cours, leurs grands plans d'étude et leurs premiers essais. Nous allions ensemble vers des formes dépouillées, parfois vers des appels mystiques. Nous goûtions une vie simplifiée, une littérature sans parti pris ni honte, une beauté sans frontière. Nous nous grisions de musique nègre, de musique russe, de musique tchèque, rarement de cocktails. Ils ne ressemblaient pas à ces danseurs à l'esprit vide qui me désespéraient dans les salons, à ces jeunes falots dont les jambes s'agitaient hystériquement dans des pantalons saumonés, lar-

ges comme des jupons. Ils constituaient une petite élite hors le monde de la mode. Ils m'acheminèrent à Laurent. Mais, s'ils me semblaient comparables à quelque prometteuse floraison, de cette floraison on ne pouvait encore qu'espérer les fruits. Tout était devant eux : Laurent, lui, portait déjà de remarquables et décisives réussites. Sa jeunesse se nuançait de maturité. L'avenir, magnifiquement inscrit sur sa figure, dans ses paroles, dans l'air qu'il dégageait, l'était aussi dans des œuvres et s'ancrait solidement dans le présent. Il serait, mais, déjà, il était. Il était avec maîtrise et simplicité. Des autres, je me sentais la camarade un peu aînée. De nos relations, rien ne subsistait qui dépassât le sain plaisir d'échanges amicaux, familiers, égaux. Ce que disait Laurent me pénétrait ainsi qu'une ondée bienfaisante. Je sentais en son esprit comme un renouvellement de sève, comme une luxuriante germination. Avec lui, comment ne donnerais-je pas le plein rendement de moi-même?

Il avait échappé au durcissement. Il avait su rendre son esprit admirablement élastique, au lieu de le serrer, œil sec et bouche muette, pour happer en machine brutale et vorace tout ce que notre vie satanique offre de dérisoire. Pourtant, rien n'encombrait sa conversation qu'il avait l'art de décharger des inutilités. J'aimais son accent timbré, grave, sans rudesse, cette voix qui ne mordait jamais, mais que l'animation rendait plus pressée, voix diverse et sobre. Dans le langage de mes amis étudiants, il y avait une débauche de termes, une exagération de ton, ou bien une indécision, une difficulté à trouver le moule qui convenait à la pensée. Inhabileté du coloriste novice, qui voit bien, mais hésite devant les couleurs étalées sur sa palette et ne les mélange encore qu'avec gaucherie.

En Laurent je voyais constamment réalisé ce si rare tour de force : la possession de soi, la maîtrise de ses facultés. J'avais l'impression qu'il les tenait dans sa

main et les pétrissait selon la forme qu'il avait choisie, toujours plus profondément et plus finement, jusqu'à en faire des instruments absolument parfaits, ou qu'il les guidait comme avec des rênes, leur disant : « va ici; va là », et se faisant obéir comme il voulait. Ainsi ne laissait-il rien perdre des richesses qui se mouvaient et bouillonnaient en lui. Il avait élaboré un merveilleux système d'endiguement, à l'abri duquel il creusait en profondeur. Et, quand il ouvrait les écluses, quel jaillissement! Cette sagesse, je n'avais jamais su l'avoir. Maintenant, j'étais éblouie d'en admirer dans un être aussi doué les remarquables effets. Toujours attirée vers quelque objet nouveau, mon intelligence me semblait s'être étalée en nappe, — celle de Laurent avait travaillé en puits : l'eau des nappes s'évapore, l'eau des puits demeure. L'idée qu'à volonté j'allais boire à une telle source m'exaltait. Je n'avais plus peur de gâcher ma vie. Mes appels ne restaient plus sans réponse, et les réponses suscitaient de nouveaux appels, — effervescence de deux esprits qui se pénètrent et s'entremêlent avant même que les corps n'aient seulement voulu se deviner.



A l'impatience qui m'agitait sournoisement, lorsque je l'attendais, passée l'heure indiquée, je pouvais mesurer combien Laurent m'était indispensable. Le matin, l'esprit léger, je me débarrassais de quelques courses nécessaires : je savais que le soir, il viendrait. Mais, lorsqu'à la maison, je sentais l'heure approcher, je m'installais sous une apparence tranquille avec un livre que je ne parvenais pas à lire. Il était généralement très exact. Mais un motif imprévisible le retardait-il de plus de cinq minutes que le tourment m'envahissait. Certes, il pouvait avoir manqué un métro, se trouver pris dans un embouteillage d'autobus, de taxis, toutes ces raisons ne me calmaient qu'un instant. Je collais ma figure au

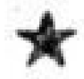
rideau de la vitre; je passais d'une pièce à l'autre, m'arrêtais devant la glace, réordonnais mes cheveux, et bientôt m'immobilisais, le visage déjà troublé, les mâchoires emboîtées l'une dans l'autre à les briser, les lèvres scellées, et le cœur vacillant entre l'angoisse de l'accident et celle de l'abandon. Je sentais, désarmée, cette inquiétude sourde m'envahir. Mais, dès qu'il avait sonné, dès qu'il apparaissait, si vrai, l'ombre mordante s'évanouissait d'un coup.

Rien de trouble n'était en nous. A chacune de nos réunions, il me semblait lire plus de tendresse dans la voix de Laurent. Nous étions sans contrainte et sans crainte. Ce qui se passerait quand le monde, la famille, nos mères, se seraient écartés pour nous laisser aller ne m'inquiétait pas. J'y pensais, sans doute, mais sans en être harcelée, sans m'en sentir gênée. Je regardais comme avec des yeux grands ouverts et ravis ce qui allait venir, l'indispensable et merveilleux achèvement de notre amour. Je ne dissociais pas. Il s'agissait d'un tout, de la vie même dont je vivais la lumineuse préparation. Je savais seulement, et cela me suffisait, que quelque chose de très simple et d'indicible, quelque chose de vertigineux allait s'accomplir par nous, en nous.

Je ne craignais rien de cette révélation. Certes, le soir, dans cette tiédeur première du printemps parisien, devant le marronnier fleuri de la cour, je sentais avec délices que les bienheureuses caresses de mon fiancé se préparaient pour moi, et, de les désirer, je me sentais nue, comme sous l'attente d'une robe merveilleuse et douce. Un sourire inconscient, un sourire par avance extasié écartait mes lèvres, et une immobilité me saisissait durant laquelle j'entendais frémir ma chair avec mon âme. Je me recueillais devant l'imminence du miracle. Une vague de tendresse montait jusqu'à mes yeux, qui, maintenant, ne dérivait plus en tristesse. Tous les élans qui m'avaient soulevée et rejetée à bas depuis mon

adolescence allaient aboutir, et les doux noms que je me donnais à moi-même, faute de les pouvoir donner à d'autres (car, lorsqu'il m'arrivait de les verser sur ma sœur, elle m'accusait de la prendre pour un mannequin à tendresse bon pour les répétitions), tous ces doux noms qui jaillissent de nos cœurs avant même que leur destinataire ait paru, j'allais donc les reporter sur lui, tout chargés de leur sens; un à un, il les recevrait comme des gouttes parfumées.

De ces soirs où tout était joie et certitude, je me penchais parfois vers mes soirs anciens. Je me revoyais à quinze ans, en juin, quand, les joues chaudes et toute secouée de rires, je me jetais dans l'herbe haute de notre jardin savoyard, puis, plus tard, et si près encore, pénétrée d'élan et d'angoisse devant les paysages muets de grand beau temps, ou ces nuits d'été toutes tendues de velours. Je reconnaissais, avec attendrissement et rétrospective compassion, cette âme qui était allée comme au hasard, tantôt lancée par la confiante allégresse et tantôt brisée par l'effroi de ne pas arriver, — menée par une force souterraine dont elle n'avait su où elle la conduisait, — une âme qui avait été comme un enfant perdu. Maintenant, l'enfant avait fini le long voyage. Comme il était heureux alors de ne pas s'être contenté de ce qu'il avait vu jusqu'alors! Il sentait que là était vraiment sa demeure. Il n'avait plus à implorer de tous ses yeux navrés : « Faut-il m'arrêter? », ayant bien l'impression de n'avoir pas atteint le but, mais se demandant avec effroi : « Pourtant, si je ne devais jamais arriver? » Et il fallait absolument qu'il arrivât.



Lorsque ce fut tout à fait le printemps, nous sortîmes. Dirai-je où nous allions, ce que nous faisions? Quels souvenirs précis ai-je gardés de ces jours qui ont tant compté, mais où les faits marquaient si peu?

Je m'étais d'abord appliquée à retenir des dates, à dire : il y a huit jours, il y a un mois, il y a six mois, — à établir un véritable calendrier de cette époque, pensant que chaque épisode retenu à sa vraie place me rendrait dans toute son exactitude historique la courbe de notre amour. Depuis, je me suis aperçue que c'était là précaution inutile, et qu'en pareille matière exactitude n'est pas synonyme de vérité. La vérité, cette vérité-là reste impalpable. Nous la respirons. Elle pénètre notre vie et lui donne son parfum. Elle n'a que faire des faits. A travers les changeantes réunions, les promenades fraîches ou chaudes, n'allions-nous pas sans cesse au-devant de nous-mêmes? Nous aboutissions toujours au fond de nos yeux, et, de tous les points où nous pouvions atteindre, c'était, à notre sens, le plus profond. Ces découvertes délicieuses, en se refaisant et se complétant chaque jour, ont laissé un charme qui, lui, ne doit pas se perdre. Il a donné à ce temps son dessin, sa couleur. S'il s'échappait, plus rien ne demeurerait qu'un cadre vide. Et dire : « Le 24 avril, il y avait un grand goûter chez les parents de Laurent, pour me présenter à sa famille et à ses amis » ne voudrait plus dire que cela. Au lieu que ce goûter du 24 avril, c'est pour moi la pression du bras de Laurent qui m'amenait vers l'une ou l'autre de ses cousines; c'est la silhouette et le geste de Laurent qui m'apportait une tasse de thé et me forçait à me reposer un peu de servir les autres; c'est, dominant les groupes papotant et mangeant, et les enveloppant en quelque sorte, nos deux sourires chargés de nous-mêmes.

J'avais d'ailleurs l'impression que gens et choses, comme frappés par une baguette magique, avaient reculé, s'étaient enfoncés sur un même arrière-plan, dans une même teinte vague de sympathie, tandis que nous étions tous deux devenus rôle unique. J'éprouvais simultanément ces deux états inverses : attachement, détache-

ment. Mais si, en me liant à Laurent j'avais vu s'éloigner tous les cadres ordinaires de ma vie, mes regards, à ne plus les atteindre que de loin, avaient contracté vis-à-vis d'eux une sorte de neutralité indulgente et douce, assez nouvelle. Tout leur arrivait estompé, embrumé. Les visages m'apparaissaient agréables et inoffensifs. Les sourires me semblaient tremper tous dans la même bienveillance, cependant que montait en moi, pour les âmes qu'ils exprimaient, une bonté gracieuse et indéfinie.

Ainsi les visites que nous faisions me paraissaient-elles très différentes de celles dont j'avais l'habitude. Elles n'étaient que des prétextes à nous retrouver, que des haltes dans des décors parlants. Nos promenades dans Paris, à la recherche d'objets précis, étaient également tout à fait nouvelles. Je ne m'arrêtais plus aux devantures avec des yeux avides. Je ne connaissais plus les poursuites fiévreuses et décevantes. Tout m'était, semblait-il, ami et étranger, et, le long des allées fleuries ou des rues bourdonnantes, où des choses éblouissantes s'étalaient et s'agitaient, nous passions comme à travers un monde irréel, éprouvant à la fois plaisir et détachement. Même la fatigue de mes jambes, je la sentais comme dans un rêve.

Ainsi arrivions-nous au bout du temps que nous avions fixé. Nous étions prêts. Le dernier soir, j'allai dîner avec Laurent chez ses parents. Il venait toujours m'ouvrir lui-même. Mais, cette fois, j'étais, pour le surprendre et le voir plus longtemps seul, arrivée moins tard que je ne m'étais annoncée. Il ne m'attendait pas encore. Je reconnus derrière la porte le pas accablé de la vieille bonne geignarde. Dans le jour plus clair du salon, j'eus le temps de le voir venir à moi. Tout de suite, quelque chose de nouveau ou de nouvellement perçu me saisit : un air ou mieux une émanation plus intense de bonheur. Il y avait toujours dans cette figure étonnante comme

une gravité sereine. Et, depuis que nous nous connaissions mieux, au hasard des conversations, la sérénité se muait en gaîté, avec, dans les yeux fulgurants, des éclairs d'ironie. Cette fois, c'était comme une lumière dont je prenais soudain conscience, car à peine l'eus-je remarquée que je la reconnus. Elle me pénétrait depuis longtemps, me vivifiait et me réjouissait. Je m'étais laissé prendre à elle comme à un charme épandu; mais, ce soir-là, je pouvais dire : « Le charme, le voici! » N'est-ce pas, souvent, plus que l'objet vu, notre vision qui change, qui s'avive ou s'émousse?

Nos regards s'affrontèrent un moment en silence. Laurent posa ses mains sur mes épaules. Tout en nous se reconnaissait et s'accordait. Puis il dit :

— Ma fiancée.

Il s'arrêta et reprit :

— Demain, déjà, ce beau nom sera changé.

Il prononçait ces mots « ma fiancée » d'un ton religieux qui en dégageait toute la signification. Et je me sentais, chose mignonne étroitement contenue entre le cadre de ses deux mains posées sur mes épaules, une de ces créatures prédestinées au choix d'un être supérieur, pour mener une vie plus riche, plus haute, pour une merveilleuse communion.

Le culte, ou cet émouvant et tendre respect qu'il savait, sans me l'exprimer par des mots, rendre à ce que je représentais pour lui, m'élevait réellement à la dignité qu'il m'avait donnée dans son cœur et dans son esprit. Je n'éprouvais plus le scrupule qui parfois m'avait empoignée au début de nos relations : cette crainte d'être estimée trop haut. J'avais l'impression d'avoir été promue, et d'être montée à la hauteur de cette élévation. C'était comme si se manifestaient en moi les qualités requises par ma dignité nouvelle. Nulle fierté personnelle ne me traversait davantage. La fierté que je ressentais n'avait plus de rapport avec la personne que j'avais été.

C'était la fierté de l'image que Laurent avait de moi, le respect de cette image. Ne pas l'abîmer devenait mon idéal. D'ailleurs, j'étais maintenant identifiée à elle. Sans effort, je l'avais rattrapée. Nous nous étions fondues. Jamais je ne m'étais sentie plus libre, plus détendue, plus nature, en un mot. Laurent avait libéré en moi les forces les meilleures. Il m'avait élue. Cela avait suffi. Je constatais cette élection, en laquelle j'avais toujours eu une confiance secrète, sans gloire vaine, et, aussi, sans effroi. J'y voyais une prédestination gratuite. Je me faisais l'effet d'y assister, avec une sorte de fatalisme ravi et calme.

Nous revîmes ensemble dans le même silence ce qui déjà était derrière nous : ces jours qui s'étaient succédé aussi doucement que des nuages et laissaient comme une impression de glissement. Après ce regard de reconnaissance, nous nous retournâmes vers la journée nouvelle, et, comme si nous n'avions rien de grave à considérer, nous nous occupâmes de nos invités.

— Celui-là, me dit Laurent, une feuille de papier à la main, vous ne l'avez pas encore vu. Il vient d'Alsace pour chaque événement familial, apportant toujours son même sourire heureux. Ne vous étonnez donc pas s'il vous garde les mains un peu longtemps dans les siennes. Il a une faculté d'attendrissement très développée, et qui s'exerce principalement avec les nouvelles venues, lorsqu'elles lui paraissent jolies. A quatre-vingt-quatre ans, il peut être à la fois excusable et enviable... Cette tante-ci...

Mais je n'entendais qu'à demi les explications de Laurent. Les personnages qu'il me décrivait d'une touche personnelle et vivante s'agitaient devant moi comme des pantins morts. C'était lui que je voyais. Son âme, à travers ses yeux scintillants, se penchait vers moi et m'enchantait; tout de lui trouvait en moi sa résonance. Mon amour était au niveau de son amour.

Il me semblait que j'étais uniquement cela : amour, don. C'était la seule puissance que je me reconnusse, la seule qui me menât. Depuis l'enfance, elle me préparait à cet aboutissement. Bien des jeunes filles et bien des femmes que je connaissais n'étaient pas possédées au même degré que moi par cette force qui tour à tour accable et ravit. Tout de suite, je reconnaissais mes sœurs. Elles avaient, comme moi, des afflux rapides de sang sous la peau, des yeux radieux ou éplorés, une voix changeante, tumultueuse ou lassée. Elles portaient en elles un poids très lourd, ou bien elles exultaient d'une joie impérieuse. C'était là ce qui me tenait lieu de vertu, de courage. Je savais bien que je devais lui attribuer tout le bien ou tout le mal qui se faisait par ou en moi.

Mais le fleuve avait trouvé son cours. C'était toute pleine de cette sève, les mains vides et la tête lourde de fatigue et de tendresse, que Laurent m'emmènerait demain.

II

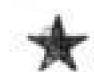
Le grand hôtel, tout seul dans les palmiers et les mimosas, regardait le golfe. Il avait l'aspect de luxe et d'isolement que j'attendais, et comme un air de volupté recueillie.

Du balcon, avant le dîner, nous voyions flamber le soleil dans les fenêtres du petit port rose. Et l'eau qui n'était, dans cette baie si creuse, ni mer, ni lac, ne grondait ni ne dormait. Elle faisait une tremblante musique en sourdine, dont on ne prenait pas plus garde qu'à un accompagnement discret, pourtant nécessaire à l'atmosphère du décor. Elle était bleue, cette eau, mais rarement du bleu que l'on a l'habitude d'attribuer à la Méditerranée (comme si elle n'avait qu'une seule couleur!), d'un bleu un peu vert de faïence persane.

Lorsque nous remontâmes dans notre chambre, après le dîner grand style et une première exploration des

alentours, l'eau du golfe était devenue presque invisible. Le ciel avait toutes ses étoiles, et une dolence m'enveloppait que je ne remarquais pas. Je regardais ces palmes sans mouvement, ces allées en pente, grandes bandes claires dans la nuit. Le murmure de la mer, devenu plus lancinant, me pénétrait à la façon d'une berceuse russe. J'étais sur le balcon, immobile et muette, comme le paysage. Des odeurs nouvelles et chaudes montaient du jardin. Laurent n'avait pas allumé. Je ne le voyais pas et n'osais me retourner.

Bientôt, je sentis sur ma nuque un contact chaud. Ce n'était déjà plus le baiser hâtif, pressé, agité, des premières heures, baiser du daim bondissant qui respire la biche pour la première fois, mais une longue pose savourée des lèvres. Je ne bougeais pas. Je sentais un fluide glisser en moi. Déjà les mains de Laurent entouraient mon corps léger. Je regardais le décor. Je ne redoutais rien. Je savais que ces mains fortes et sensibles allaient me capter doucement, étroitement, et me fondre pour me recréer.



Nous nous réveillions de bonne heure. Lorsque j'ouvrais les yeux, comme prévenue par un appel muet et invisible, je voyais ceux de Laurent qui déjà me guettaient du fond de leur sombre cavité. D'un geste, si le sommeil nous avait un moment séparés, il me réenlaçait, et nous restions ainsi mêlés l'un à l'autre. Parfois, c'étaient ses baisers qui me ramenaient du vague enlisement où ma pensée avait fini par glisser. Car ,en ces premières nuits, je ne dormais guère.

Le matin entrait par le balcon, lumineux dans sa mousseline bleue. Tout le jardin, et la mer même, venaient chanter dans notre chambre. Le soleil s'avançait jusque sur le lit, comme pour caresser nos caresses. Je ne connaissais plus cet engourdissement matinal qui me

figeait dans mon lit de Paris et me faisait appréhender le moment où je devrais en sortir. Nos membres entremêlés étaient bien réveillés. J'étais toute vive et reposée entre les bras de Laurent.

A cette heure où tout était nouveau, Laurent me révélait des aspects encore inconnus. Je connaissais de lui bien des expressions, des gestes, des regards, qui, dans leur diversité, concordaient tous à me donner l'image d'un être achevé, magnifiquement composé, uni, où rien d'incohérent n'entrait : équilibre parfait d'éléments variés. Mais le visage à l'adolescente expression qui maintenant reposait près du mien, ces matinées enchantées me le découvraient. Adolescente... d'une adolescence à la fois candide et ardente... de l'adolescence qui sort troublée et ravie de son premier rêve érotique et sentimental. Visage étonnant, charmant. Les cheveux, plus noirs d'être sur le drap, prenaient, étalés, emmêlés, les proportions d'une toison de poupée moderne. Ils étaient d'une luxuriance inattendue et trahissaient des ondes insoupçonnées. Au travers, les yeux, comme pour lancer des feux intermittents, s'ouvraient seulement par instants, et il y avait alors, dans leur éclat d'ambre sombre, une extase, une ardeur divine et jeune.

Déjà, je sentais m'appartenir cette figure. Je la prenais dans mes deux mains comme un fétiche, un bébé, une incarnation de la divinité. J'en pétrissais avec étonnement les joues, les lèvres, les yeux. Mais lui avait quelquefois une façon grave de m'embrasser. On eût dit qu'il accomplissait un rite avec recueillement.

Un autre de ces nouveaux Laurent, c'était encore (lorsque le maître d'hôtel en veste blanche avait posé devant le balcon le porridge fumant), un grand garçon dont le cou sortait, juvénile et blanc, d'un pyjama bleu. Ses dents brillantes mastiquaient les pains beurrés, et son œil embusqué, toujours aigu, avait un rayon de gaieté dans sa lucidité retrouvée. Je le comparais à un jeune loup. A

travers nos broussailles brunes et blondes, nous nous abordions en jouant. Je mettais mes pieds nus et frais sur ses genoux. Une gaminerie nous possédait, qui finissait nos phrases en fusées de rire.

En ces premiers jours, l'amour tombait de lui comme une soudaine cascade, puis, une fois la violence passée, redevenait silencieux, bien qu'il continuât à couler en lui : telle une eau qui s'infiltre dans le sol et n'a plus qu'un cours souterrain. Aussi m'étonnais-je quelquefois dans la journée, pendant nos promenades, de le revoir réservé, amical, et semblable au visiteur de Paris. On eût dit qu'il *ouvrait* ou fermait des robinets selon les heures. En moi l'amour coulait comme un fleuve onduleux et régulier. Il baignait mes nuits et encore mes jours. Pourtant, un regard, une pression de main, une parole, me rappelait un moment le Laurent de notre chambre, et me prouvait qu'il n'était pas évanoui, mais seulement contenu. Un soir, je lui dis : « Vous êtes drôle... » Et, comme il s'étonnait, j'expliquai : « On croirait que vous êtes à tiroirs, à compartiments. » Il s'amusa des images. Je n'avais pas encore compris qu'il devait apprivoiser en lui une force nouvelle, et qu'il la cadenassait pendant de longs moments pour la libérer à d'autres, comme un animal encore un peu sauvage que l'on ne peut laisser pénétrer d'un seul coup dans la vie civilisée.

Peut-être la passion, chez l'homme, devance-t-elle d'un temps la tendresse? Dans notre amour, à nous, celle-ci accompagne celle-là dès son entrée en scène, la double et la ouate, en quelque sorte.

Parfois, étant rentrés pour le thé, nous restions dans notre chambre jusqu'au soir, fenêtre ouverte sur la baie. Il n'y avait qu'un fauteuil. Nous l'occupions tous deux, moi sur les genoux de Laurent. Et je sentais s'opérer en lui la fusion de ces deux êtres différents : celui qui s'abandonnait si totalement à l'amour, et l'autre, qui

faisait semblant de l'ignorer. L'amitié de la conversation s'adoucissait de toute la tendresse qu'il avait précédemment mise en veilleuse pour qu'elle ne dégénérât pas en des feux trop violents. En somme, il lui fallait se familiariser, non tant avec moi, qu'avec ce que j'avais mis de nouveau en lui. Il devait en prendre possession, ou, plutôt, lui qui n'avait jamais lâché sa direction, apprendre à compter avec cet élément.

Quelques jours, et il n'est plus dérouté. Il cesse de mettre les digues. Il a compris que le fleuve amour a un instinct merveilleux et sent à quel moment il doit briser ses flots tumultueux pour couler harmonieusement, généreusement, pénétrer la vie comme une terre prête à le recevoir.



A l'hôtel, c'était la morte-saison. Les maîtres d'hôtel, stylés à l'excès, étaient plus nombreux que les clients. Tout le long du repas, un vieil Anglais en toile blanche agitait, souvenir des Indes, un plumeau blanc qui était un chasse-mouches. Une Américaine, très nerveuse, d'une beauté dure d'être trop mûre, passait sa journalière révolte contre la montée des ans en manœuvrant furieusement la pompe de son fly-tox. On ne sait pas comme à ce moment cette pauvre femme me faisait de la peine : j'étais devenue vraiment charitable. Trois jeunes couples très dignes venaient dîner avec pompe et gravité, en smoking et robe décolletée. Pas de musique. Les halls immenses, l'après-midi entière, restaient déserts. Autour du thé, parfois, nous nous plongions dans ces bergères capitonnées de velours où nous avions l'air de bouder. Un grand silence traversait l'immense palace. C'était comme un arrêt de la vie du monde. Au dehors, l'air vous pénétrait sans qu'on s'en aperçût, et les feuilles des palmiers étaient trop lourdes pour que la brise les agitât.

Dolence. Initiation. J'étais comme une convalescente

radieuse. La jeune convalescente fait de beaux rêves dans un demi-brouillard. Je vivais ses rêves. Le cadre s'y prêtait. Des villas romaines et ocrées étaient en construction au bord de la plage. Les capucines jaillissaient déjà des grands vases de pierre forme antique. Jamais nous ne surprenions personne au travail. A midi, lorsque nous traversions les chantiers déserts et que nous marchions sur le sable rosé de la plage, dont rien ni personne ne déparait l'admirable nudité, je me sentais accablée de paresse. On disait qu'en été, alors que l'hôtel était tout peuplé d'un monde très différent, sur ces gracieuses criques, silencieuses comme à l'heure de la création, de beaux corps entièrement nus venaient s'étendre tout le jour, et se tordre et se détordre lentement, jusqu'à ce que le soleil les eût peints de la couleur des vases étrusques. Mais, en mai, les jolies bêtes humaines n'étaient pas là. Tout était vide et semblait nous appartenir. On venait de creuser des routes royales dans le granit étincelant. Nous étions seuls à y passer. La terre était dure et décolorée, fendillée comme un puzzle. Sous le soleil, les chênes-lièges, les pins maritimes et les eucalyptus paraissaient émaciés, desséchés à se rompre. On s'attendait à des craquements. On voyait la mer toute bleue et argent. Nous étions en blanc. J'enlevais mon grand chapeau de soleil pour mieux blottir contre son épaule ma tête alourdie.

Il n'était pas loin, pourtant, l'été où, sur les sentiers de la falaise, je m'élançais, délirante et orgueilleuse — presque — de n'appartenir qu'à moi. Je courais alors le long de la mer, fouettée par son souffle âpre. Je m'arrêtais, les bras ouverts, les narines écartées et les lèvres disjointes. Avec intensité, je regardais autour de moi, un peu haletante, pénétrée d'air et d'odeurs, étourdie de couleurs. J'entendais le bruit de la mer et la jeunesse qui bondissait en mon sang. Je voyais mon corps à travers ma tunique de mousseline, mes jambes nerveuses et bru-

nies, mes bras dorés : corps de naïade ou de nymphe, mince et dansant. Je le regardais avec une joie sauvage, et aussi une sorte de fierté provocante de sa virginité. « Libre! » m'exclamais-je, et je m'imaginais poursuivie dans une course folle par quelque faune amoureux en costume de bain. Je jetais des cris en sautant les taillis, tournais, retournais, disparaissais derrière les joncs, puis me laissais glisser au bas de la falaise, les pieds dans l'eau, la tête renversée sur les algues d'un rocher, rouge et souriante d'avoir échappé aux poursuites imaginaires.

Maintenant, je vais dans les chemins, une main sur mon épaule ou sur mon cou. Pourrais-je, sans en souffrir, me passer de ce doux tuteur qui met comme un trait d'union plus serré entre nos deux cœurs? Une simple pression de Laurent fait couler en moi un infini d'allégresse. Parfois, de joie, je saute entre ses mains comme autrefois sur le sentier de la falaise... Mais, tout à l'opposé de cet autrefois si proche, c'est de sentir le lien qui cause ma joie.

Le soir, dans l'eau reposante du bain, j'étais surprise de le retrouver, mon corps de jeune fille. Ce même corps mince aux muscles souples, aux seins durs comme des disques, aux hanches un peu saillantes, cette taille qui semblait fondre sous les mains, tout cela était semblable, mais avait plongé dans le bain de l'amour, avait désappris la solitude.

« Je ne me lasse pas de pétrir ce beau corps », disait Laurent. Et ce corps ne se lassait pas d'être pétri. Je le sentais fait pour la coulée de ses baisers, pour cet enchaînement et ce duel tumultueux. Le même corps, mais qui avait changé d'être. Il avait fini de dévaler solitaire et libre, sur les falaises éventées. Il ne saurait plus reposer seul.

Dans toutes mes fibres, je sentais que j'avais cessé

d'être une. Je faisais partie de Laurent. Je n'étais pas son associée, son complément, j'étais lui-même.

Nous étions dans la nature, selon la loi de la nature, selon la loi de Dieu. Je pouvais répudier d'un coup, balayer définitivement ces notions toujours pour moi incompréhensibles de « péché », de dégradante sensualité », de « l'abaissante vie de la chair ». Je n'avais jamais saisi tout cela. Je ne connaissais pas le mal. En me voyant nue, jamais je n'avais rougi. Peut-être m'étais-je sentie au contraire plus près de Dieu. Un jour, une jeune fille très pieuse avait dit devant moi que prendre un bain lui était pénible, tant elle était gênée par la vue de son corps. Cette aberration de pudibonderie malsaine m'avait saisie de stupeur. Et, comme elle avait semblé parler au nom de la pureté, je m'étais écriée :

— Mais plus on est pur, moins on doit rougir de son corps.

Ma mère, présente à la discussion, m'avait poussée du pied; partie désapprobation, partie crainte que je n'eusse scandalisé la jeune puritaine. Se doutait-elle que des deux, c'était moi qui avais motif d'être scandalisée?

Je me rendais mieux compte, maintenant, combien des rigidités et des préjugés hors nature, des interprétations qui n'avaient rien à voir avec l'Evangile auraient pu abîmer une âme comme la mienne. Mon impudeur native et demeurée répondait de mon innocence.

Je ne ressens jamais en moi le poids du péché. Et sentir que d'autres l'éprouvent me met mal à l'aise. C'est comme s'il m'avait épargnée. Je suis Eve lorsqu'elle sort radieuse de la côte d'Adam, Eve avant d'avoir mangé le fruit. Je ne comprends pas cette séparation entre vie du corps, vie de l'âme. A nos étreintes toute notre âme participe et s'en trouve agrandie.

Si, depuis que Laurent avait paru, tout m'était devenu différent, combien cette impression, maintenant, se renforçait encore! Le monde de mes semblables me parais-

sait lointain. J'avais presque du mal à me le représenter, tant il me manquait peu. Je le retrouverais, me semblait-il, comme un gêneur. Je le supporterais par obligation sociale. Mais j'aurais voulu vivre avec Laurent sur une terre déserte. Un jour que nous étions étendus à demi sous les pins, je dis :

— Je crois aimer les autres, mais je me demande si je suis sincère... Si je ne me trompe pas... Je suis affolée de constater que tu m'as rendu insupportable l'idée de toute compagnie qui n'est pas la tienne. Ne me ramène pas parmi les hommes.

— Enfant, saurions-nous longtemps nous passer d'eux? En quoi ne sommes-nous pas solidaires? Mais parmi eux nous saurons rester seuls, ne crois-tu pas?

— Je crois, oui. Mais je souffre de voir qu'ils me sont étrangers, qu'ils m'ennuient. C'est pour ça que je voudrais les éviter. S'ils réussissent à m'amuser, ce n'est qu'en passant.

— As-tu besoin qu'ils t'amusent?

— Plus maintenant, je n'ai aucun besoin d'eux moralement. Tu me suffis, voilà.

— Peut-être, alors, dois-je me reprocher de vous rendre égoïste?

— Non, au contraire! C'est avant que je l'étais. Jamais la peine des autres ne m'a paru plus poignante ni leurs souffrances plus pitoyables... L'amour, rendre personnel! Allons donc! Notre amour, je voudrais qu'il rayonnât... qu'il s'infiltrât partout en bienfaits. Mais... c'est si difficile de leur faire du bien, aux hommes!

— Vraiment! Expliquez-moi ça.

L'impression que Laurent semblait tourner un peu à la blague mes assertions ne me déroutait pas. J'avais à me libérer, à me comprendre. Je préférais que ce fût devant lui. Je voulais qu'il connût toutes mes pensées.

— Eh bien! continuais-je, je serais malheureuse de ne pas les aimer comme je voudrais les aimer. Mais

comment aimer des êtres qui passent leur temps à se manger entre eux?...

— En leur enlevant l'idée de cette sinistre besogne.

— Ecoute... quand je me représente le monde, c'est sous la forme d'une salade de petits hommes qui courent la bouche ouverte et les dents en avant, prêts à mordre... Leurs yeux sont fixes... Ils ne caressent ni ne sourient.

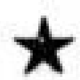
— Il y a de ça. Malheureusement, la vision est assez exacte. Seulement, il y en a aussi de plus réconfortantes; il suffit de diriger la lunette d'un autre côté.

— Par exemple, sur nous. Mais, quand on s'aime, il est attristant de penser que des êtres peuvent ne pas s'aimer. Quand on a la paix en soi, le bruit des disputes, des luttes de toutes sortes, apparaît comme le vacarme d'un monde perdu.

— Oui, il faudrait que chacun apporte au milieu des autres sa petite paix à soi, et que toutes ces paix réunies fassent encore bon ménage : ce serait l'âge d'or de l'humanité.

En attendant ce temps, nous n'avions qu'à vivre en nous seuls cette paix divine, notre âge d'or. Je m'en réjouissais. Je regardais ceux que j'avais laissés en partant avec Laurent : mes amies? Je les sentais inutiles et leur voulais du bien. Elles étaient, elles aussi, en dehors de ma vie. N'ayant rien à leur demander, je me trouvais vis-à-vis d'elles dans une position absolument désintéressée. Vindicative? quand l'avais-je été? Les petites méchancetés de la vie pourraient-elles encore m'irriter au delà de l'épiderme? Ce ne serait plus que moucherons inoffensifs. Sans doute me chatouilleraient-ils encore en passant; ils ne pénétreraient pas. J'avais, dans les bras, une grande gerbe de douceur à effeuiller... La souffrance, comme la joie, ne pourrait jamais me venir que de Laurent. Lui seul était une réalité, lui seul remplissait ma vie. Il était mon unique et constante attraction.

Je pensais à ma mère avec une tendresse meilleure, détachée de tout ce dont la vie commune, entre nos natures aux réactions trop semblables et nos conceptions trop différentes, avait pu la durcir parfois. Je ne me voyais plus devant elle en fille nouvelle, émancipée, à la fois fermée et hagarde. Mes idées ne la heurteraient plus. Je voyais son beau visage comme détendu maintenant par la pensée qu'elle avait de moi. Et cette vision me soulageait, car, pour la première fois, je devenais vraiment consciente et repentie des peines que je lui avais causées. J'aurais voulu, sur ses yeux émouvants, essuyer avec des mots gentils les larmes que j'avais autrefois fait couler. A l'heure de la correspondance, je partais pour mettre tout mon cœur dans une longue lettre. Mais mon cœur était intarissable. Alors, j'inventais pour le retour mille attentions, dont elle serait touchée, consolée. Je devais lui faire comprendre que sa fille venait seulement de naître, qu'il fallait passer l'éponge sur la mauvaise épreuve qui avait précédé sa véritable, sa seule image.



L'heure était venue de quitter nos solitudes embaumées. Nous les avions découvertes en achevant de nous découvrir. Il nous semblait qu'elles étaient vraiment nôtres. Le golfe riant, quand nous le regarderions dans notre souvenir, nous renverrait toujours la première image éblouie de notre couple. En partant je me retournais sans cesse, sentant, à chaque fois, un arrachement. Laurent me prit la main et nous nous jurâmes de revenir. Nous avions mis dans notre programme de nous promener à travers toute la côte.

Nice m'amusa. Ce que j'y voyais, paysage, maisons, passants, défilait comme ailleurs irréel devant mes yeux. Il me semblait que si j'avais avancé la main pour toucher une forme, une silhouette, celle-ci se serait évanouie.

Quand nous entrions dans un magasin, j'avais du mal à me représenter que le visage peint de la vendeuse, sa voix, masquaient une vie humaine. Les constructions me faisaient l'effet d'être sorties de terre depuis peu, comme pour une fête éphémère. Tout m'apparaissait provisoire, fragile. Aussi, un matin où, lente dans ma robe de voile rose, mais pressée de retrouver à l'hôtel Laurent, dont une séance chez le coiffeur m'avait séparée, je traversais cette foule bigarrée, aux pas et aux soucis ralentis, faite pour moi non d'hommes, de femmes, d'enfants, mais de marionnettes moins hâtives qu'ailleurs, m'étonnai-je soudain, d'un étonnement qui frisait la stupéfaction, de rencontrer Monique.

Stupeur de voir apparaître parmi les marionnettes, dans ce cadre de rêve, une créature que je connaissais, dont je savais qu'une âme, une pensée était derrière son apparence. Monique, mon ancienne et inhabituelle amie, surgissait toujours dans les tournants de ma vie avec un air de bon présage. La figure de Monique, c'était d'abord de grosses lunettes et un grand sourire, puis c'était une voix toute gentille et qui semblait vous tendre son cœur même. Son corps, on ne le remarquait pas. Ainsi la retrouvais-je à de longs intervalles, et toujours à des moments exceptionnels. La première fois, c'était cette année où je connus la mer. Elle m'apprit à faire des forts. Je m'agitais comme un lutin, et, quand j'avais fini de pleurer d'énervement, je poussais des cris de joie en me jetant dans les vagues. Monique me caressait les cheveux tranquillement, et (elle avait la tête et quelques années de plus que moi), me regardait du haut de ses dents et de ses lunettes. Je ne la revis que la veille de ma première communion. Je sortais de la retraite. J'étais anxieuse et n'entendais pas les questions de mon institutrice. L'odeur de l'église, les paroles du prédicateur, la peur de n'être pas digne, de n'avoir pas absolument tout dit, me pénétrait d'ombre. Au coin de la place, le bonjour

de Monique chanta comme l'alleluia de l'ange, et la lumière détendit mon âme inquiète. A la voir, mes scrupules s'envolèrent. Je compris que ce serait vraiment un tout à fait beau jour. Le matin de l'armistice, nous nous heurtâmes pendant la minute de silence. Sous ce doux choc, je vis soudain sourire tous les morts.

A chaque rencontre, nous faisions l'appoint. Moi qui d'instinct me tenais sur la défensive quand on m'interrogeait, je répondais avec plaisir à ce doux questionnaire. A tour de rôle, nous brassions à grands traits la tranche de vie écoulée, que l'autre ignorait. Cette fois, il fallut repartir de cinq ans en arrière. Monique avait abandonné la peinture. Elle avait suivi des cours d'infirmière et réussi à se faire envoyer au Maroc au moment où ça chauffait. Démolie maintenant, elle se refaisait dans le Midi, et organisait des distractions saines pour les petites ouvrières. Ce fut à mon tour de raconter : je commençai par la fin. Monique m'interrompit par une joyeuse exclamation et un serrement de main qui n'avait rien d'anémique.

— Je comprends, dit-elle, pourquoi vous avez l'air... irradiée!

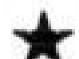
Cette lumineuse fille avait le don des mots.

Rentrée, je demandai à Laurent, étonné déjà de mon retard :

— Trouvez-vous que j'aie l'air irradiée?

Il mettait sur mes yeux un long baiser, et m'attirait sur ses genoux :

— Irradiée, ou... irradiante?



Toute la Côte d'Azur défila devant nos yeux, sans précipitation, sans essoufflement, à notre rythme, qui n'était pas celui d'une voiture de course : l'amour aime avoir le temps de se reconnaître. Puis je l'enfermai en bloc dans mon souvenir, tant elle m'avait paru égale, semblable à

elle-même, plus féerique à Cannes, plus somptueuse à Nice, plus fleurie à Menton, mais partout radieuse sous la ceinture d'hôtels et de villas qui en bordent fidèlement les innombrables sinuosités.

Au reste, nous ne courions pas après des paysages, nous écrivions une introduction à notre vie. Il ne s'agissait pas pour nous de faire cette chose insipide que l'on intitule voyage de noces. Nous avions voulu nous retirer au loin, nous libérer de tous et de tout, pour seulement nous regarder réagir ensemble et nous creuser dans tous les sens. Avant d'entrer dans la lice de la vie, nous avions tenu à subir cette épreuve. L'épreuve était achevée. Les vacances se fermaient. La vie conjugale entrait dans sa voie régulière.

III

Qu'elle soit douce ou laborieuse, avec le sursaut joyeux de ses récréations, dans notre maison où le soleil entre à pleins bords; qu'elle nous grise et nous stimule de l'air pur de nos courses en montagne; qu'elle nous déroute au rythme des voyages ou qu'elle nous berce dans le ronronnant repos des plages, jamais notre vie ne nous paraît quotidienne. Elle marche, et rien ne nous le dit. C'est comme si les panneaux se déroulaient, mais sans que nous sachions quel est celui qui doit venir en premier, en second ou en troisième. Avant que Laurent fût venu, si je trouvais toujours à mon visage le même âge, je sentais pourtant que ce qui était passé restait derrière moi et me poussait en avant. Aujourd'hui, tout ce que nous avons vécu ensemble me paraît contemporain. Je ne peux pas penser que les images de notre vie s'enfuient. Celles d'il y a cinq ans sont aussi vives, aussi colorées que celles d'il y a un an, que celles d'il y a une heure. Et je me promène dans nos souvenirs comme dans un jardin où les fleurs seraient toutes à portée de la main. La vie n'est plus divisée en tranches chronologiques. Elle est une et

entièrement dans le présent, puisque je ramène le passé (et pourquoi pas l'avenir?) au présent. Elle parfume chaque minute.

Si j'ai ri ou pleuré avant que Laurent fût là, je ne le sais plus maintenant, et c'était parce qu'il me fallait rire et pleurer pour exercer ma sensibilité ou débrider mes nerfs. Cela n'exprimait aucun état profond. Tout a sombré quand il est venu. Nous sommes partis sur un navire neuf, un navire à nous, un navire aux voiles claires et puissantes. Je n'ai rien emporté de l'ancien équipage. Il m'a prise aussi nue qu'un poisson.

Il ne connaît que mon visage radieux, mon visage détendu et plein. L'autre, l'angoissé, tout au plus l'entrevit-il les rares fois où il rentra en retard. Et encore avais-je su le garder? J'avais entendu sa clef dans la serrure. Ce visage que j'avais souvent dans l'ombre avant sa venue, il me faudrait jouer la comédie pour qu'il le connût.

La plupart des gens disent : « On ne jouit pas du bonheur quand il est là! » Mais moi, à toute heure, je sens qu'il me pénètre et retentit en moi. Je voudrais pouvoir retenir chaque saison, chaque jour, chaque instant. Une seule chose existe, c'est que Laurent soit là. Qu'importe ce qui peut arriver ou ne pas arriver, si nous sommes ensemble? Je l'ai attendu longtemps, avec tant de ferveur et de désespérance que, maintenant, il m'arrive encore de m'étonner de mon bonheur, tant il ressemble à mon rêve. Il me semble que je le reçois tous les jours comme un don nouveau et gratuit. Chaque fois que Laurent rentre, ne serait-ce qu'après une sortie d'un quart d'heure, j'ai l'impression qu'il m'est rendu : au retour d'un long voyage, il ne trouverait pas sur mes lèvres un baiser plus profond. Souvent, tandis que nous sommes assis l'un contre l'autre et qu'il me parle, je me dis : « Dire que c'est lui qui est là, que j'entends, que je vois, que je touche, qui est avec moi tout le jour, toute

la nuit, que c'est bien lui, absolument lui, qui m'aime! » Et je sens un contentement si grand, si total, que j'en suis presque effrayée. Ou bien il m'arrive qu'après l'avoir regardé avidement, je me retourne et ferme les yeux pour garder imprimée en moi sa vision. Vision de cette tête précieuse où les méplats tiennent lieu de joues, où de leur orbite creuse les yeux sombres lancent leur fulgurante caresse, où le menton saille en boule, où, brillants et noirs, les cheveux s'élèvent en vagues batailleuses.

— Que ce peut être perfectionné une tête! lui disais-je un jour en serrant la sienne dans mes mains.

Tous les traits, en effet, semblent y penser. Sur chacun l'esprit a posé sa marque. Il me suffit de rencontrer soudain son regard enfoui et perçant pour me sentir galvanisée, pénétrée de certitude, et le remuer, ivre de joie et d'enfance indomptée, en des bousculades et des jeux mêlés de rire. Je grimpe sur son dos et plonge mes mains dans sa toison sombre comme dans une mousse. Je caresse de ma bouche charnue cette bouche nette et nue qui, même muette, reste éloquente.

Lorsque, dans notre lit bas, cette lourde chose repose sur mon épaule, ma tendresse devient grave. C'est un monde qui m'est confié. Je suis la gardienne de ce trésor, l'atmosphère où il s'épanouit, le refuge où il se blottit. Et c'est à mon tour d'enfermer dans mes bras heureux ce grand corps apaisé, dont les jambes à mes jambes sont liées, et de le bercer tout doucement comme celui d'un enfant bien-aimé.

Cette immense félicité me fait tomber les bras de reconnaissance et aussi de crainte. Sans croire à une justice de la vie, j'ai le sentiment plus instinctif qu'éprouvé d'un certain équilibre, et qu'il me faut me justifier d'un tel don, en payer, pour le protéger, la contribution. Païenne, j'eusse immolé à tous les dieux. Pour me rassurer, je me persuade que ma dette était en partie

amortie d'avance; comme si mes tristesses, mes angoisses de jeune fille pouvaient peser lourd contre la joie qui me possède! Rétrospectivement, je me réjouis des terreurs qui m'assaillirent lorsqu'une raison imprévue me fit attendre Laurent trente ou quarante minutes passé le moment fixé pour son retour, ou quand je le vis pris par la fièvre, avant d'être assurée que ce n'était que la grippe. Mes propres malaises, mes douleurs, Dieu merci très fréquents, m'apparaissent après coup comme autant de bénédictions. Je sens même une sorte de fierté à la pensée que mes souffrances physiques pourraient, dans une faible mesure, servir de garantes à notre bonheur. Ne devrais-je pas, sans cesse, à coups d'héroïsme, en payer la rente?

Contrariétés, petites déceptions, ennuis domestiques, sont comme des taxes infimes que je suis ensuite soulagée d'avoir payées. S'il m'était possible de m'acquitter d'un coup, pour avoir le droit de savourer, sans plus jamais trembler, ce don de chaque minute! Cette fragilité, il est vrai, lui confère un pathétique dont il s'intensifie.

Jamais je n'ai tant senti l'éphémère, parce que jamais je n'ai tant désiré l'éternel. Lorsque dans la glace je vois nos corps et nos têtes rapprochées, je me dis que nous avançons vers la mort. J'ai peur tous les jours de me découvrir un jour de plus. Je me sens suffoquée de la disproportion entre l'enracinement, la puissance de notre amour, et l'insécurité, la brièveté de nos êtres.

Et, sans doute, ce sentiment de l'éphémère étreint plus ou moins tous les humains au cœur même de l'amour. Pourtant, mon esprit a maintenant, vis-à-vis de ce terme certain, un calme que je ne connaissais pas avant. Je suis en sécurité. Je puis penser sans effroi que je vais à la mort. Nous voguons ensemble dans cette unique direction. Cette jeunesse en nous, sur nous, dans nos yeux brillants et dans nos jambes dures, cette jeunesse dans l'élan qui nous soulève ou la douceur qui

nous baigne, ne saurait nous leurrer. Mon rire est encore celui de l'adolescente en qui la vie entre comme un rayon. Cependant, je vais vers cette seule certitude : la mort.

J'ai dépassé le temps où l'on ne voit dans la vie que la vie, où on la dresse comme une tour dont on n'aperçoit pas le sommet. Etourdissement dont je suis sortie la tête vide — comme d'une amère duperie. A tout instant, il faut s'y cacher cela : que l'on va mourir. Depuis que Laurent est avec moi, je ne mets plus les mains devant mes yeux, je regarde d'un regard clair cette certitude fichée comme un signal dans mon esprit. Pour ma seule mort, pour cette mort solitaire au bout d'un chemin terne, comment aurais-je eu cette vaillance, cet entrain? Mais, savoir que nous avons, ensemble, deux morts à vivre, que nous avons, à deux, la mort à vivre, une mort qu'illumine notre vie...!

Dans la *Flûte Enchantée,* Papageno chante : « La vie est un voyage qu'on ne fait bien qu'à deux. » Mais tous les compagnons n'y sont pas bons. Avec Laurent, je ne crains pas la lassitude du chemin. Qu'importe si les nuages qui passent nous masquent un instant nos ombres allongées! Ensemble nous retournerons nos têtes et retrouverons la lumière de nos yeux, la chaleur de nos mains...

CLAIRE VALÈRE.

ARCHIPIADA

PRÉLUDE

—

A Paul Valéry.

I. — *RETOUR DE L'AME, A L'AURORE*

Quel souffle invincible m'enlace
Et mystérieusement glace
D'effroi le calme de mes nuits!
De la frontière de mes songes
Tissés d'indéfinis mensonges
Au fuseau d'or des longs ennuis,

Ce matin, je m'éloigne à regret, souveraine
Du royaume d'un dieu,
Et reviens des enfers où le rêve m'entraîne
Sur le fleuve d'adieu.

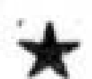
L'ombre me tend ses dons chargés de pierreries
Où les serpents aimés des lentes rêveries
Près de ces lits obscurs rampent, silencieux,
Et se plaisent, berçant l'extase au fond des yeux,
A caresser les chairs de leurs replis immondes.
C'est à l'heure où le lac immobile des mondes
Eveille ses clartés sur les flots s'endormant,
Où s'attarde le cygne épris de firmament.

Murmures des eaux, des fontaines,
Et lointaines, ô si lointaines
Voix lascives de fols amants,
Retenus hélas! par les reines
Des algues glauques, les sirènes,
Dans leurs subtils enlacements!

Murmures des sirènes :

Ah! pour connaître ces merveilles,
Viens donc reposer en nos bras.
Tu songes aux futures veilles :
Sais-tu demain où tu seras?
Peut-être les vagues traîtresses
T'enlaceront dans leurs caresses.
Reviens te pencher vers nos fronts,
Car les minutes sont si brèves
Qu'il te faut profiter des rêves
Qu'à l'aurore nous t'offrirons.

Vois! les premiers rayons redorent cette grève;
La rumeur du matin dans la brume se lève;
Tout le ciel resplendit de recevoir son dieu!



II. — *LE SOIR, SUR LA GREVE*

Quel silence profond où l'été, las, se fane!

Et moi, de ces jardins l'invincible sultane,
Ne pourrai-je donc fuir le chœur des Erinnyes?

Je m'élance au-dessus des gouffres infinis...

Je t'implore à genoux, ô roi, toi qui regagnes
L'azur étincelant d'invisibles montagnes,
Et peut-être, au delà de ces étranges ports,
Le fleuve souterrain où le soir tu t'endors.
Tu te penches déjà vers les eaux assoupies,
Et les vagues, rompant soudain les accalmies,
Célèbrent ta splendeur dans la chute du jour.
Mais tu fuis, et là-bas au sommet de la tour
Montent les messagers des vierges solitudes.

Etoiles, ô mes sœurs des pures altitudes
Qui voguez tout au fond des espaces glacés,
Je tressaille d'effroi quand vous apparaissez!
Dès que vous poursuivez votre course implacable
Un nouveau désespoir plus étrange m'accable,

Et devant l'univers frémissant de clarté
Je succombe en songeant à votre éternité,
Soleils indéfinis, diffuses nébuleuses.

Et vous, route d'argent des masses lumineuses
Dont l'arche immense plonge au profond des enfers,
Destins qui surgissez des horizons déserts
Où flamboie Arcturus et ses monstres sublimes,
Quel vertige insensé m'entraîne en vos abîmes
Dans le frémissement de la divinité!
Quel tourbillon m'emporte en cette immensité
Vers le pivot splendide, étincelant des mondes!

Vous n'avez de pitié pour nos douleurs profondes!
Je me souviens des longs crépuscules d'hiver :
L'ouragan se mêlait aux clameurs de la mer,
Et parfois dans ces nuits de tempête et de glace,
Quand Sirius se lève éblouissant l'espace,
Je venais sur la grève et je vous implorais.

Soudain devant mes yeux se dressent les palais
D'un pays inconnu; j'écoute en les ténèbres
De mon âme monter des préludes funèbres.

Murmures des ombres :

Sans cesse nous errons près du fleuve glacé
Où nos voix, à jamais, évoquent le passé...

Parle-nous de la joie immense
De la terre attendant le jour,
Et pour bercer notre démence
Redis cette chanson d'amour
De Phisinoë la sirène,
Et que ton hymne nous entraîne
Vers le pays où les oiseaux
Murmurent une mélopée
Semblable à la plainte échappée
Au fil sonore des fuseaux.
Reviens parmi nous, reviens vite
Te pencher vers nos fronts blêmis,
L'ombre dès maintenant t'invite

Et sur les fleuves endormis
Déjà s'avance la trirème;
A l'arbre d'or du parc suprême
Où ton rêve s'est établi
La fleur nocturne de l'oubli
Tremble, car une voix nouvelle
S'élève dans la nuit... c'est elle!
Oui, c'est le Destin qui t'appelle
Et t'ordonne de revenir
Où règne la nuit éternelle
Des royaumes du souvenir!

JEAN BENOIT.

JÉSUS A-T-IL EXISTÉ ?

—

I

Livre étrange : on ne l'a jamais complètement lu; on a beau le lire, il semble toujours qu'on ne l'a pas achevé, que quelque chose a été omis ou incompris; on le relit, et c'est encore la même impression, et ainsi sans fin. Tel le ciel nocturne : plus on le contemple, et plus on y découvre d'étoiles.

Sur ce point, tous ceux qui ont lu ce livre, qui en ont vécu (et on ne saurait le lire autrement) — sots ou sages, savants ou ignorants, croyants ou athées, — tous seront d'accord, tout au moins dans le secret de leur conscience. Et tous comprendront aussitôt que je parle non pas d'un livre humain, ni même du Livre Divin, ni même de tout le Nouveau Testament, mais seulement de l'Evangile.

II

« O miracle des miracles, ravissement et sujet de stupeur, on ne peut rien dire, rien penser qui dépasse l'Evangile; il n'existe rien à quoi on puisse le comparer. » Ainsi parle Marcion, le grand gnostique du IIe siècle, et voici ce que dit un simple catholique, un Jésuite du XXe siècle : « L'Evangile se trouve non pas à côté, ni même au-dessus des livres humains, mais en dehors d'eux : il est d'une tout autre nature. (*R.P. Léonce de Grandmaison, Jésus-Christ,* 1929.) » Oui, d'une autre nature : il se distingue de tous les autres livres plus que le radium ne diffère de tous les autres métaux, ou l'éclair de tous les au-

tres feux. On dirait que ce n'est même pas un livre, mais quelque chose pour quoi nous n'avons pas de mot.

III

Le Nouveau Testament de notre seigneur Jésus Christ. Traduit en russe, St- Pétersbourg, 1890.

C'est un petit in-32, relié en cuir noir, imprimé sur 626 pages en deux colonnes de caractères serrés. A en juger d'après la date inscrite à la plume sur la page de garde, 1902, il y a, en cette année 1932, trente ans que je l'ai. Je le lis chaque jour, et je le lirai tant que verront mes yeux, aux lumières venant du soleil et du cœur, aux jours les plus éclatants comme aux plus sombres nuits, dans le bonheur et le malheur, en santé comme en maladie, croyant ou incroyant, sensible ou insensible. Et il me semble y lire toujours quelque chose de nouveau, d'inconnu; jamais je ne le lirai, ne le connaîtrai jusqu'au bout; je ne le vois que du coin de l'œil, ne le sens que du coin du cœur. Que serait-ce si je pouvais le connaître entièrement?

Sur la couverture, le titre, *Le Nouveau Testament*, est tellement effacé qu'on peut à peine le lire; la dorure de la tranche est ternie, le papier a jauni, le cuir de la reliure est roussi, le dos est décollé, les feuillets sont disjoints et certains aussi sont roussis, usés au bord, roulés aux coins. Il faudrait le donner à relier de nouveau, mais cela me fait de la peine; à vrai dire, j'ai peur de me séparer de ce petit livre, fût-ce pour quelques jours.

IV

Comme moi, homme, l'humanité l'a usé à force de le lire, et peut-être dira-t-elle, comme moi : « Qu'emporterai-je avec moi dans la tombe? Lui. — Avec quoi me lèverai-je de la tombe? Avec lui. — Qu'ai-je fait sur la terre? Je l'ai lu. »

C'est beaucoup pour l'homme et peut-être pour l'humanité tout entière, mais pour le Livre lui-même, c'est terriblement peu.

« Pourquoi m'appelez-vous : Seigneur, Seigneur... et ne faites-vous pas ce que je dis? » (Luc, VI, 46.)

Et un *agraphon,* une parole inconnue de Jésus Inconnu, qui ne figure pas dans l'Evangile, est encore plus forte, plus terrible :

Si vous êtes un avec Moi
et êtes couché sur mon sein,
mais n'accomplissez pas mes paroles,
je vous rejetterai...

Cela signifie que l'on ne peut lire l'Evangile sans faire ce qui y est dit. Mais qui d'entre nous le fait? Voilà pourquoi c'est le moins lu, le plus inconnu des livres.

V

Le monde, tel qu'il est, et ce Livre ne peuvent coexister. C'est l'un ou l'autre : le monde doit cesser d'être ce qu'il est, ou ce Livre doit disparaître du monde.

Le monde l'a absorbé, comme un homme bien portant avale du poison, ou comme un malade prend un remède, et il lutte contre lui, pour l'assimiler ou le rejeter à jamais. Voici vingt siècles que dure ce combat, et au cours de ces derniers siècles la lutte est si âpre qu'un aveugle même voit que ce livre et le monde ne peuvent coexister : c'est la fin de l'un ou de l'autre.

VI

Les hommes lisent l'Evangile en aveugles, parce qu'ils y sont habitués. Ils se disent tout au plus : « C'est une idylle galiléenne, un second paradis perdu, le songe divinement beau de la terre qui rêve du ciel, mais si on le réalisait, tout s'en irait au diable. » Pensée effrayante? Non, habituelle.

La taie qui recouvre notre œil lorsque nous lisons l'Evangile, c'est l'absence d'étonnement, *l'habitude.* « Les hommes ne s'éloignent pas assez de l'Evangile, ils ne le laissent pas agir sur eux *comme s'ils le lisaient pour la première fois;* ils cherchent de nouvelles réponses à de vieilles questions; ils distillent un moustique et avalent un chameau. (Wellhausen.) »

Lire la millième fois comme si c'était la première, délivrer son œil de la « taie » de l'habitude, voir soudain et rester frappé d'étonnement, — voilà ce qu'il faut pour lire l'Evangile comme il convient.

VII

« On était *frappé* de son enseignement. » Ceci est dit au début et répété à la fin : « Toute la foule était *frappée* de son enseignement. » (Marc, I, 22; XI, 18.)

« Le christianisme est *étrange* », a dit Pascal. « Etrange », extraordinaire, étonnant. C'est par l'étonnement qu'on l'aborde, et plus on pénètre en lui, plus on s'étonne.

« Saint Matthieu voit le premier degré de la connaissance supérieure (la gnose) dans l'étonnement... ainsi que l'enseigne également Platon. » — « L'étonnement est le commencement de toute connaissance », dit Clément d'Alexandrie, se rappelant peut-être un agraphon, tiré probablement de l'original araméen de saint Matthieu, aujourd'hui perdu :

Que celui qui cherche ne se repose pas...
Tant qu'il n'aura pas trouvé;
et, ayant trouvé, il sera étonné,
étant étonné, il règnera;
régnant, il se reposera.

VIII

Le péager Zachée « cherchait à voir qui était Jésus, mais il ne le pouvait pas à cause de sa petite taille. Il

courut donc en avant et monta sur un sycomore ». (Luc, XIX, 3, 6.)

Nous aussi, nous sommes « de petite taille », et nous montons sur un sycomore — l'histoire — pour voir Jésus, mais nous ne le verrons pas, tant que nous n'aurons pas entendu dire : « Zachée, hâte-toi de descendre, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison. » (Luc, XIX, 5.) Ce n'est que lorsque nous l'aurons vu, aujourd'hui, dans notre maison que nous le verrons, voici deux mille ans, dans l'histoire.

« La vie de Jésus », voilà ce que nous cherchons, sans le trouver, dans l'Evangile, parce qu'il a un autre but — non pas sa vie, mais la nôtre, notre salut, « car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés ». (Actes, IV, 12.)

« Ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la *vie.* » (Jean, XX, 31.) Ce n'est qu'après avoir trouvé notre vie dans l'Evangile que nous y trouverons aussi la « vie de Jésus ». Pour apprendre comment il a vécu, il faut qu'il vive en celui qui veut l'apprendre. « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » (Galates, II, 20.)

Pour le voir, il faut entendre comme l'a entendu Pascal : « Je pensais à toi dans mon agonie, je versais telles gouttes de sang pour toi. » Et comme l'a entendu Paul : « Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. » (Gal. II, 20.) Voilà ce qu'il y a de plus inconnu en lui, l'Inconnu : l'attitude personnelle de Jésus-Homme envers l'homme, la personnalité, — avant mon attitude à son égard, la sienne envers moi; voilà le miracle des miracles, voilà ce qui de tous les livres humains, ces feux terrestres, distingue cet éclair céleste, — l'Evangile.

IX

Pour lire dans l'Evangile la « vie de Jésus », l'histoire ne suffit pas; il faut aussi voir ce qui est au-dessus d'elle, avant et après elle, le commencement du monde et sa fin; il faut décider qui des deux domine l'autre, l'Histoire ou Jésus, et qui des deux juge l'autre, elle ou lui. Dans le premier cas, on ne peut le voir dans l'histoire; ce n'est possible que dans l'autre cas. Avant de le voir dans l'histoire, il faut l'avoir vu en soi-même. « Demeurez en moi, et moi je demeurerai en vous. » (Jean, XV, 4.) A cette parole notée répond une parole non notée, un agraphon :

Ainsi vous me verrez en vous
comme quelqu'un qui se voit
dans l'eau ou dans un miroir.

Ce n'est qu'en levant les yeux de ce miroir intérieur, — l'éternité, que nous le verrons aussi dans le temps — l'histoire.

X

« Jésus a-t-il existé? » A cette question répondra seul, non pas celui pour qui il a seulement existé, mais celui pour qui il a existé, existe et existera toujours.

Qu'il a existé, les petits enfants le savent, mais les sages l'ignorent.

« Qui donc es-tu? » — « Jusques à quand nous tiendras-tu l'esprit en suspens? » (Jean, VIII, 25; X, 24.)

Qui est-il, mythe ou histoire, ombre ou corps? Il faut être aveugle pour confondre le corps avec l'ombre, mais à l'aveugle même il suffit de tendre la main, de tâter, pour se rendre compte que le corps n'est pas l'ombre. Personne n'eût pensé à demander si Jésus a existé, si, avant même de poser la question, l'esprit n'avait pas été obscurci par le désir qu'il n'eût pas existé.

Il est aussi inconnu, aussi énigmatique en 1932 qu'en 32, il reste le « signe qui provoquera la contradiction » (Luc, II, 35). Son apparition miraculeuse dans l'histoire universelle est sur l'œil des hommes une taie perpétuelle; ils aiment mieux nier l'histoire que l'accepter avec ce miracle.

Il faut pour le voleur qu'il n'y ait point de lumière; pour le monde qu'il n'y ait pas de Christ.

XI

« J'ai lu, j'ai compris, j'ai condamné », dit de l'Evangile Julien l'Apostat. Notre Europe, « chrétienne » et apostate, ne le dit pas encore, mais elle le fait déjà.

Les hommes sont routiniers en tout, surtout en fait de religion. Il se peut que non seulement l'effrayante « pâte de perdition », *massa perditionis,* « la multitude née sans raison », l' « ivraie » de l'Evangile, mais aussi le froment du Seigneur que cette ivraie étouffe, croissent toujours comme il y a un demi-siècle sous deux signes, — les deux *Vies de Jésus,* de Renan et de Strauss.

On pourrait en parlant du livre de Renan dire comme l'Ange de l'Apocalypse : « Prends-le et dévore-le! Il sera amer à tes entrailles, mais doux à ta bouche comme du miel. » (Apoc. X, 9.) Mélanger le miel et le poison, cacher des épingles dans des boulettes de pain, je crois que dans cet art Renan est sans égal.

« Jésus ne sera pas surpassé... tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus. » — « Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée, ta divinité est fondée. Ne crains plus de voir crouler par une faute l'édifice de tes efforts : tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. »

Voilà le miel, et voici le poison ou l'épingle dans la boulette de pain.

Le limpide prophète des Béatitudes devient peu à peu le « sombre géant » des Passions. Sur le chemin de Jérusalem, il commence à comprendre que toute sa vie a été une fatale erreur; il le comprit définitivement sur la croix, et « il se repentit peut-être de souffrir pour une race vile ».

Biens pis : Lazare, de connivence avec Marthe et Marie, se coucha vivant dans le tombeau, pour abuser les gens par le miracle de la résurrection et « glorifier son Maître ». Celui-ci le savait-il? *Peut-être* — mot cher à Renan — « peut-être » le savait-il. Voilà bien la plus subtile allusion, le miel le plus empoisonné, l'épingle la plus acérée.

Quoi qu'il en soit, le « grand charmeur » — encore une expression aimée de Renan — « tomba victime d'une sainte folie ». Il se perdit lui-même sans sauver le monde; il se trompa et trompa le monde comme jamais personne ne l'a trompé.

Mais alors que veut dire : « Entre les fils des hommes il n'en est pas de plus grand »? Ce que veut dire dans la bouche de Pilate : « Ecce homo »? Renan dira « voici l'Homme » et se lavera les mains; il dira « pierre angulaire de l'humanité » et il la retirera si doucement que nul ne s'en apercevra; il tombera face contre terre devant la Vérité, mais en tenant toujours une pierre cachée dans son sein : « Qu'est-ce que la vérité? »

La *Vie de Jésus* de Renan, c'est l'Evangile selon Pilate.

XII

Peut-être Bruno Bauer est-il plus innocent, lorsque, tremblant de fureur et d'épouvante, il clame comme le possédé aux pieds du Seigneur : « Vampire, vampire! Tu as sucé tout notre sang! » Peut-être Strauss est-il

plus honnête lorsqu'il fonce comme un ours contre l'épieu : « Qu'est-ce que la religion? *Idiotisches Bewustsein.* Qu'est-ce que la résurrection? *Ein welthistorischer Humbug.* »

Et, sinon Nietzsche lui-même, tout au moins sa pauvre âme, dans l'enfer terrestre de la démence, comprit-elle ce que n'a point compris Renan : la critique, le jugement de l'Evangile, pourrait bien devenir le Jugement dernier des juges : *quod sum miser tum dicturus.* Peut-être sa pauvre âme a-t-elle compris sur quelle épaule il frappait — que l'ombre du malheureux me pardonne! — avec la désinvolture d'un laquais, lorsqu'il écrivait : « Jésus est mort trop tôt; s'il avait vécu jusqu'à mon temps, il aurait renoncé de lui-même à sa doctrine. » — « C'était un décadent très curieux, au charme séducteur, fait d'un mélange de grandeur, de maladie et de puérilité. »

XIII

« Il termina par une mort misérable une vie méprisable, et vous voulez que nous croyions en lui comme en Dieu. » Ces paroles effrayantes, — le grand docteur de l'Eglise, Origène, les rapporte, sans doute parce qu'il sait que les croyants n'y verront même pas un blasphème, mais une simple absurdité, bien qu'elles viennent d'un homme intelligent et, comme nous dirions, « cultivé », le néoplatonicien Celse. Absurdité qui semble ne pouvoir être dépassée. Elle l'a été pourtant : Celse ne doutait pas de l'existence de Jésus, et nous en avons douté.

XIV

Cette sottise ou cette *folie scientifique* que les siècles anciens n'avaient pas connue, la *mythomanie* (Jésus est un mythe), le XVIII[e] siècle l'a commencée, le XIX[e] l'a continuée, le XX[e] l'achève.

Charles Dupuis (1742-1809), membre de la Convention, dans son *Origine de tous les cultes ou Religion universelle,* ouvrage daté de l'an III de la République, soutient que Jésus, le double de Mithra, le Dieu du Soleil, sera bientôt pour nous ce que sont Hercule, Osiris, et Bacchus. Vers la même époque, Volney, dans *les Ruines ou méditations sur les révolutions des empires,* assure que la vie évangélique du Christ n'est autre chose que le « mythe du cours du soleil sur le zodiaque ».

Au début du siècle dernier, Strauss, que certains théologiens protestants tiennent encore pour « génial », publia en 1836 sa *Vie de Jésus;* sans le savoir et peut-être même sans le vouloir, il y ouvrait avec sa « mythologie évangélique » la voie à la « mythomanie ». Strauss a semé, Bruno Bauer a récolté. La critique du XXe siècle tendit la main à la « mystique » antichrétienne du XVIIIe siècle. Bauer est déjà convaincu que Jésus, en tant que personnage historique, n'a jamais existé, que son image évangélique n'est que la libre création poétique du « premier évangéliste », *Urevangelist,* l'image mythique du « roi de la démocratie, de l'Anti-César », nécessaire aux couches inférieures et asservies du peuple. Et — fin dérisoire d'un commencement effrayant, souris enfantée par la montagne — on remplace Jésus par une personnalité fantôme, tirée de Sénèque et de Flavius Josèphe.

XV

On aurait pu espérer que grâce à la critique scientifique de l'Evangile, qui, à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe, détruisit jusqu'aux fondements la « mythologie » de Strauss, Bauer serait aussi oublié que Volney et Dupuis. Mais cet espoir ne s'est pas réalisé. La racine du XVIIIe siècle a donné au XXe de nouvelles pousses.

Qu'est-ce que la « mythomanie » ? Une forme pseudo-scientifique de la haine du Christ et du christianisme, une sorte de contraction des entrailles humaines pour rejeter ce remède ou ce poison. « Le monde me hait parce que je rends à son sujet cẽ témoignage que ses œuvres sont mauvaises » (Jean, VII, 7).

Voilà pourquoi, à la veille de la pire des œuvres du monde — la guerre, — le monde se mit à le haïr d'une haine plus forte que jamais. Et l'on comprend trop bien que partout où l'on voulait en finir avec le christianisme, cette « découverte scientifique » que Jésus est un mythe ait été accueillie avec enthousiasme, comme si l'on n'attendait que cela.

XVI

Pour le profond connaisseur des origines du christianisme, J. Weiss, les livres de Drews et de Robertson ne sont qu' « imagination déréglée », « caricature de l'histoire » : on pourrait en dire autant de tous les « mythologues » modernes.

La connaissance est lente et difficile, l'ignorance prompte et facile. Selon l'expression de Carlyle, elle remplit l'univers « du bruit assourdissant de la duperie », s'étale sur le monde comme une tache de graisse sur du mauvais papier, et elle est aussi ineffaçable.

Au cours de ces vingt-cinq dernières années, la critique allemande accomplit un exploit d'Hercule en nettoyant les écuries d'Augias de l'ignorance religieuse et historique, mais si l'on persiste dans la barbarie d'après guerre, dans le Komsomol, non seulement russe, mais universel, bientôt de telles montagnes de fumier s'amoncelleront dans les écuries qu'Hercule lui-même sera peut-être suffoqué par leur puanteur.

XVII

Jésus est le dieu préchrétien de Chanaan-Ephraïm,

le dieu du soleil, Joschua (Drews); il est aussi Josué ou le patriarche Joseph, ou Osiris, ou Attis ou Jason; il est encore le dieu indien Agni — *Agnus Dei,* ou le géant babylonien Gilgamès, ou simplement un « fantôme crucifié » (Robertson).

Le Kaléidoscope de toutes les mythologies ou, pour mieux dire, de toutes les niaiseries multicolores, tourne, comme dans un délire, sur le fond noir de l'ignorance.

Pour tous ceux qui ont l'œil, l'oreille, le goût, l'odorat, le toucher historique, il est infiniment plus naturel de croire à l'existence réelle d'un phénomène aussi unique au monde que le Christ, que de le supposer inventé, créé par des hommes de rien, et de penser que des imposteurs inconnus ou des imbéciles dupés aient transformé le monde spirituel en imaginant quelque chose d'aussi réel, quoique infiniment plus neuf, que le système de Copernic.

XVIII

Qui donc, sauf Jésus lui-même, aurait pu « inventer », créer Jésus? La communauté des gens du peuple « sans aucune instruction »? (Actes, IV, 13.) C'est peu probable, mais il est encore moins probable que la plus vivante des figures humaines ait pu être composée, à l'aide de différents éléments mythologiques, dans la cornue savante des philosophes du temps. Pour que la personne historique de Jésus ait été la création d'un poète ou d'une communauté de poètes, il eût fallu que ce poète ou cette communauté se fussent eux-mêmes représentés en lui; alors Jésus serait à la fois le poète et le poème, le créateur et la création. Ou, en d'autres termes, si Jésus n'était pas aussi grand et même plus grand que me le représentent les Evangélistes, leur propre grandeur serait le miracle le plus inexplicable de l'histoire. Ainsi son mystère ne ferait que s'éloigner encore et devenir plus indéchiffrable.

Cela revient à dire que, pour peu qu'on l'approfondisse, le problème de l'existence de Jésus se ramène à une autre question : Jésus a-t-il pu *ne pas exister,* alors qu'une image telle que la sienne nous est offerte dans un livre tel que l'Evangile?

XIX

« Il a existé » : voilà ce qu'aucun des témoins non chrétiens qui furent ses contemporains n'a jamais affirmé avec la netteté qu'exige la critique scientifique. C'est là un des principaux arguments des mythologues. Mais est-il aussi probant qu'ils le pensent? Pour s'en rendre compte, il faut préalablement répondre aux trois questions suivantes :

D'abord, *quand* les témoins non-chrétiens commencent-ils à parler de Jésus? Avant qu'une religion ne devienne un événement historique visible, ce qui n'eut lieu pour le christianisme que dans le premier quart du IIe siècle, les historiens ne peuvent parler du fondateur de cette religion. Or, comme c'est précisément à cette époque que remontent les premiers témoignages des historiens romains sur Jésus, l'argument négatif, tiré du fait qu'on aurait commencé trop tardivement à parler de lui, tombe.

Ensuite, parlera-t-on *beaucoup* ou *peu* de lui? Très peu. Des gens éclairés vont-ils se prodiguer en phrases pour un barbare obscur, un Juif rebelle, crucifié cent ans auparavant dans une province lointaine, perdu dans la multitude de ses semblables, propagateur d' « une extravagante et absurde superstition »? Et c'est précisément ces quelques mots que les historiens romains consacrent à Jésus.

Enfin, *comment* parlera-t-on de lui? Comme les gens bien portants parlent d'une épidémie inconnue, pire que la lèpre et la peste, qui les menace. Et c'est bien ainsi qu'on parle de Jésus.

XX

Le premier témoignage non-chrétien est la lettre que Pline le Jeune, proconsul de Bythynie, adressa en 111 à l'empereur Trajan. Pline lui demande ce qu'il doit faire des chrétiens. Dans toute la région, non seulement dans les grandes villes, mais aussi dans les villages les plus éloignés, ils sont en grand nombre, appartenant aux deux sexes, à tous les âges, à toutes les conditions; et cette « contagion » se répand de plus en plus; les temples sont désertés, les sacrifices aux dieux se tarissent. Lui, Pline, fait juger les coupables et les interroge; les uns répudiant la « superstition », font des libations, brûlent des aromates devant la statue de César et « médisent du Christ », *male dicerent Christo;* d'autres s'obstinent. Mais tout ce qu'il parvient à savoir se réduit à ceci « qu'au jour indiqué, avant le coucher du soleil, ils se réunissent et *chantent un hymne au Christ comme à un Dieu;* ils jurent de ne pas mentir, de ne pas voler, de ne pas forniquer, etc... Ils s'assemblent aussi pour des repas en commun, d'ailleurs absolument innocents » (sans doute s'agit-il de l'Eucharistie). Il a fait mettre à la question deux servantes (diaconesses), mais elles ne lui ont rien révélé, « sinon une superstition perverse et effrénée », *superstitionem pravam et immodicam.*

Ce témoignage a déjà ceci d'important qu'il confirme l'exactitude et l'authenticité historique de tout ce que les Epîtres et les Actes des Apôtres nous apprennent sur les premières communautés chrétiennes. Mais plus importants encore sont les mots : « Ils chantent un hymne *au Christ comme* à un Dieu. » Si Pline avait appris par les chrétiens que le Christ était pour eux un dieu seulement, il eût écrit : « Ils chantent un hymne à leur dieu, le Christ. » Si donc il écrit : « Au Christ comme à un dieu, *Christo quasi Deo* », c'est évidemment parce qu'il sait que pour les chrétiens le Christ

est non seulement un Dieu, mais aussi un homme. Par conséquent dès les années 70 (en 111 certains chrétiens de Bithynie étaient déjà chrétiens depuis plus de vingt ans), donc quarante ans après la mort de Jésus, ceux qui croient en lui savent, se souviennent, et le témoin non-chrétien l'admet, que l'homme Jésus *a existé.*

XXI

Le second témoignage, celui de Tacite, est presque contemporain de celui de Pline (115 environ). Après avoir signalé les rumeurs qui imputaient à Néron l'incendie de Rome (en 64), Tacite continue : « Pour mettre fin à ces bruits, il chercha les coupables, et infligea les plus cruelles tortures à des malfaiteurs abhorrés par leurs infamies qu'on appelait vulgairement chrétiens. Le Christ, d'où leur vint ce nom, avait été condamné au supplice sous Tibère, par le procurateur Ponce Pilate. Réprimée pour le moment, cette exécrable superstition, *exitiabilis superstitio,* ne tarda point à se répandre de nouveau, non seulement dans la Judée, où elle avait pris naissance, mais jusque dans Rome même, où affluent et se grossissent tous les dérèglements et tous les crimes. On commença par se saisir de ceux qui s'avouaient chrétiens et, ensuite, sur leur déposition, d'une multitude immense qui fut moins convaincue d'avoir incendié Rome que d'avoir la haine du genre humain, *odium humani generis.* »

XXII

Tacite est un historien des plus scrupuleux. Lorsqu'il se borne à rapporter des bruits, il ne manque point de le signaler; donc, ce qu'il dit sur le supplice de Jésus n'est pas une vague rumeur, mais un renseignement provenant, comme tous ceux que l'on trouve chez lui, ou des témoignages, incontestables à ses yeux, d'histo-

riens antérieurs, ou même de sources officielles. Il est également hors de doute qu'aucune main chrétienne n'a altéré ce témoignage, sinon elle n'aurait pas pu laisser subsister les paroles qui suivent et qui sont peut-être les plus vigoureuses, les plus sereines et les plus cruelles que l'on ait prononcées au sujet du christianisme. Paroles brèves et lourdes, sonores comme des boules de cuivre tombant dans une urne de fer. Tacite parle avec tranquillité, mais dans chacune de ses phrases bout la haine, semblable à cette résine dont étaient enduites les « torches de Néron », qui seront suivies de combien d'autres!

Véritable Romain, incarnation parfaite du Droit sur la terre, Tacite, en jugeant les chrétiens, est équitable à sa façon. Aussitôt après les terribles paroles qu'il prononce à leur sujet, il ajoute : « Aussi, quoique coupables et dignes du dernier supplice, on se sentit ému de compassion pour ces victimes qui semblaient immolées moins au bien public qu'au passe-temps d'un barbare. »

Est-ce parce qu'il ne les connaît pas que cet homme si juste juge ainsi les chrétiens? Peut-être, au contraire, les connaît-il aussi bien que nous. « Enfants, aimez-vous les uns les autres. » Le mystérieux vieillard d'Ephèse, le presbytre Jean, qui mourut en murmurant ces paroles, est presque le contemporain de Tacite. Celui-ci aurait pu connaître aussi ceux qui avaient vu les martyrs de l'an 64, et parmi eux Pierre et Paul; il aurait pu voir dans leurs yeux le reflet de l'Amour Céleste lui-même descendu sur la terre. Or, voici son jugement : « La haine du genre humain. »

Qu'est-ce donc sinon le choc jusqu'alors inconnu de deux mondes, infiniment plus opposés que le christianisme et le paganisme, du monde d'ici-bas et de l'autre monde? Tacite ne sait pas encore, mais pressent déjà que Rome — le monde, tel qu'il est, — et le Christ ne pourront coexister. Ou le monde ou lui. Et Tacite a raison,

plus raison peut-être que tous les historiens, même chrétiens, depuis deux mille ans.

Ce que Tacite dit du Christ nous montre, mieux que tout, que ses *Annales* sont comme Rome elle-même plus durables que l'airain, *aere perennius.* Et voici que la réponse à la question : Jésus a-t-il existé? est gravée sur cet airain.

XXIII

Le troisième témoignage, un peu postérieur à Tacite (en 120 environ), est celui de Suétone.

« Néron a fait beaucoup de mal, mais non moins de bien. Les chrétiens, hommes d'une superstition nouvelle et malfaisante, *superstitionis novae et maleficae,* furent mis à mort. » Ceci se trouve dans la *Vie de Néron,* et dans la *Vie de Claude* Suétone dit : « Il chassa de Rome les Juifs, excités par un certain Chrest, qui se révoltaient continuellement. » Ici le nom du Christ est déformé en *Chrestus.* Les « mythologues » se sont accrochés à cette paille, prétendant qu'il s'agirait là d'un inconnu nommé *Chrestos,* un esclave fugitif peut-être. (Chrestos, « Utile », est en effet un nom très répandu chez les esclaves.) Mais nous savons bien que sous le règne de Claude, il n'y eut aucun Juif rebelle de ce nom; nous savons également par saint Justin, Athanagore et Tertullien, qu'on appelait alors les chrétiens : *chrestiani.* Le Chrestus de Suétone ne peut donc être personne d'autre que le Christ.

XXIV

Le quatrième témoignage, le plus ancien de tous, remontant à 93-94, se trouve dans les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe.

Lorsqu'on sait ce qu'est Josèphe — un renégat de la foi juive, traître et transfuge passé dans le camp romain, à l'époque de la guerre de 70, annaliste attitré des Fla-

viens, empressé à plaire aux Romains et à les flatter, on peut prévoir qu'il gardera le silence au moins autant que les historiens latins, quoique pour d'autres motifs, sur le christianisme en général et sur le Christ-Messie en particulier, désireux qu'il est d'écarter de lui et de son peuple tout soupçon de rébellion, bien qu'il eût jadis pris part à la révolte.

Mais il lui sera difficile de passer le christianisme entièrement sous silence : les chrétiens étaient trop connus à Rome depuis la guerre de Judée et les persécutions de Domitien.

A en juger d'après les manuscrits qui nous sont parvenus, Josèphe parle de Jésus en deux endroits. Le premier passage est une interpolation chrétienne qui, pour avoir été faite très tôt (au IIe siècle, semble-t-il) n'en est pas moins évidente et très grossière. Mais comme sa place dans la suite du récit est très naturelle, comme la deuxième mention faite plus loin de Jésus (« le frère de Jésus, appelé le Christ ») suppose qu'il avait été déjà parlé de lui, comme enfin Origène fait déjà allusion à cet endroit, il est très vraisemblable qu'il y avait réellement là un passage déformé plus tard par une interpolation chrétienne. Si l'on écarte tout ce qu'il est impossible d'attribuer à Josèphe et si l'on modifie légèrement quelques détails pour les rendre plus acceptables, voici ce qui restera :

> Or, en ce temps-là, apparut Jésus appelé le Christ, un thaumaturge habile, qui prêchait les hommes avides de nouveauté et qui séduisit beaucoup de Juifs et d'Hellènes. Et même après que Ponce Pilate, sur la dénonciation de nos premiers hommes, l'eut puni de mort sur la croix, ceux qui l'avaient d'abord aimé (ou qu'il avait d'abord trompés) ne cessèrent de l'aimer jusqu'à la fin. Il existe encore de nos jours une communauté qui reçut de lui le nom de chrétiens.

L'authenticité du deuxième passage est admise par

la majorité des critiques, même de gauche. Après avoir mentionné l'usurpation du grand prêtre Hannas le Puîné (parent de celui qui jugea Jésus), qui eut lieu après le départ du procurateur Festus et avant l'arrivée d'Albin (au début de 64), Josèphe poursuit :

Hannas... croyant trouver une occasion favorable... réunit le sanhédrin pour juger *le frère de Jésus, appelé le Christ....* dont le nom était Jacob, et, l'ayant accusé avec d'autres d'avoir transgressé la loi de Moïse, il ordonna de le lapider.

C'est ainsi que le témoignage juif confirme le témoignage romain : Jésus a existé.

XXV

Le cinquième témoignage se trouve dans le Talmud.

Ses parties les plus anciennes — les « narrations, *agada* », les « enseignements, *halaka* » et les « paraboles, *meschalim* » des grands rabbins remontent incontestablement au milieu du IIe siècle et probablement au début du Ier — donc aux premiers jours de Jésus : le rabbi Hillel et le rabbi Schammaï sont presque des contemporains du Seigneur.

Dès la première moitié du IIe siècle, les docteurs du Talmud transforment l'*Evangelion* en *Avengilion,* la « Mauvaise Nouvelle », ou en *Avongilaon,* la « Nouvelle de péché, d'iniquité ». Le 12e verset de la plus sainte des prières d'Israël, *Shomoneh Esreh,* où les apostats, *minim,* et les « Nazaréens » (ce sont les deux noms des chrétiens) sont voués à la malédiction — « qu'ils périssent subitement et que leur nom même soit effacé du Livre de la Vie ! » — remonte, nous le savons avec certitude, à la fin du Ier siècle au plus tard. Donc, dès ce moment, Israël avait compris que ses destins éternels se décidaient par « Celui qui pend sur la croix », — par le Christ.

XXVI

Le Talmud ne met pas en doute que Jésus ait fait des miracles et des guérisons : c'est dans ce dessein que, d'après une légende, il aurait volé dans le temple de Jérusalem le « Nom ineffable » (Iahve) et, selon une autre légende plus ancienne, datant environ de l'an 100, aurait « apporté d'Egypte la magie dans les incisions de son corps » (les tatouages). Tout à la fin du Ier siècle, le rabbi Jacob de Kefara, un « apostat », continue à faire des miracles par le nom de Jésus.

Au jour du jugement (la veille du samedi de Pâques) fut pendu Jeschua Hannozeri (Jésus le Nazaréen), et auparavant un hérault marcha devant lui pendant quarante jours, en annonçant : « Voici Jésus le Nazaréen qui va être lapidé pour avoir fait de la magie, trompé et séduit Israël. Celui qui sait par quoi le justifier, qu'il vienne et qu'il témoigne. » Mais on ne trouva pas de justification et il fut pendu (crucifié), — est-il dit dans la partie la plus ancienne du Talmud de Babylone.

Il ressort de tout cela que les témoins juifs savent mieux encore que les romains que le Christ a existé; ils savent aussi ce qu'ignorent les autres, comme il a vécu et pourquoi il est mort.

Ce ne sont, il est vrai, que des points isolés dans l'espace et le temps, mais si on les relie par une ligne, on obtiendra la figure géométrique facilement reconnaissable du corps historique du Christ que nous voyons dans l'Evangile.

XXVII

Et voici ce qu'il y a peut-être de plus mortel pour les « mythologues ». Tous ces témoins ont pour Jésus la haine la plus violente que les hommes peuvent avoir pour un autre homme. Pourtant il ne vient à l'esprit d'aucun

de dire : « Jésus n'a pas existé », et cela seul aurait cependant suffi à anéantir l'Ennemi.

XXVIII

Saint Justin le martyr, un Hellène qui se convertit au christianisme en 130, naquit en Palestine, dans l'antique ville de Sichem, *Flavia Neapolis,* vraisemblablement à la fin du Ier siècle. Pouvait-il ignorer ce que disaient de Jésus les Juifs de Palestine?

« Jésus le galiléen est le fondateur d'une hérésie impie et inique. Nous l'avons crucifié et ses disciples ont volé son corps et trompé les gens en disant qu'il a ressuscité et est monté au ciel », — témoigne au milieu du IIe siècle l'interlocuteur de Justin, Tryphon le Juif. Il n'y a aucune raison pour que ce témoignage n'exprime pas ce qui était pour les Juifs palestiniens, à la fin du Ier siècle ou au milieu du IIe, la vérité historique. Les enfants et les petits-enfants de ceux qui avaient crié : « Crucifie-le! » savaient — et ils s'en vantaient — que leurs pères et grands-pères l'avaient réellement fait crucifier. Et de nouveau nul d'entre eux ne s'avise de penser que Jésus n'a pas existé. Et pourtant, ils savent évidemment mieux que nous s'il a ou non existé, non seulement parce qu'ils sont plus près de lui de deux mille ans, mais aussi parce que leur œil est construit autrement que le nôtre : ils voient moins bien les petites choses, mieux les grandes; sur leur œil ne pèse point comme sur le nôtre la « fascination des détails insignifiants », *fascinatio nugacitatis.* Voilà pourquoi il ne pouvait leur arriver à eux, les pires ennemis du Christ, ce qui nous est arrivé à nous, chrétiens : dans la maison de l'humanité, dans l'histoire universelle, le Christ a disparu comme une épingle égarée.

XXIX

Le premier témoin chrétien antérieur aux Evangélistes est Paul. L'authenticité de son témoignage est considérablement renforcée du fait qu'il vient d'un ancien ennemi de Jésus, de Saül, le persécuteur des chrétiens.

La force du témoignage de Paul est telle qu'avant de dire « Jésus n'a pas existé », il faudrait dire : « Paul n'a pas existé », et pour cela rejeter l'authenticité non seulement de toutes ses Epîtres, mais encore de tout le Nouveau Testament, de toutes les œuvres des Apôtres (de l'an 90 à 150) qui sont les plus sûrs témoins de Paul, et enfin de tous les apologètes du IIe siècle; en d'autres termes, il faudrait détruire toute la littérature de l'histoire des origines du Christianisme.

XXX

Que signifient donc les paroles de Paul :

> Et si nous avons connu, selon la chair, le Christ lui-même, nous ne le connaissons plus de cette manière? (II, Cor. 5, 16.)

Nous ne saurions déchiffrer d'un coup cette énigme, nous ne la déchiffrerons qu'à mesure que nous connaîtrons le Christ Inconnu. Mais il suffit de l'aborder pour voir que ces paroles ne peuvent signifier, comme le prétendent les critiques « libres » que Paul ne connaît que le Christ céleste, et ne connaît ni ne veut connaître le Christ terrestre.

> O Galates insensés! qui donc vous a ensorcelés jusqu'à vous faire renier la vérité, vous aux yeux de qui a été si vivement *dépeint* Jésus crucifié chez vous? (Gal., III, 1.)

Dépeint, *proegráphê,* signifie « peint sur la toile avec le pinceau d'un artiste ». Comment Paul aurait-il pu le dépeindre s'il ne l'avait vu, ne l'avait connu « selon la

chair »? « N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur? » (I Cor., IX, 1.) Est-ce à la seule vision sur le chemin de Damas que se rapportent ces paroles? — « Qui es-tu? » demande Paul au Christ dans sa vision, parce qu'il ne sait pas encore que celui-ci et celui selon la chair ne font qu'un; et ce n'est que lorsque le Seigneur lui répond : « Je suis Jésus », qu'il le reconnaît, à sa voix et à son visage (Actes XXXX, IX, 5). C'est sur cette identité entre celui qu'il a connu en réalité et celui qu'il a connu dans sa vision que repose toute la foi de Paul.

XXXI

La conversion de Paul au christianisme date probablement de l'automne 31, soit un an et demi après la mort de Jésus. (La date historique de la naissance du Christ est probablement l'année 4-5 avant notre ère.)

Au bout de trois ans, je montai à Jérusalem pour faire connaissance avec Céphas, et je demeurai auprès de lui environ quinze jours (Gal. I, 18).

Paul, pendant ces quinze jours, aurait-il pu ne pas s'informer auprès de Pierre de la vie de Jésus et ne pas chercher à le connaître « selon la chair »?

A quel point il l'a bien connu, nous le voyons d'après les épîtres de Paul. « On pourrait écrire d'après elles une petite *Vie de Jésus.* » — Renan l'avait déjà compris.

Paul sait que Jésus est « né d'une femme », qu'il est « de la race de David », qu'il a été « soumis à la loi (de la circoncision) »; il sait qu'il a un frère, Jacob; que le Seigneur a prêché ayant auprès de lui douze disciples; qu'il a fondé une communauté distincte du judaïsme, qu'il s'est reconnu pour le Messie, le Fils unique de Dieu, mais que dans sa vie terrestre il « s'est fait pauvre », « s'est anéanti », ayant pris « la forme d'un serviteur », qu'il alla volontairement à la mort sur la croix, qu'il institua la Cène dans la nuit où il fut livré, qu'il a été

trahi par un de ses disciples et que, victime des Anciens juifs, il a été crucifié et qu'il est ressuscité.

La force de ces témoignages de Paul est telle que, n'y en eût-il pas d'autres, nous saurions avec une précision que nous ne possédons pas pour maints personnages historiques, non seulement que le Christ a existé, mais encore comment il a vécu, ce qu'il disait, ce qu'il faisait et pourquoi il est mort.

XXXII

Pline, Tacite, Suétone, Flavius, le Talmud, Paul — six témoins indépendants les uns des autres qui, venant des côtés les plus opposés, disent la même chose, et avec les voix les plus différentes. Il est vrai que l'on aura beau nous dire d'un homme qu'il a existé, nous pouvons encore en douter, mais comment ne pas croire lorsque nous voyons et entendons cet homme lui-même? Or, c'est bien ainsi que nous le voyons et l'entendons dans l'Evangile.

« Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux... et que nos mains ont touché... nous vous l'annonçons », dit, sinon Jean lui-même, « le disciple aimé de Jésus » (Jean, XIX, 26), tout au moins celui qui a entendu les paroles de Jean (I, Jean, I, 3). « Ce n'est pas en suivant des fables (des mythes) habilement composées que nous vous avons fait connaître la puissance... de Notre-Seigneur Jésus-Christ; c'est pour avoir vu sa majesté de nos propres yeux », dit Pierre, comme s'il pressentait déjà notre « mythologie ». (II Pierre, I, 16.)

Si pour connaître il faut aimer, et si jamais personne ne fut aimé plus que Jésus ne fut aimé de ses disciples, alors jamais nul ne fut connu mieux qu'il ne fut connu par eux, et jamais personne n'eut plus qu'eux le droit de dire : « nous avons entendu de nos propres oreilles, nous avons vu de nos propres yeux. »

XXXIII

« Nous sommes forcés de reconnaître aux témoignages chrétiens des premières générations qui suivirent les années 30 sur les principaux événements de la vie de Jésus l'authenticité la plus grande que l'on puisse trouver dans l'histoire », dit un critique très libre et, en tout cas, aucunement suspect d'apologétique ecclésiastique (A. Julicher). Et, d'après un autre, « nos renseignements sur Socrate sont moins authentiques que sur Jésus, car Socrate est dépeint par des écrivains, et Jésus par des hommes non lettrés, presque par des ignorants » (M. Debelius).

On peut dire que l'Evangile est le livre le moins inventé, le plus spontané, le plus inattendu, le plus involontaire, et, comme tel, le plus véridique de tous les livres passés, présents et probablement futurs.

XXXIV

Que signifient alors les « contradictions » que l'on trouve dans les Evangiles? Jésus est-il ou n'est-il pas fils de Joseph? Est-il né à Bethléem ou à Nazareth? A-t-il prêché en Galilée seulement ou à Jérusalem aussi? A-t-il institué ou non la Cène? A-t-il été crucifié le 14 ou le 15 de Nizan, etc.? Un enfant intelligent aperçoit ces contradictions et comprendrait que l'on ne saurait les éluder.

« L'harmonie secrète vaut mieux que l'harmonie manifeste; les contraires sont concordants », enseigne Héraclite comme l'enseignent aussi les Evangiles. Les contradictions apparentes, les oppositions réelles (les antinomies) dont est faite la musique de « l'harmonie secrète », existent partout dans le monde et dans la religion plus qu'ailleurs. D'autre part, nous savons bien par notre expérience quotidienne que lorsque deux ou plusieurs témoins de bonne foi relatent le même événe-

ment, ils ne s'accordent que sur l'essentiel, mais se contredisent sur le reste, parce que chacun voit à sa façon. Ces « contradictions » sont précisément le meilleur indice de véridicité : de faux témoins se seraient entendus pour ne pas se contredire.

Trois des témoins — Marc, Matthieu et Luc — sont différents, « contradictoires » et par conséquent indépendants l'un de l'autre : cependant ils sont d'accord sur l'essentiel; enfin le quatrième témoin, Jean, quoique contredisant les trois autres, s'accorde également avec eux dans l'essentiel. C'est ainsi qu'avec chaque nouvel Evangile l'authenticité du témoignage commun grandit en progression géométrique.

Si la logique de Marcion avait prévalu dans l'Eglise, nous n'aurions qu'un seul Evangile Mais la meilleure preuve de l'authenticité de la tradition, c'est que « le besoin de l'apologétique n'y a pas effacé les contradictions, n'a pas réduit les quatre évangiles à un seul » (Renan).

« Le grand nombre de divergences dans la transmission des paroles de Jésus et dans les relations de sa vie prouve que les témoignages évangéliques sont librement puisés dans des sources qui coulent indépendamment les unes des autres. » Si la première communauté avait inventé le « mythe du dieu Jésus », elle se serait certainement préoccupée de l'unité de l'invention et aurait effacé les contradictions (A. Julicher). C'est précisément là où l'Image de Jésus contredit réellement ou apparemment la foi de la communauté religieuse que « nous pouvons toucher sous elle le granit inébranlable de la tradition » (W. Bousset). C'est là aussi que se manifeste le mieux toute l'impossibilité historique de la « mythologie ».

Si l'essentiel pour les premiers chrétiens était l'identité de l'homme Jésus avec le Messie Christ de l'Ancien Testament, dans quel but auraient-ils introduit dans le

« mythe » de Jésus une telle quantité de traits historiques nullement prédits dans l'Ancien Testament ou en contradiction flagrante avec ses prédictions, comme s'ils s'appliquaient à construire le « mythe » d'une main pour le détruire de l'autre?

XXXV

Il suffit d'ouvrir l'Evangile pour sentir s'en exhaler l'odeur de cette terre même où vécut Jésus et des jours mêmes où il vécut. « Ici, en Palestine, tout est historique », telle est la conclusion à laquelle aboutit l'un des meilleurs connaisseurs de la Palestine (Dalman, *Orte und Wege Jesu*, 1924), après trente années de pérégrinations sur les pas du Seigneur. Celui-là ne doutera point de l'existence de Jésus qui, sur la Terre Sainte, marche presque à chaque pas sur la trace des pieds de Jésus.

Les indications réitérées et détaillées que l'on trouve dans l'Evangile sur des points bien déterminés du temps et de l'espace, c'est-à-dire de l'histoire, ou, en d'autres termes, les indications montrant que les événements évangéliques ne sont point du « mythe », mais de l'histoire, sont trop significatives. Non, ce n'est pas un « dieu Jésus » irréel que l'antique Eglise est venue chercher ici en Palestine, mais au contraire elle s'est présentée devant la face de l'univers avec le témoignage clair et irrécusable que Jésus Homme avait été un personnage historique (Dalman).

XXXVI

Alors, comment se fait-il qu'après tout cela les hommes aient pu douter de l'existence du Christ? La « mythologie » vient-elle uniquement de la malveillance unie à la sottise et à l'ignorance? Non, hélas! pas uniquement. Il y a une cause plus profonde et plus terrible cachée dans le Christianisme lui-même : c'est cette éternelle maladie de l'esprit et de la volonté humaines que la

première église appelle le « docétisme », du mot grec *dokein,* « paraître ». Les docètes sont ceux qui ne veulent pas connaître le Christ « selon la chair » et pour qui il n'a qu'une chair « apparente ».

« Le corps visible de Jésus n'est qu'une ombre, un fantôme, *umbra, phantasma, corpulentia putativa* », enseigne Marcion, le premier docète, à la fin du IIe siècle. « Jésus n'est pas né, mais il est descendu directement du ciel à Capernaum, ville en Galilée, la 15e année du règne de Tibère César. » C'est ainsi que commence l'Evangile de Luc, « corrigé » par Marcion. Jésus n'est pas mort : « Simon le Cyrénéen a été crucifié à sa place. » — « Il n'a souffert que par son ombre, *passum fuisse quasi per umbram* », enseigne le gnostique Marc.

Et à son tour, Athanase le Grand, un des piliers de l'orthodoxie, dira plus tard : « c'est uniquement pour tromper et vaincre Satan que le Seigneur s'est écrié sur la croix : *Lama sabactani!* » Et une autre colonne de l'Eglise, saint Jean Chrysostome, dira que le Seigneur, en cherchant des fruits sur un figuier stérile, ne faisait que « simuler la faim ». D'après Clément d'Alexandrie, « Jésus n'avait pas besoin de nourriture » : un fantôme ne mange, ni ne boit. Le cri de Jésus sur la croix : « j'ai soif », signifie : « j'ai soif de sauver le genre humain », dira Ludolf de Saxe, qui écrivit au XIVe siècle l'une des premières Vies de Jésus. « Jésus n'est qu'un fantôme crucifié », diront aussi les docètes de notre temps, les « mythologues ». C'est ainsi que de Marcion jusqu'à nos jours, en passant par Jean Chrysostome et Athanase le Grand, tout le christianisme est imprégné de docétisme.

XXXVII

Voilà pourquoi les hommes les plus incrédules de notre temps ont cru avec tant de facilité au plus absurde des mythes — à celui de Jésus.

Qu'est-ce, en fin de compte, que le docétisme? Une tentative pour voler au Sauveur le monde sauvé, pour accomplir un second meurtre du Christ, pire que celui du Golgotha : là son corps seul a été tué, ici on tue l'âme et le corps; là, Jésus seul fut tué, ici l'on tue Jésus et le Christ. « A la fin (sur la croix), le Christ s'est envolé de Jésus », enseignent les docètes, et il n'est resté que l'image, la « forme », le « schéma » (*homoiôma, schêma,* ce sont les paroles effrayantes de Paul, Rom, VIII, 3), la figure géométrique de l'homme, le cocon transparent et vide du papillon envolé.

Si cette tentative avait réussi, tout le Christianisme, l'Eglise elle-même, Corps du Christ, serait tombé en poussière, comme un vêtement mangé par les mites. Voilà pourquoi le dernier et le plus grand « Docète », ce sera le « Pseudo-Christ », l'Antechrist. Notre docétisme est le chemin aisé qui mène tout droit vers lui.

XXXVIII

Tout cela n'est évidemment qu'une pauvre entreprise, car, au fond, le docétisme — l'apparence substituée à la réalité, le leurre, le brouillard, l'escamotage — n'est qu'une vaine tentative pour faire que ce qui fut n'ait pas été. Malgré tout, les hommes, et le Docète, l'éternel Escamoteur plus encore que les hommes, savent que le Christ fut.

Du souffle de sa bouche, le Seigneur tue l'Ennemi par ces seuls mots : « Je suis. »

XXXIX

Demander aujourd'hui : « le Christ a-t-il existé? », c'est dire : « le Christianisme existera-t-il? » Voilà pourquoi lire l'Evangile comme il convient, pour y voir non seulement le Christ céleste, mais aussi le Christ terrestre, et le connaître enfin « selon la chair », c'est aujourd'hui sauver le Christianisme, le monde.

XL

Il passe dans le monde comme une ombre, tandis que l'Eglise a emprisonné son corps dans la robe d'or des icones. Il faut retrouver son corps dans le monde et délivrer le Prisonnier de l'Eglise.

XLI

L'Eglise — les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle — sera peut-être sauvée de la terrible maladie du docétisme, mais cela ne suffit pas : il lui faut sauver le monde. L'Eglise connaît le Christ « selon la chair », mais le monde ne le connaît plus ou ne veut pas le connaître. Le chemin éternel de l'Eglise va de Jésus Terrestre au Christ Céleste; le monde, pour être sauvé, doit suivre le chemin inverse, non pas contre l'Eglise, mais avec elle, en allant du Christ vers Jésus.

Le chemin de l'Eglise va vers le Christ connu, le chemin du monde vers Jésus Inconnu.

D. MÉREJKOWSKY.

Traduit du texte russe inédit
par MICHEL DUMESNIL DE GRAMONT.

LE PARNASSE FANTAISISTE

DE « CELLULAIREMENT » AUX « DIZAINS REALISTES »

—

Laurent Tailhade a, dans ses *Quelques Fantômes de jadis,* tracé un tableau, dépourvu d'aménité, de ces sous-sols et de ces rez-de-chaussée nidoreux, où, sous le fallacieux prétexte d'y déclamer leurs vers, s'empilent des adolescents, à la sortie du bureau ou de l'atelier.

La scène se passait rue de Sèvres, en un chalet tenant du bistro et de l'académie, que ne tardèrent point à remplacer une maison de rapport et ses cinq étages. Ces jeunes gens, heureusement demeurés inédits, acclamaient Charles Cros, délicat auteur du *Coffret de santal,* fantaisiste sans rival, et également savant hors pair :

Les Ephèbes se pâmaient et je conclus bientôt, les voyant si déchaînés, qu'ils ne tarderaient point à nous confier quelques élégies de leur façon. Ils étaient bien là une douzaine de bacheliers, hardis comme des pages et plus cuistres que des pions. Le linge absent et l'ongle en deuil, ils évacuaient des choses ninivites ou contemporaines, au grand contentement des donzelles préposées à leur bonheur.

Les muses ne manquaient point à la petite fête. Je ne pense pas avoir jamais rencontré plus lamentable congrès de laiderons. Et les atours de ces infantes m'expliquèrent d'abord l'incurable bassesse des rapsodes fainéants, accagnardés aux bonnes fortunes du ruisseau (1).

(1) *Quelques Fantômes de jadis.* — Paris, Société des Trente, Albert Messein, 1913, in-8.

Les Zutistes, dont Charles Cros était le fondateur et le président, étaient alors dans leur nouveauté. Le mois précédent, Cros avait divulgué leur éclosion au Chat Noir par ce bref :

Mon cher Salis,

Salue les Zutistes qui t'embrassent et qui t'aiment.

Les Zutistes seront heureux d'aller échanger des coups de langue avec le *Chat Noir* qui règne sur la rive droite de la Seine verte comme l'absinthe.

Dans ce lointain pays de Montparnasse va donc s'établir un mouvement rythmé correspondant aux ronrons du *Chat Noir* de Montmartre.

Tu sais depuis longtemps que Martre et Parnasse sont frères.

Ton seul, ton absolu CHARLES CROS (2).

Frères, peut-être mais il y a eu des frères ennemis.

La littérature ne nourrit pas plus un cafetier que son homme; le chalet Lang ne tarda pas à disparaître, remplacé par les marmelades d'une maison d'alimentation. Le tableau tracé par Laurent Tailhade n'en est pas moins resté vrai et le demeurera, tant que, friands de dire leurs vers, des musagètes, de quelque école qu'ils se réclament, convieront leurs petites amies à ces maigres agapes. Le cinéma est vraiment moins dangereux.

Mais, à l'époque où il nous faut raconter, en 1876, au commencement du septennat, il ne s'agissait pas de cinéma, point même de phonographe! Le 30 avril de l'année suivante seulement, Charles Cros déposa sur le bureau de l'Académie des Sciences le pli cacheté où il exposait sa merveilleuse découverte.

Or, en cette même année 1876, avait commencé dans le *Bien public* d'Yves Guyot la publication de l'*Assommoir*. Elle fut interrompue, le 6 juin, pour obéir aux injonctions d'abonnés qu'avaient effarouchés les aventures de Gervaise et de Coupeau. On ne saurait croire, quand

(2) *Chat Noir*, 18 août 1883.

il ne s'agit pas de viol ou d'outrage aux mœurs, combien est pointilleuse la pudeur de certains lecteurs.

Les oies avaient une fois de plus sauvé le Capitole! La *République des lettres* — le geste mérite de n'être point oublié — reprit la publication et la termina (9 juillet 1876-7 janvier 1877). Ainsi donc, alors que le succès du Naturalisme était, en quelque sorte, en gestation, le Parnasse tendait la main à la nouvelle école. C'est précisément du Parnasse qu'il nous faut parler.

Joris-Karl Huysmans, dans sa préface à la première édition des *Rimes de joie* de Théodore Hannon (Bruxelles, Gay et Doucé, 1881), a montré une sévérité exagérée à l'encontre de ces poètes « nouvellement éclos » qui, s'étant épris de Leconte de Lisle, « firent, à leur tour, défiler devant nous toute une armée de bouleversants fantoches, de vieux pitres de l'Olympe, exhumés des rapsodies accablantes d'Homère ou des mythologies obscures de la Finlande et de l'Inde ».

Le Parnasse compta autre chose que ces théogonies en baudruche ou que ces « coins de sentimentalisme à outrance et d'affectation du simple que le grand Maître (c'est-à-dire Hugo) sauvait autrefois à force de génie ».

Huysmans faisait déjà une exception en faveur des « curieuses poésies intimistes de François Coppée », mais oubliait par trop qu'à côté des « bondieuseries du temps jadis » et de « poésies impassibles et pleurardes », le Parnasse, non content de nous donner Verlaine et Stéphane Mallarmé, qui, fidèles à Baudelaire, allaient révolutionner la poésie française, y avait déjà apporté ce rare et précieux condiment : la fantaisie.

Il ne faut pas juger le Parnasse d'après le *Parnassiculet*. La première revue de Mendès, fondée en 1861 et morte deux ans après, par autorité de justice, s'intitulait, qu'on ne l'oublie pas, la *Revue fantaisiste*. Ce titre indiquait moins une école qu'une aimable tendance d'esprit. Si, dans ses trois séries (1866, 1869, 1876), le *Par-*

nasse contemporain se montra plus réservé, publiant, cependant, en 1869, deux pièces de Nina de Villard, « la Jalousie du jeune dieu » et « Tristan et Iseult », auxquelles Anatole France pourrait bien ne pas être demeuré étranger; cette tendance d'esprit se retrouve pleinement dans ces *Etrennes du Parnasse pour l'année 1874*, que, sous la firme de Michel Lévy, publièrent la *Renaissance artistique et littéraire* et *Paris à l'eau forte*.

En réalité, le nom de Michel Lévy était surtout destiné à faciliter la vente. C'était bien, comme le seront en 1876 les *Sonnets réalistes*, une publication de la Librairie de l'eau-forte, et l'imprimeur était le même.

Dans ce mince volume (96 pages, dont 6 d'annonces) fleurit toute la fantaisie que ne dédaignait pas le Parnasse en ses heures de gaieté. La plupart des collaborateurs sont des habitués du salon de Nina. Charles Cros y donne trois de ses « intérieurs » : « Joujou, pipi, caca, dodo... », « La cuisine est très propre » et « Dans les douces tiédeurs des chambres d'accouchées », Jean Richepin un « Coucher de soleil », Germain Nouveau « Un peu de musique », Charles Frémine « A une fleuriste ». Il n'est jusqu'au musicien Cabaner qui ne soit représenté par deux pièces : « le Poète mourant » et « Lever du soleil dans une chambre ».

Cabaner n'ayant pas pris part à la rédaction des *Dizains réalistes*, ce sonnet que, suivant Richepin, il psalmodiait « sur un air de plain-chant », donnera une notion exacte de sa manière, insuffisamment connue par ce qui en a été dit (3). Cela vaudra mieux, à coup sûr, que de répéter une fois de plus des anecdotes bientôt centenaires :

Dans notre chambre, un jour, les fenêtres bien closes,
Si tu veux, tous les deux, seuls, nous allumerons
Deux longs cierges de cire; et nous reposerons
Sur un riche oreiller, mol et blanc, nos deux fronts.

(3) Cf. *Chez Nina de Villard*. Mercure de France, 1er juin 1927.

Et, sans avoir recours au parfum lourd des roses,
Rien qu'avec les senteurs funèbres que ton corps
Répand, lorsque, la nuit, il livre ses trésors,
Nous nous endormirons; et nous resterons morts.

Et nous resterons morts, ayant de chastes poses,
Afin qu'on puisse, dans les plus pudiques temps,
Raconter cette mort même aux petits enfants,

Et nous représenter, en des apothéoses,
Couchés l'un près de l'autre, et sans être enlacés,
Comme une épouse et son doux seigneur trépassés.

Evidemment, on peut préférer la *Mort des Amants,* mais la comparaison ne s'imposait pas.

Semblant étrangers à l'Académie des Batignolles — pour reprendre le mot d'Arsène Houssaye, — avaient également collaboré au recueil les deux Vernier, Valéry et Jules, l'un et l'autre chantres de l'absinthe, et Pierre Elzéar, que la publication de sa *Femme de Roland,* en 1882, chez Kistemaeckers, fit ranger parmi les « petits naturalistes ».

Malgré les apparences, la liaison demeurait étroite entre le groupe de Médan et le Parnasse. Il en sera de même, plus tard, avec le Symbolisme.

Les amis de Nina de Villard étaient tous plus ou moins des enfants prodigues du Parnasse. Comme la maîtresse de maison, qui s'ingéniait à les si bien recevoir, ils préféraient la fantaisie au Nirvâna, les drôleries d'un opéra-bouffe — quand on ne communiait pas dans l'admiration de Wagner — aux grands airs d'un opéra, les Muses un peu folâtres qu'avaient chantées le *Parnasse* et le *Cabinet satyrique* aux divinités aux yeux glauques que magnifiait et scandait durement Leconte de Lisle.

Jeune, François Coppée avait fréquenté le salon de la rue Chaptal et n'y comptait que des amis. Toutefois, Verlaine, dont la bienveillance était parfois relative, s'était plu, déjà, à diverses reprises, à pasticher les di-

zains, fort goûtés du grand public, de son ancien compagnon.

Mêlant la politique à la poésie, ce furent d'abord, à notre connaissance, deux pasquils, dont Félix Régamey a reproduit les fac-similés. La signature même de Coppée est assez maladroitement imitée. Le pastiche ne vaut guère mieux : en dépit de l'effort tenté, c'est bien du Verlaine, sinon du meilleur :

Dites, n'avez-vous pas, lecteur, l'âme attendrie,
Contemplé quelque fois son image chérie?
Tête pâle appuyée au revers de la main,
César rêve d'hier et pense au lendemain.
Il évoque les jours de gloire et d'ordre, et songe
Aux jours où le crédit n'était pas un mensonge.
Au moins, il s'attendrit sur les chemins de fer
Très mous et sur l'emprunt inférieur au pair.
Puis, triste, il rêve, cœur qui se navre et s'effrite,
A sa si blanche, à sa si pâle Marguerite (4) !

Verlaine n'en resta pas là. En 1874, de la prison de Mons, il adressa à Edmond Lepelletier, sous le titre de « Vieux Coppées », une série de dix dizains, divulgués par Adolphe Van Bever dans le premier des trois volumes qu'il a consacrés à la *Correspondance de Paul Verlaine* (5).

D'abord recueillis dans le manuscrit de *Cellulairement*, ces dizains, à l'exception du premier et du dernier, ont pris place dans l'œuvre de Verlaine.

Le premier, qui a fourni un demi-vers et deux rimes à « Lunes » de *Parallèlement*, était ainsi conçu :

I

Pour charmer tes ennuis, ô temps qui nous dévastes,
Je veux, durant cent vers coupés en dizains chastes
Comme les ronds égaux d'un même saucisson,

(4) Verlaine dessinateur. — Paris, H. Floury, 1896, in-4.

(5) Correspondance de Paul Verlaine publiée sur les manuscrits originaux par Ad. Van Bever. — Paris, Albert Messein, 1922-1929, 3 vol. in-8.

Servir aux amateurs un plat de ma façon.
Tout désir un peu sot, toute idée un peu bête
Et tout ressouvenir stupide mais honnête
Composeront le fier menu qu'on va licher.
Muse, accours; donne-moi ton *ut* le plus léger
Et chantons notre gamme en notes bien égales,
A l'instar de Monsieur Coppée et des cigales.

Le second, fort modifié, devenu sonnet et dédié à François Coppée, a pris place, en 1890, dans les *Dédicaces.* Le premier vers est demeuré le même, mais le texte du dizain est tout autre que celui du sonnet. Malgré l'imitation poursuivie, c'est pleinement du Verlaine, le prisonnier ne cherchant à cacher ni son antipathie pour Leconte de Lisle (afin que nul n'en ignore, une note le nomme à une lettre près), ni son incarcération dans la prison de Mons, à la suite du « geste malheureux » dont on a trop parlé :

I

Les passages Choiseul aux odeurs de jadis,
Où sont-ils? En ce mil-huit-cent-soixante-dix
(Vous souvient-il? C'était du temps du bon Badingue)
On avait ce tour un peu cuistre qui distingue
Le Maître, et l'on faisait chacun son acte en vers.
Jours enfuis! Quels autrans (6) soufflèrent à travers
La montagne? Le maître est décoré comme une
Châsse, et n'a pas encor digéré la Commune;
Tous sont toqués, et moi qui chantais aux temps chauds,
Je gémis sur la paille humide des cachots.

A une variante près, les sept autres dizains furent reproduits tels qu'ils avaient été communiqués à Edmond Lepelletier, soit dans *Jadis et naguère* (1884) : « Paysage, Dizain mil huit cent trente », soit dans *Parallèlement* (1889) : « Invraisemblable mais vrai, Tantalized, Le dernier dizain », soit enfin dans *Invectives* (1896) : « Opportunistes, Souvenirs de prison ».

(6) Un de ces jeux de mots faciles dont abondaient la prose et la conversation de Verlaine : le poète marseillais Joseph Autran, successeur de Ponsard à l'Académie française, aujourd'hui fort oublié.

Le dernier dizain seul, qui n'avait plus sa raison d'être, du moment qu'il n'était pas précédé des deux autres, ne fut pas recueilli dans les œuvres du poète.

Mais ce précédent n'explique guère comment l'idée de consacrer tout un recueil au pastiche des dizains de Coppée put germer dans l'esprit des familiers de la rue des Moines.

Il n'y a point à songer à l'influence de Verlaine. S'il a fréquenté le salon de la rue Chaptal, où ses fureurs d'alcoolique l'avaient rendu redoutable, ses apparitions furent rares au jardin des Batignolles, surtout en ces années 1875-1876 où, à Stickney, un peu maître Jacques dans la *Grammar Scholl* de master W. Andrews, il enseigna, au pair, français, grec, latin et dessin. L'année suivante, à Boston, il vécut péniblement de quelques leçons qu'il eut peine à trouver. Ces deux années-là, comme en 1877, d'ailleurs, il passa les vacances à Arras, 2, impasse d'Elbronne, auprès de sa mère. Il y sortait peu, allant tout juste au café Sans-Peur, « les après-midi des samedis, pour voir les images dans les journaux illustrés (7) ».

Il se souciait peu de Paris, où les *Romances sans paroles*, imprimées à Sens, en 1874, par les soins de Lepelletier, par la typographie Maurice L'Hermitte, avaient sombré au milieu de l'indifférence générale, quelque chose qui ressemblait à la conspiration du silence. Nul ne voulait se souvenir de lui. Des camarades rencontrés, au cours de brefs passages, lui avaient fait grise mine. Verlaine avait compris que mieux valait se faire oublier et, au pharisaïsme des terrasses du boulevard, avait préféré Arras et la belle ordonnance de sa place espagnole. C'était bien loin de la rue des Moines pour qu'il ait pu y semer l'idée de ces irrévérencieux pastiches. Lepelle-

(7) Correspondance, *loc. cit.* — Cf. Edmond Lepelletier : *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre*. Paris, Société du Mercure de France, 1907, in-8; Ernest Delahaye : *Verlaine*, Paris, Albert Messein, 1919, in-8.

tier était, d'autre part, un ami trop sûr pour avoir divulgué ces « farces » qu'il avait eu pour mission de garder pour lui seul, « *sans les communiquer à qui que ce soit* » (8).

Suivant toute apparence, ignorant le jeu qu'avant lui avait tenté Verlaine, Charles Cros s'était, *proprio motu*, amusé à pasticher quelques dizains de Coppée. Il en avait donné lecture chez Nina. Ils avaient amusé. Chacun, pris d'émulation, voulut grossir la série. Peut-être même il y eut gageure. Ainsi parut, tardivement annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 16 septembre 1876, le recueil dont, sous la signature de Jean Prouvaire (c'était, semble-t-il, Catulle Mendès plus qu'Auguste Fourès), rendit compte la *République des lettres* à la date du 9 juillet :

Les *Dizains réalistes* paraissent chez l'éditeur Richard Lesclide, en un joli cahier long, sur papier jaune. Cinquante dizains, huit ou dix poètes. Une rangée de petits flacons ingénieusement ciselés, qui contiennent chacun une liqueur différente. Plusieurs de ces dizains sont fort jolis, mais je n'en connais pas de mieux réussi, comme parodie juste et aimable, que celui-ci :

Je la voyais souvent au bureau d'omnibus
à l'heure de l'absinthe, après tous les bocks bus,
quand je rentrais troublé, fiévreux de la journée.
Et c'était un repos pour mon âme fanée
de rencontrer parfois cet ange en waterproof.
Sa forme jeune et pure, ignorante du pouf,
ses tresses sans chignon, son front sans maquillage,
et les réalités chastes de son corsage
m'ont fait rêver, portant le bouquet nuptial,
à la vierge qui lit mon nom dans un journal.

Cette petite pièce, qui est de Mme Nina de Villard, ne manquera pas de plaire à tout le monde et François Coppée en sourira le premier. — D'autres dizains encore sont amusants,

(8) Correspondance, *loc. cit.*

ceux, entre autres, de MM. Jean Richepin, Charles Cros, Germain Nouveau. On nous permettra de regretter pourtant que, parmi ces pastiches d'une forme inventée par l'auteur du *Luthier de Crémone,* se soient, là et là, glissées quelques amertumes inutiles. Il nous semble que M. Maurice Rollinat — un poète de talent — eût mieux fait de ne pas dépasser les limites de la parodie courtoise, et qu'il est certaines choses dont il ne faut pas rire, même pour rire.

A la date du surlendemain, sous le même pseudonyme — on ne prévoyait guère alors la *Maison de la Vieille* (1894) — Catulle Mendès publiait le compte rendu, que nous avons eu occasion de reproduire (9), d'une fête chez Mmes Gaillard et Nina de Villard.

Presque aussi rares que les *Feuillets parisiens,* tirés d'ailleurs à plus grand nombre (10), les *Dizains réalistes* forment un mince volume in-8 oblong (130+210 mm.) de 54 pages. La couverture et le titre portent :

DIXAINS REALISTES
PAR DIVERS AUTEURS
LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE
A PARIS

Le titre mentionne, en outre, l'adresse de l'éditeur, omis sur la couverture : Rue Lafayette, 61.

Au verso du titre, faisant face au titre, une eau-forte originale sur chine collé, le « noircisseur de verres pour éclipses », sert de frontispice et illustre ce dizain de Charles Cros :

Il a tout fait, tous les métiers. Sa simple vie
se passe loin du bruit, loin des cris de l'envie
et des ambitions vaines du boulevard.
Pour ce jour attendu, qui s'annonce blafard,
les savants ont prédit, avant l'heure où se couche
le soleil, une éclipse. Et sa maîtresse accouche,
apportant un enfant parmi tant de soucis!

(9) Cf. *Mercure de France*, 1er août 1927.
(10) Nina de Villard (la couverture orthographie : Villars). Feuillets parisiens. Paris, Henri Messager, 1885, in-8.

Il compte pour dîner sur ses verres noircis.
Carrières de Montmartre, en vos antres de gypse,
abritez le marchand de verres pour éclipse!

Octave Uzanne écrivait dans le *Livre* au sujet de cette eau-forte :

Le frontispice à l'eau-forte de ces *Dizains réalistes,* bien que non signé, est dû à l'ingénieuse patte d'artiste de l'auteur du *Bilboquet.* La composition représente, dans un intense clair-obscur, un « noircisseur de verres pour éclipses », profession *in partibus* des souterrains montmartrois. — Cros a égratigné le cuivre de cette planche comme un maître, avec une sûreté de main, une vivacité de pointe extraordinaire. Je signale cette curieuse estampe aux iconomanes, elle est digne d'être recherchée (11).

Au verso du titre, cette justification de tirage :

Cet ouvrage a été tiré à 150 exemplaires numérotés :
25 sur papier de Chine.
125 sur papier teinté.

Tandis que couverture, faux-titre et titre orthographient Dixains, le titre de départ porte Dizains. Enfin, en plus de quelques coquilles qui n'ont pas été corrigées, on remarquera, dans le texte composé en italiques, que, nouveauté tolérée aujourd'hui et à laquelle Georges Fourest est demeuré fidèle dans ses rééditions de la *Négresse blonde,* le premier mot de chaque vers ne comporte que la majuscule ordonnée par la ponctuation.

Les dizains, un par page, sont signés, soit des noms entiers de leurs auteurs, soit le plus souvent d'initiales. Le papier est très légèrement teinté, nullement « jaune », les vergeures très apparentes. Au verso du dernier folio non chiffré, ce colophon :

Imprimé
Par Cochet, de Meaux,
EN MARS, AVRIL ET MAI 1876.

(11) La Bohème d'hier et les réguliers d'aujourd'hui. — *Le Livre,* 10 octobre 1888.

Le verso de la couverture des *Dizains parisiens,* qui, comme les *Etrennes du Parnasse,* ne contiennent pas de table, porte l'indication, à leur prix de publication, de quelques ouvrages édités par la Librairie de l'eau-forte. Richard Lesclide, après avoir été, en 1869, l'organisateur de la première épreuve vélocipédique d'endurance sur route, la dirigeait, avant d'être attaché à Victor Hugo comme secrétaire. La traduction du *Corbeau,* par Stéphane Mallarmé, illustrée de six dessins de Manet, était cotée 25 francs. Il en était de même du poème de Charles Cros, *Le Fleuve,* enrichi de huit eaux-fortes de Manet. On sait les prix atteints aujourd'hui dans les ventes par ces deux ouvrages, quand on la chance de les y rencontrer. A moins de tomber dans les bois et le demi-luxe d'après-guerre, les livres n'ont jamais été un mauvais placement.

§

Les quinze dizains de Charles Cros sont, de beaucoup, les meilleurs du volume. Tous ont pris place, en 1879, chez Tresse, dans la seconde édition du *Coffret de santal,* sous les titres de « Gagne-Petit, Noceur, Croquis de dos, Songe d'été, Pituite, Résispiscence, Morale, Bénédiction, Cœur simple, Tableau, Jours d'épreuve, Toute la semaine, Fiat lux, Paysage, Vue sur la cour ».

Alors que Verlaine se dissimulait si mal dans ses imitations, trop lui-même pour arriver à abdiquer, sous le couvert du pastiche, sa personnalité, Cros était si bien entré dans la peau de son modèle que, dans deux de ses dizains au moins, on ne sait au juste, à la longue, si le dernier vers qui résume la pièce et que l'on retient, est un original ou une réplique.

Tout cela vaut bien mieux que d'aller au café;
Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares.

Communément, on entend attribuer ces deux alexan-

drins à l'auteur des *Humbles*. S'il ne les a pas écrits, François Coppée eût pu les écrire, et n'eût point pour cela paru « si ridicule ».

Revus probablement par Charles Cros, les neuf dizains de Nina de Villard ne sont guère inférieurs à ceux de son ami. « Curieuse, passionnée... Nina avait des lettres, le goût de l'art, des aptitudes musicales » et faisait mieux que noter — c'était, de la part de M. Gustave Kahn, une allusion à son « Testament » — « dans le style du temps en vagues rythmes de poèmes en prose, quelques impressions passables » (12). Elle ne se contentait pas de ses « vagues rythmes ». Ses dizains sont supérieurs à bien d'autres, encore que, parfois, un adjectif malheureux, ou qui sent la cheville, trahisse un peu moins de métier. La « petite rose de mai » ne possédait pas la maîtrise de son amant, mais sa fantaisie convenait à ces fantaisies.

De ces dizains, huit ont été recueillis dans les *Feuillets parisiens* : « Regrets frileux, le Soir, le Petit marchand, le Fiacre, Octobre, l'Employé, Souhait, Intérieur ». Celui-ci seul n'y a pas pris place :

> C'est la boutique des parfums à prix réduits...
> La maigre commerçante, habitant un taudis,
> mange, dans un bouillon, de noires matelotes
> pour économiser de quoi payer ses notes
> à la juive qui tient, habile, ce bazar.
> Car, c'est le billet pris dans un jeu de hasard,
> c'est l'espoir, c'est la porte ouverte à la fortune,
> cette poudre de riz Rachel, fard de la brune!
> Il faut bien éblouir, à l'angle d'un trottoir,
> le monsieur qui fera débuter quelque soir.

Des neuf poètes qui perpétrèrent cette série de pastiches de Coppée, tous, à une exception près, sont morts : Auguste de Châtillon, en 1881; Nina de Villard, en 1884; Charles Cros, en 1888, et son frère Antoine, en 1903;

(12) *Charles Cros*. — Figaro, 6 septembre 1924.

Maurice Rollinat, en 1903; Charles Frémine, en 1906; Germain Nouveau, en 1920; Jean Richepin, en 1926. Seul a survécu aux compagnons de sa jeunesse l'ancien questeur du Sénat Gustave Rivet, aimé et estimé de tous, trop lettré, trop étranger aux basses besognes de la politique pour que le suffrage, même restreint, ne l'ait point cassé aux gages. M. Gustave Rivet est connu des lecteurs du *Mercure* par les souvenirs curieux et émouvants que lui a inspirés la chanson d'« Ay Chiquita », rappelant le douloureux roman de Marie Garcia (13) et d'Arsène Houssaye. J'ai déjà eu occasion de dire que, sous son pseudonyme d'Hector de L'Estraz, M. Gustave Rivet avait collaboré au Chat Noir, qui le comptait parmi ses amis. Il avait également appartenu aux familiers du salon de Nina de Villard.

En cette qualité, il collabora par deux dizains, dont j'ai vainement recherché la reproduction dans *Les Luttes et les Trêves* (14), aux *Dizains réalistes*. En voici un :

Près d'une femme à toque, et qui fait de l'esbrouff,
une fillette à l'air honnête en waterproof,
ayant sur ses genoux un grand carton de mode,
et serrée en son coin de peur d'être incommode,
s'en va reporter son ouvrage au boulevard.
Sa mine est humble et douce. — Et dans son bleu regard
je lis que son travail fait vivre son vieux père
qui n'est point décoré, — quoiqu'ancien militaire,
quoiqu'ayant rhumatisme, et goutte, et cheveux gris!...
Et de la fière enfant je sens mon cœur épris.

Autre habitué du petit hôtel de la rue des Moines, Jean Richepin commençait à jouir de la bruyante renommée que devait lui valoir la *Chanson des gueux* : la Correctionnelle et l'Académie. Publié à la fin de mai par l'éditeur Georges Decaux et annoncé dans la *Bibliographie* du 17 juin, le recueil, déjà presque épuisé, avait été saisi le 24, taxé d'« outrages à la morale publique et

(13) Cf. Mercure de France, 1er janvier 1930.
(14) Paris, *La Griffe*, s. d., in-12.

aux bonnes mœurs ». Le 12 juillet, on jouait chez Nina un drame en vers du poète; trois jours après, le 15 juillet, la 9e Chambre le condamnait, par défaut, à un mois d'emprisonnement et à 500 francs d'amende.

Sur opposition, le tribunal maintint, le 27 août, son jugement. On ne pouvait rêver tremplin plus élastique ni plus ridicule.

Mais Richepin, lyrique échevelé, n'était pas l'homme des dizains. Sa *Chanson des gueux* n'en offre pas un exemple. Il s'exécuta cependant et rima ces dix vers qui trahissent surtout le manque d'habitude :

> O souvenance, sou retrouvé dans ma bourse!
> Ce bandagiste était à côté de la Source;
> sur le panneau de gauche était peint un Vulcain
> avec ces quatre vers sortant d'un brodequin :
> « *De mon père indigné, j'ai subi la colère,*
> « *quand du haut de l'Olympe, il me jeta sur terre;*
> « *mais si l'orthopédie alors eût existé,*
> « *le reste de mes jours je n'aurais pas boité.* »
> Et je songe à l'amour où rien ne remédie :
> — Pourquoi le cœur n'a-t-il pas son orthopédie?

Deux pièces marquent la collaboration du docteur Antoine Cros que, bien plus tard, nous devions rencontrer plus d'une fois chez Mazel, à l'époque du premier *Ermitage*. En voici une :

> Bien que sa main soit rouge, elle n'est pas sans grâce;
> debout, dans son échoppe étroite, sombre et grasse,
> pour symphonie, elle a le chant jusqu'à la nuit
> de la pomme de terre en tranche qui burit
> dans le liquide noir où son disque se dore.
> Sans voir le savetier d'en face qui l'adore,
> ni le coiffeur si beau, ni le garçon boucher,
> servante du légume ingrat, et sans broncher,
> elle en donne souvent avec un air biblique
> un grand cornet tout plein au pauvre famélique.

Des dizains de Maurice Rollinat, au nombre de dix, un a été recueilli, avec quelques variantes *Dans les Brandes*,

« La gueule », deux autres dans les *Névroses*, la « Marchande d'écrevisses » et le « Maniaque ». Pour le reste, il faut se reporter aux rares *Dizains réalistes*. On ne perd vraiment pas grand'chose. A lire ces dix vers, on comprend les réserves de la *République des lettres*. Musicien étrange et pianiste halluciné, Maurice Rollinat pouvait semer la terreur quand, aux Hydropathes ou au Chat Noir, il chantait et jouait les pièces de Baudelaire dont il avait composé la musique et l'accompagnement. Ce poète de l'étrange n'avait rien d'un humoriste.

C'est vrai que dans la rue elle impose à chacun
le charme singulier de son corps blond et brun.
Sa crinière flottante a longueur, envergure
et ténèbre; tout rit dans sa fraîche figure
où sous des sourcils noirs fleurissent des bluets.
Ses oreilles sont deux coquillages fluets.
Elle a des bras comme en ont les filles de fermes
avec des petits doigts fuselés; ses seins fermes
tentent le peintre ardent qui les a copiés.
Mais, hélas! elle pue horriblement des pieds!

Le pastiche demande une habileté que Rollinat n'a jamais eue; ces dix vers médiocres aboutissent à une grossièreté inutile. Mais voici qui est pis. Cette fois on tombe dans une histoire de commis-voyageurs, bien connue de Bienstock et de Curnonsky; mais elle détonne dans ce recueil et le dépare :

— O muse incorrigible, où faut-il que tu ailles! —
La dame au cabas vert bourré de victuailles
suçotait par instants le goulot d'un flacon.
Que diable y buvait-elle? — Or, soudain, le wagon
s'emplit d'ombre! — un tunnel! — J'agrippai la fiole,
et j'aspirai : Goût nul! — « C'est une babiole,
pensai-je, mais enfin, je suis fort intrigué... »
Et m'adressant à la dame avec un air gai :
— Que buvez-vous? lui dis-je, en frisant ma moustache...
— Elle me répondit : « Je ne bois pas! Je crache! »

Neuf dizains de Germain Nouveau n'ont pas été recueillis dans les *Valentines* et n'auraient su prendre place

dans les *Poèmes d'Humilis*. Ernest Delahaye ne fait point même allusion à cette collaboration oubliée. Le prestige de l'inédit est grand. Pour beaucoup, n'ayant pas oublié le bien qu'ici même (15) Louis Denise, dont la bonne grâce et la bienveillance étaient extrêmes, avait dit du recueil projeté, la publication fut une déception. Les dizains de Germain Nouveau ne sont point faits pour la dissiper. Un exemple suffira. Jamais, peut-être, le sonnet d'Arvers n'avait subi pareille épreuve :

C'est à la femme à barbe, hélas! qu'il est allé,
le cœur de ce garçon, coiffeur inconsolé.
Pour elle, il se ruine en savon de Thridace.
Ce *lait d'Hébé* (que veut-on donc que ça lui fasse?)
ce vinaigre qu'un sieur Bully vend, l'eau (pardon!)
de Botot (exiger le véritable nom),
n'ont pu mordre sur cette idole de la foire.
Et s'il lui donne un jour la pâte épilatoire
que vous savez, l'Enfant murmurera tout bas :
Qu'elle (*sic*) est donc cette pâte? et ne comprendra pas.

Pas plus que Villiers de l'Isle-Adam, le musicien Cabaner, autre habitué du salon de Nina de Villard, n'a pris part à cet amusement. Le pauvre Auguste de Châtillon, épave du Romantisme, en dépit de sa « Levrette en paletot » meilleur peintre que poète, n'a malheureusement pas gardé ce sage silence. Un dizain rappelle les minutes pénibles où, rue des Moines, accoudé au piano pour y réciter ses vers, le vieillard avait peine à en retrouver les rimes :

Je te rends cet hommage, orgueilleux marronnier;
émule des lilas, tu leur fais concurrence.
C'est toi l'un des plus beaux de nos arbres de France;
c'est toi leur précurseur, dans le temps printanier,
pour célébrer le vert de toute la nature,
et l'*Hosanna Cœli* de toute créature.
Tes fleurs semblent des ifs éclairés *a giorno!*
Puis, tes fruits hérissés, enviés du jeune âge,

(15) *Germain Nouveau et les « Valentines »*. Mercure de France, septembre 1891.

détachés tour à tour, tombent de ton feuillage,
et font de longs colliers d'un rouge de piano.

Un dizain, très supérieur comme qualité, fait oublier cette pauvreté. Il est de Charles Frémine, poète normand, comme Alfred Poussin et Ch.-Théophile Féret, que n'ont pas oublié les anciens habitués — leur nombre va s'éclaircissant — de la brasserie Gambrinus, où, rue de Médicis, on le rencontrait, en compagnie de Paul Arène et de Gabriel Vicaire, ou, rue Jacob, de cette brasserie alsacienne dont la patronne, Clarisse, était devenue un peu l'amie de tous ses clients :

Nous buvions du Sauterne et nous mangions des huîtres.
Or, le matin entrant comme un casseur de vitres,
elle agrafa sa robe et noua ses cheveux;
puis, ouvrant la fenêtre, elle me dit : « Je veux
des fraises! Nous irons les cueillir par les halles! »
L'Orient arborait ses pourpres automnales,
et les grands quais brumeux étaient bordés de fleurs.
Nous marchions. J'admirais ses récentes pâleurs
et ses regards fiévreux brillant sous la dentelle :
« Entrons donc à la Morgue ,en passant », me dit-elle.

Félix Decori devait utiliser plus tard cette finale :

Puis, elle entra — candeur très exquise — à la Morgue (16).

Ces pastiches, jeux assez innocents, marquent une époque et témoignent de la grande place que tenait alors François Coppée dans la littérature française. Sans doute, comme l'indiquait la *République des lettres,* il fut le premier à sourire de ces charges rimées. Toutefois, il ne faut pas oublier qu'elles ont quelque chose, je n'oserais dire d'« infâme », mais d'attristant. Ce que le génie ou le talent pouvaient excuser de la part de Verlaine ou de Charles Cros prêtait à rire, mais pas de Coppée, sous la signature de Châtillon, de Germain Nouveau ou de Rollinat.

(16) *Chat Noir,* 15 septembre 1883.

Après quatre-vingt-dix vers où il avait cherché, sans y parvenir, à imiter la manière de son ancien camarade du Parnasse, Verlaine concluait :

X

Endiguons les ruisseaux : les prés burent assez.
Bonsoir, lecteur, et vous, lectrice qui pensez
D'ailleurs bien plus à Worth qu'aux sons de ma guimbarde,
Agréez le salut respectueux du barde
Indigne de vos yeux abaissés un instant
Sur ces cent vers que scande un rythme équidistant.
Et vous, protes, n'allez pas rendre encore pire
Qu'il ne l'est ce pastiche infâme d'une lyre
Dûment appréciée entre tous gens de goût,
Par des coquilles trop navrantes. — Et c'est tout (17) !

Le prote de l'imprimerie Cochet, de Meaux, n'acquiesça malheureusement pas à cette prière.

PIERRE DUFAY.

(17) Correspondance, *loc. cit.*

LA COTE D'AMOUR

A Jean Borotra.

Etrange foule! Féroce, elle flaire à coup sûr le sacré. Inepte, elle a une perspicacité infaillible pour évaluer le prix de son émotion. Sur la valeur de la minute qu'elle vit, sur l'importance de la seconde qui plane, elle ne se trompe jamais.

Aux exploits sportifs, les bruits de la nature font écho. La multitude est successivement palpitation des feuilles, vague en furie, foudre qui tombe, orage sourd, brusque ouragan, susurrement de brise. Tel geste décisif s'accomplit dans un silence qui rend tout proche le roulement d'un tramway banlieusard ou le minuscule aboi d'un roquet. Selon qu'il sera loupé ou réussi, le mouvement déclanchera une tempête stridente ou la joie orchestrale de l'océan d'été.

L'instinct de meurtre et son ersatz, le désir de cruauté, habitent la masse. Elle les transpose — sadisme collectif — dans la tension que lui apportent certains spectacles. On vient voir étriper un taureau, saigner un boxeur, tomber un athlète, tout cela au grand jour et sous couleur de beauté musculaire, de compétition sportive, de suprématie nationale, comme on assiste, dans certaines maisons closes, à de minutieuses flagellations. La foule, et, dans cette foule, l'académicien tout autant que le garçon boucher — plus peut-être — ne veut pas seulement admirer de beaux exercices, applaudir des passes athlétiques. Elle veut de la souffrance, elle espère du sang. En un mot, et ce n'est pas neuf, elle vient dans l'espoir que le dompteur sera mangé. Nul aveu plus

naïf et plus clair de cette spéculation sur le sadisme, qu'une annonce de ménagerie foraine que j'écoutais un soir. Avec une voix pour l'ancien théâtre Montparnasse, avec un masque modelé par l'acétylène crasseux, le bateleur démontrait qu'en affrontant la terrible panthère noire de Java, le belluaire s'exposait « à une mort presque certaine ». Et quatre fois par jour (deux matinées et deux soirées), on promettait aux spectateurs le dépeçage, quasi sûr, d'un homme par un fauve. Inutile de dire que le dompteur condamné faisait recette.

Si le maître de la parade avait déclaré : « Notre ami Waldémar, lauréat de la Cour d'Angleterre, breveté pour le dressage des hyènes du Bach-agah des Zibans, spécialement chargé par le Maharadjah de Zamoulipatam d'apprivoiser les jeunes tigres, le seul homme au monde, Mesdames et Messieurs, qui ait attelé un rhinocéros à une charrette anglaise et fait trois milles marins (record officiel) sur le dos d'une baleine, le dompteur Waldémar, vous disais-je, l'artiste préféré de Monsieur le Président de la République (quarante-trois blessures), dort au milieu de ses lions, mange avec eux et tous les matins leur brosse lui-même les dents avec une pâte spéciale (1 fr. 25 la boîte, qui en veut? allons, Mesdames, pour conserver vos maris, conservez votre dentition, n'oubliez pas qu'au moyen âge, sous Louis XIV, les élégantes s'appelaient des lionnes)», si le maître de la parade, au lieu de promettre l'étripage du dompteur, avait assuré qu'il était exempt de tout risque, la ménagerie n'aurait pas échappé « à une mort presque certaine. »

Je suppose — et voici le plus curieux de l'affaire — que la présentation de cette panthère noire devait offrir au belluaire cosmétiqué d'assez redoutables embûches. C'est, en effet, un des animaux dont le dressage est le plus ingrat. Le bluff que l'idiotie des foules rend nécessaire, au seuil des attractions de la foire et du cirque, a pour contre-partie, sur la piste, la conscience, le

soin et l'humilité des amuseurs-héros pour lesquels j'eus toujours (avec l'héroïsme en moins) l'âme d'un frère. Ils ennoblissent par la probité de leurs mouvements le goût que nous avons de voir les autres s'exposer. Acrobates, ils tirent du corps humain les miracles qu'Orphée arrachait à la nature. En comparaison de leurs réflexes, le clavier d'un Paderewsky est pauvre. Ils réalisent, avec leurs membres, ce *point d'équilibre* qui, dans toutes les philosophies, comme les pierres suspendues des Druides, est le signe de la sagesse. Ils étendent le royaume de la conscience, lui créent un état nouveau, en assurant sa domination parfaite sur les muscles et les nerfs.

Et que dire de l'échange amoureux qui s'établit entre le fauve et le dompteur! Mon camarade Louis Delgara, qui fut belluaire, m'a conté la passion étrange qu'une hyène — le plus hargneux des animaux — éprouva pour lui. J'ai hâte de lire cette histoire sous sa plume. Il est, certes, des moyens mécaniques de soumettre sexuellement les fauves. Mais ces moyens sont généralement délaissés de nos jours, ne serait-ce que pour éviter l'usure des bêtes précieuses. C'est dans l'instinct que s'établit l'échange amoureux.

Etrange foule! disais-je. Etrange cirque, fait pour elle, qui la captive et la dépasse! Le plus humain et le plus profond des spectacles. Génie et banalité. Le lyrisme du crottin. Une musique qui réalise jovialement la perfection dans le genre bastringue et qui se tait pour *l'instant* érotique, — celui du danger. Car c'est lui qui est le sel du programme. C'est pour lui qu'on assiège les gradins. Des effluves circulent de la porte aux banquettes. Une fraternisation d'artistes à spectateurs existe là, qu'on ne vit nulle part. L'entr'acte ouvre les coulisses, — mais l'âme du cirque reste mystérieuse.

Je connais un grand peintre qui, pour assurer son pain et acheter ses couleurs, faisait six mois par an le

clown et le reste du temps peignait des tableaux. C'est un esprit profond, mystique. Et je suis convaincu qu'à l'origine, les clowns étaient des philosophes, — alchimistes ou magiciens — qui, pour donner le change, dissimulaient leur « gai savoir » sous des paillettes, le projetaient dans des cabrioles. La vie errante les protégeait. Ou encore c'étaient des exhibitionnistes, qui, pour expier un crime ou satisfaire leur besoin illusoire de punition, se faisaient siffler en public, s'offraient aux rires en postures honteuses.

Des secrets ont été livrés à la foule en argot, langue des initiés, dans une odeur de purin qui sans doute les rendait incompréhensibles. Les clowns vont par paire : il y a le personnage brillant et son terne contraste. Ou encore par trois. On les étonnerait beaucoup en leur révélant la profonde symbolique de leurs entrées. L'histoire de l'art nous révèle une singulière lignée: *les grotesques de la sagesse*. Les fous de cour, bouches subtiles et culs bottés, autre cas étrange où se combinent le masochisme et l'initiation. Shakespeare n'est jamais plus vertigineux que lorsqu'il bouffonne. On peut dire que son œuvre, considérée sur l'aspect burlesque où elle est vraiment profonde, est une immense clownerie.

Mais nous parlions du sport.

De quelles épices la foule est-elle avide, que son impatience remplisse le cirque, la ménagerie, le stade, le vélodrome ou les arènes?

C'est d'abord de danger.

C'est ensuite de lutte.

C'est aussi de passion.

C'est finalement de grandeur.

La foule veut voir du sang.

Elle réclame un vainqueur qu'elle adore, un vaincu qu'elle méprise ou plaint.

Toute la gamme de l'émotion, toute la harpe du désir.

Les deux faces du sadisme.

Dans l'amour qu'inspire la locomotive, horlogerie monstrueuse, masse inflexible, colosse qui fonce, il y a la crainte et le culte de la force. Ceux qui se hâtent pour recevoir la gifle d'un rapide pensent: comme il m'écraserait bien!

Le pouvoir fascinant des grands fauves est du même ordre, mais plus complexe. L'esthétique y entre pour une bonne part. On se délecte aux souplesses du tigre, on s'extasie devant la placidité solaire du lion. On plonge dans leurs yeux d'or, on a envie de palper leur fourrure. Et en même temps, on évoque la férocité assoupie dans ces attitudes nonchalantes. On voudrait l'amadouer et la subir.

Et voilà bien l'attraction qu'exercent les athlètes sur la foule et particulièrement sur la femme. Mais il y a, parmi eux, des *locomotives* et des *tigres*. Il en est qu'on admire pour leur puissance brutale, destructive, d'autres pour leur physique, l'harmonie de leurs mouvements, leur conduite chevaleresque, la qualité artistique de leur jeu. Pour prendre des exemples dans la boxe, Dempsey fut un athlète du type locomotive, Carpentier un tigre. Chez les cyclistes, Charles Pélissier est un tigre, Nicolas Frantz une pacific.

Le tigre bénéficie de *la cote d'amour*. Vous savez qu'on désigne ainsi cette dilection, cette préférence instinctive ou raisonnée, — cette tendresse, en un mot, — que certains champions inspirent au public. Oui, je maintiens le mot: tendresse, et voilà qui montre à quel point peuvent différer de nature les émotions sportives. La locomotive, c'est l'aspect poids-lourd et dévastation. C'est aussi le vainqueur qui réalise, dans la règle stricte du jeu, une certaine sublimation de la brutalité primitive. En effet, un honneur intangible et, par-dessus tout, un culte de l'énergie, plane au-dessus des chocs les plus sanglants. Le boxeur qui se relève le visage en bouillie,

pour combattre encore, offre à la foule l'image du héros. Ici, le sadisme s'élève au sens de la grandeur.

Le tigre, c'est l'artiste du sport, le prince du muscle. Sa présence nous promet un spectacle, non plus seulement un combat. Avec lui, l'adresse prime la force. La qualité d'exécution importe avant tout.

Il y a entre la locomotive et le tigre, entre l'athlète-terreur et le champion aimé, la différence qui sépare un guerrier d'un paladin.

Dans cette chevalerie du sport — dont l'escrime est un exemple typique — la foule satisfait non plus seulement son goût inférieur du combat et de la violence, mais ses instincts les plus nobles. De même que la force pure s'élève à la grandeur, l'adresse inspire la passion, grandeur plus vraie.

Et la foule qui l'éprouve peut adorer, préférer le vaincu.

Nous voici enfin dans le lyrisme, non plus dans le sang versé, mais dans celui qui flambe, nourrit et se donne.

Moi qui ai pour but d'extraire l'or des choses, j'ai touché le cœur de la foule. Je le tiens et je le lance, comme un soleil, dans le chaos désespéré du monde.

Je viens d'assister (juillet 1932) aux dernières rencontres qui ont permis à la France de conserver la Coupe Davis. Cet objet ridicule symbolise d'autant mieux la suprématie que toute valeur artistique en est absente. La Coupe Davis, ses lignes réelles, son métal pur, c'est le rythme des échanges et la lumière sur la rougeur du court.

Loin de la conquérir ou de la conserver, nos champions en sont les véritables créateurs. Elle n'est qu'un témoin démodé, mais imposant.

Parmi tous les tennismen du monde, un joueur a la cote d'amour: Borotra. Ce Basque long, au visage osseux et riant, c'est un félin. Son service? Un poème. De la pointe du pied, qui a peine à toucher le sol, au bout de

la raquette, une ligne s'étire, une flamme court. La détente du félin et le bond de la danseuse, car la balle est à peine partie que l'homme est au filet.

Et le public veut qu'il gagne. On le choisit. On le préfère, car il a le charme, — ce rayonnement de l'athlète.

Et c'est aussi un chevalier du sport. Un point contestable, il ne l'accepte pas, même quand l'arbitre le lui donne. Nous l'avons vu encore l'autre jour. Il croyait avoir servi « out ». Le juge se tait. L'Anglais retourne. Et Borotra, ne voulant pas bénéficier du doute, s'abstient de riposter.

Que Borotra faiblisse — fatigue réelle ou simulée, car il est théâtral, et, fauve, il sait feindre — que Borotra fléchisse et la cote d'amour s'élève encore.

Nul, même le plus profane, n'assiste à un match ou une compétition sans avoir, consciemment ou non, un favori. On peut miser de l'argent sur le gagnant certain et, dans son cœur, souhaiter, contre sa bourse, la victoire d'un autre.

Borotra est toujours favori.

Belle époque du tennis, toute de jeunesse aérienne, de lyrique audace, de fraîche volonté, celle qui vit, sous maints climats, vaincre nos mousquetaires.

Ces quatre petits gars qui ont bombardé le monde avec des balles blanches, le sport leur doit des éclairs de poésie. Je suis leurs matches avec une curiosité brûlante, je prélève sur leurs victoires une part d'ami et je me reconnais des droits certains sur le contrôle de leurs performances. Lorsque pour la première fois Cochet a terrassé, en Amérique, Tilden le grand (imité bientôt par Lacoste, qui s'était adjugé le titre), quand ils ont, après trois ans de progrès merveilleux, conquis outre-Océan l'horrible coupe, dans une tempête de sifflets et de machines à écrire, mon âme a sauté de joie. Non seulement à cause de la supériorité française, démontrée par ces jeunes preux vêtus de neigeuse flanelle, mais surtout

parce que l'affirmation d'une personnalité m'apporte une certitude bienfaisante.

Et chacun de nos mousquetaires a la sienne bien distincte.

Celle de Brugnon réside surtout dans un rôle effacé, qui a pour contre-partie la foudre de son service, la gifle de son coup droit, le feu d'artifice de ses volées. C'est le partenaire idéal, qui, tout en marquant plus de points que Cochet, lui prépare l'ouverture pour un smash imparable.

Lacoste, c'est le mathématicien, le joueur d'échecs — sang-froid et lucidité. De dons médiocres, son énergie sut extraire un talent qui domina le monde. Pas de surprise avec lui. Tout est précis, calculé. Là où il est, on ne peut perdre. La balle revient toujours et l'adversaire est pris de nausées. Son mécanisme, qu'il forgea longuement, est sans défaut. Son jeu est sans éclairs, sans surprise, sérieux, — trop sérieux. Il a l'air, non de s'amuser, mais de remplir un devoir et dégage parfois la mélancolie d'un automate parfait.

Les deux champions spectaculaires, avec des natures différentes, sont Cochet et Borotra. Ils ont fait du tennis un art. Le jeu anglais, filandreux comme un pensum, devenu rapide et athlétique aux Etats-Unis, ces deux joueurs l'ont enrichi de finesses, de fantaisie, de cabrioles. L'échange des balles était un dialogue. Ils en ont fait un assaut d'escrime, aux bottes extravagantes. C'est pourquoi on exige d'eux l'impossible.

Cochet, particulièrement, est le faiseur de miracles, l'homme à la raquette magique. On l'a surnommé « le charmeur de balles ». Où elle arrive, il se trouve. Il la retourne où l'adversaire n'est point. On attend que, de la situation la plus désespérée, il fasse, en quelques coups invraisemblables, un triomphe. C'est comme un héros de cinéma, qui, à la fin d'un film, perdu, ligoté, emprisonné, se libère soudain et flanque une pile magis-

trale à vingt-cinq adversaires. Ou comme un personnage de cape et d'épée. Son cinquième set est un cinquième acte. Ce petit homme, au masque fin et blême, à la tignasse noire, élégant et musclé, — athlète de format réduit, mais de quelle puissance! et que la fatigue n'atteint jamais — c'est bien un mousquetaire.

C'est aussi un acrobate du jeu de filet! Prestidigitateur, il escamote les balles.

Comme il y a en escrime des tireurs de tête et de tempérament, ces deux catégories existent parmi les champions de tennis.

Lacoste est un joueur de tête. Borotra est un joueur de tempérament.

Tilden, technicien passionné, acteur fascinant du court, est l'un et l'autre.

Cochet aussi. Mais, chez lui, l'élément tête est représenté par une chose qu'il possède seul, à ce point surtout, dans le domaine du sport: l'intuition.

Ce qui est intellectuel chez Tilden est, du propre aveu de ce dernier, *inspiration* dans le jeu de Cochet.

« Un joueur inspiré! » Je suis reconnaissant au Lyonnais — si méridional par son type et son brio — de nous offrir cet exemple.

Depuis la victoire qu'il remporta — tigre brun — sur la locomotive Vincent-Richards, son ascension fut constante.

C'est le poète du tennis.

Borotra en est, tout à la fois, le paladin et le danseur.

Et Tilden? Le virtuose. Il travaille toutes ses balles, les brosse, les tourmente, alors que nos garçons, continuellement, improvisent. C'est dans l'exécution du coup que nous admirons — spectacle d'art — l'aisance de Cochet et la plastique de Borotra.

Lacoste est à la fois le technicien et le sage.

Je proclame que mes préférences, comme celles de la foule, vont aux joueurs de tempérament.

Quand Cochet et Borotra n'y évolueront plus, il y aura moins de lumière sur les courts.

Déjà, les Anglais les rattrapent. Déjà Vines, californien dégingandé, a battu notre Henri, et ce fut la victoire d'un bûcheron génial sur un maître flemmard. L'aîné aura sa revanche et léguera sa couronne au cadet.

Quelle déception nous donnent-ils parfois, le vrai Basque et le Lyonnais du Midi! Nul n'est inégal à ce point.

J'ai cru parfois que Borotra avait un sosie, gars décoratif et « tocard » de la raquette.

Quant à Cochet, deux classes, certains jours, le séparent de lui-même.

Les spectateurs cardiaques sont obligés de fuir leur banquette quand ils ont devant eux le sosie de Borotra ou le Cochet de deuxième série.

Eh bien non! Ils ne s'en vont pas. C'est cette tension qui leur rend plus imprévu le résultat — plus désiré aussi — et plus poignante la rencontre.

Je serais curieux de savoir comment influe l'amour, l'absence ou la présence féminine sur le jeu de nos mousquetaires.

Pour le public, leur silhouette sur un court est une promesse de cette érotisation: l'angoisse sportive.

A la fin de la partie, les cœurs s'arrêteront ou battront à grands coups. Les bouches seront sèches. Il y aura des attitudes gênées, des chapeaux de travers. Celui qui a une crampe ne s'en aperçoit pas. Et quels ramponos on assène dans le dos de ses voisins pour une volée gagnante!

Le public, d'ailleurs, réagit différemment suivant le joueur.

Il estime et respecte Lacoste.

Quant à nos deux phénomènes, Cochet et Borotra, on les chérit, avec plus d'admiration pour Cochet et d'enthousiasme pour Borotra.

L'admiration est exigeante, alors que l'enthousiasme

renferme un peu de tendresse. J'en reviens à ce mot pour conclure.

On n'admet pas que Cochet perde.

On veut bien qu'il soit mené par deux sets à rien et cinq à zéro. Le miracle attendu n'en sera que plus sensationnel. Cochet remonte et on hurle. Il gagne et on le porte en triomphe. Battu, on le blâme. Le public enregistre ses fautes avec sévérité.

Pour Borotra, c'est différent. *Il a la cote d'amour*. On applaudit les gaffes de son adversaire. Les spectateurs, ardemment, le soutiennent. « A toi Jean! » lui criait-on à un moment désespéré de la Coupe Davis. Malgré tout, contre n'importe qui, on l'encourage. La foule, épouse, sœur, interdit à Cochet de n'être pas lui-même. Maternelle, amoureuse, elle réconforte Borotra terrassé.

Quand, dans cette même finale de la Coupe Davis, fauché par une fatigue entièrement réelle, cette fois, il était sur le point de perdre son match contre Allison, ce qui eût laissé l'Amérique à égalité de victoires, — on n'entendit pas une protestation. Borotra va toujours à la limite de ses forces et même au delà. On le sait. On l'applaudissait pour sa vaillance et pour la tristesse qui tordait son visage de beau joueur.

Mais quelle frénésie de joie lorsqu'il marqua le dernier point!

Borotra, cette année, avait engagé la lutte dans des conditions héroïques. A ceux qui trouveront cet adjectif exagéré, je rappelle qu'il peut s'appliquer justement à de moins grandes choses.

Deux fois vaincu, pendant la dernière finale, par les Anglais Austin et Perry, Borotra ne perdit rien de sa « cote d'amour ». Le public souffrit de sa défaite comme il eût exulté de sa victoire.

Mais une partie de la presse sportive, cruellement, avait signalé le déclin du Basque.

Borotra décida de ne plus jouer en simple.

Pourtant, il s'inscrivit au tournoi de Wimbledon, les courts gazonnés lui étant favorables.

Mais ce fut pour être éliminé, sans gloire, par un jeune Espagnol, Maïer.

Vint le challenge-round de la Coupe Davis, qui nous opposait à l'équipe des Etats-Unis et à leur nouveau champion, Vines, digne successeur de Tilden.

Lacoste devait, avec Cochet, jouer les simples. Il tomba malade à la veille du tournoi.

Alors, la Fédération française de Lawn-Tennis fit appel à Borotra. Plus que les meilleurs d'entre nos jeunes, il était capable d'opposer aux Américains une résistance et un prestige également efficaces.

Par « discipline sportive et nationale », Borotra consentit.

Le tirage au sort l'opposa, dès la première rencontre, à l'épouvantail Vines, qui venait de ridiculiser à Wimbledon les meilleurs joueurs du monde.

La veille, alors que Borotra, pour s'entraîner, allait remplacer, raquette en main, son rival, quelques gouttes de pluie se mirent à tomber. Et je l'entendis s'écrier, au milieu d'un groupe d'officiels: « S'il pouvait pleuvoir pendant trois jours! »

Enfin, le match commença. Borotra, le tennisman par excellence, qui joue pour s'amuser, pénétra sur le court en vaincu, les traits douloureux. Mais, derrière ce masque déserté par le sourire, veillait un si ferme vouloir que les annales du sport n'en connaissent point d'égal.

Et — stupeur — dès les premiers échanges, on vit que les finesses du Basque, sa maîtrise au filet, déroutaient l'Américain, plus puissant et plus fruste. Il enleva la première, puis la seconde manche et, après les dix minutes de repos, il triompha, donnant à son équipe une avance que nul n'espérait. Douze mille voix hurlèrent leur gratitude au champion rajeuni, qui avait joué, cette fois, par abnégation.

Retrouvant, d'ailleurs, une résistance miraculeuse, Borotra, le troisième jour, battit Allison et, par sa double victoire, gagna cette année la Coupe Davis.

Voilà, n'est-il pas vrai, un chapitre de la plus claire vaillance : celle qu'on déploie pour la perfection du mouvement.

Nos mousquetaires ont moins d'années que moi. Leur carrière prendra fin avant que je sois un vieil homme. Déjà nous voyons, mélancoliquement, poindre leur crépuscule d'athlètes. Peut-être échangerons-nous un jour des choses profondes. Actuellement, je me contente de suivre leurs matches avec une attention passionnée.

J'ai envers eux une dette de poésie.

Ils m'ont prouvé la noblesse musculaire et celle de la multitude.

Elle peut, cette multitude, adorer, vaincu, un homme qui a pour mission de vaincre. Elle peut se passionner pour la valeur esthétique d'une joute au point d'exiger, non plus un coup gagnant, mais un coup extraordinaire.

Du pain et des jeux? Voici le troisième terme, l'autre pain et l'âme du jeu: le sublime.

Radio-reporter, narrant au micro la finale de la Coupe Davis, j'ai senti que mon rôle était celui du chœur antique. Car la tragédie est l'émanation de la foule. De la foule, nuage obscur, jaillit l'éclair qui traverse la plume d'Euripide.

La foule, pour se gaver d'admiration, se saouler de grandeur, pour se donner un amant qui la mette à genoux, oblige l'être fort à se dépasser. A cause de cela, on peut lui pardonner beaucoup.

CARLOS LARRONDE.

JEUX D'ARTIFICE[1]

XXI

Mme Lucie de Saint-Geniès est en face de Catherine dans le studio de la chanteuse. Elle semble fort agitée, selon son habitude, cependant elle affecte une certaine désinvolture. C'est de la résignation ou la plus complète ignorance du danger de la mise en scène.

— Je ne suis pas inquiète de ce qui m'arrivera, plus tard, parce que lorsque deux êtres sont destinés l'un à l'autre, rien ne peut empêcher leur union, mais il y a ce que j'appellerai : *la bande noire,* des gens qui tournent autour de nous comme des corbeaux, et quand il ne vient pas au rendez-vous c'est à cause de mes ennemis qui sont aussi les siens. Jamais un couple prédestiné ne peut échapper à l'envie, la médisance ou la calomnie, surtout au désir que l'on éprouve chez le vulgaire de le rendre malheureux. Ma concierge m'a prévenue. Rien, bien entendu, n'aboutira. Nous sommes séparés par des impondérables. Je me fiche d'eux!

Lucie de Saint-Geniès se promène de long en large sur le tapis gris-souris. Elle a entendu parler de ces fameux *impondérables.* Il n'est pas très prouvé qu'elle sache ce que ça veut dire.

Elle est pâle, sous sa toison rousse, vêtue à la diable et défardée au profit de son teint naturel qui serait volontiers d'un rose plus foncé que le rouge des parfumeurs.

(1) Voyez *Mercure de France,* nos 820, 821 et 822.

Catherine, en robe de velours parme, bonnet de soie bien serré, collé pour ainsi dire, semble réfléchir profondément en étudiant les reflets de son face-à-main. De temps en temps elle fait danser sa mule brodée d'argent au bout de son pied droit.

Cette primesautière, qui ne brille pas par la patience, dont les caprices dépassent toute mesure, garde, vis-à-vis de sa jeune amie, une espèce de douceur maternelle qui n'est pas du tout dans ses habitudes.

— Vous êtes sûre de son amour... et vous désirez vous suicider... pour attirer son attention? dit-elle affectant la même désinvolture de propos. Cela me paraît inutile, tout au moins d'une exagération indigne de votre sécurité! Pourquoi risquer de lui causer une peine... même légère?

— Catherine, il y a des heures dans la vie où il faut s'affirmer, je suis du siècle de la vitesse et j'aime assez, moi, à brûler les étapes. Remarquez que je veux tenter un pile ou face qui n'atteindra que moi. J'ai des douleurs de tête qui me mettent dans l'impossibilité, en ce moment, de tenter le rallye de Monte-Carlo. Je vais chercher à me guérir, en avalant le double de ma dose habituelle de *véronal*. Ou cela me guérit... ou cela m'endort tout à fait. Songez que voici deux fois que je vais à un rendez-vous sans le joindre. Non pas qu'il manque, lui, de parole, mais ce sont les *esprits* qui ont été mal interprétés ou qui ne l'ont pas guidé selon leur promesse. Une première fois sur la plage de Biarritz, une seconde du côté de Concarneau. Moi, le cent à l'heure ça ne me contrarie en aucune façon; seulement, je voudrais savoir tout de même à quoi m'en tenir. Il doit être un peu désorienté... car j'ai appris de bonne source qu'il a été aux deux endroits que je vous cite.

— Vous n'avez pas l'idée, oh! une simple supposition, qu'il pourrait peut-être bien y avoir dans l'existence de votre fiancé une de ces histoires de femme

comme il y en a toujours dans l'existence de tous les jeunes gens?

— Pensez-vous! Ces histoires-là, ma chère Catherine, ça ne compte jamais devant le grand amour.

— Vous voulez dire que... je ne voudrais pas vous contrarier, Lucie, mais vous avez une telle expérience des choses qu'on peut bien exprimer les pires opinions, rien ne vous troublera puisque vous êtes décidée aux pires expériences. Eh! bien, si aux yeux des femmes raisonnables de votre trempe, une de ces histoires-là ne compte pas... elle pourrait peut-être terriblement compter aux yeux de l'homme. Il y a même des hommes qui ne se préoccupent que de celles-là!

Lucie de Saint-Geniès se campe devant Mme Darchal et, la dominant de sa silhouette sportive intrépide, toujours capable du cent à l'heure, elle repart, tour à tour, protectrice et violente :

— Ma chère Catherine, je ne voudrais pas vous faire à vous nulle peine, même légère, seulement vous n'entendez rien à l'amour parce que vous vous imaginez que tout fini par... des chansons! C'est une chose plus sérieuse que ça. Moi, je préfère la mort à vivre dans l'incertitude, alors que j'ai mes raisons d'être sûre de lui. Mais je le suis moins des jaloux qui m'entourent. Chacun me rend responsable d'un sentiment que je n'éprouve pas. Je ne peux pourtant pas les épouser tous pour leur faire plaisir! Et puis quand il saura qu'un tel et qu'un tel ont fait des projets que je n'ai pas encouragés, mais que j'ai dû examiner parce qu'on ne connaît bien les gens qu'à la façon dont ils vous font la cour, cela tournera mal pour lui, qui est, je l'ai deviné, d'un tempérament jaloux...

Un petit rire musical de Catherine l'interrompit. La chanteuse fit faire un saut à sa mule qu'elle remit en place du même geste.

— Pourquoi riez-vous? Ah! oui, je comprends. Vous

avez voulu, dans cette soirée, que je n'oublierai pas de si tôt, lui faire croire que notre beau pantin, qui se déguise si bien en princesse turque, me faisait la cour aussi? (Elle se mit à rire également, mais plus ironiquement.) Moi, je n'ai pas de ces mœurs-là. Un homme qui singe les femmes ne m'attire pas du tout et, entre parenthèses, ma grande, vous avez tort de vous choisir un accompagnateur de cette espèce plus ou moins mâle. Très beau, très habile, c'est entendu. Un merveilleux jongleur, mais c'est du chiffon... et du chiqué! Vous étiez dans le salon de musique, vous, mais il vous aurait fallu voir avec quel sourire de mépris Sylvain de Fraine le toisait! Trop bien élevé pour ne pas l'applaudir, car c'est, en effet, un artiste... seulement, une fois descendu de sa corde— et sans musique... Tenez, Catherine, personne, ni vous, ni d'autres, ne me fera croire que Sylvain... (Elle s'arrêta net, fit un virage autour du piano qu'elle avait eu, sans doute, envie d'escalader, et dit d'une voix subitement changée :) Oh! je sais bien de quoi les ennemis, *cette bande noire,* sont capables. Pourtant j'ai confiance, moi, en votre loyauté. Si je vous mets au pied du mur... si c'était vrai...

— Vrai? Quoi? La réputation de Sylvain?

— Oui... vous me le diriez...

— Cela ne vous guérirait pas, j'imagine, ma pauvre Lucie.

— Le jureriez-vous?

— Ah! Mon Dieu! Des serments... comme chez la concierge, alors? Moi, si peu sérieuse, malgré mon âge? Moi, je chante, je ne jure pas! Vous êtes insatiable, Lucie! Puisqu'ils vous aime et que vous l'aimez, le reste de l'univers peut-il compter encore? Pourquoi chercher la... petite bête?

A cet instant le visage de Mme de Saint-Geniès devint dur comme un masque de marbre. Elle était la sportive

revenue à son point de départ, qui mesure l'obstacle et veut le franchir ou y rester.

Le sport apprend souvent la noblesse de l'intention malgré son éphémère gloire. Quiconque a goûté l'ivresse de vivre dangereusement ne peut plus s'en passer.

— Oui ou non, voulez-vous jurer, Catherine?

— Sur quoi? dit encore gaîment la chanteuse.

— Vous n'avez pas d'enfant, alors, sur vous-même, sur votre propre tête!

Catherine regardait *en dedans,* les yeux fermés.

— Je vous jure sur ma vie que Sylvain de Fraine ne mérite pas sa réputation, et même s'en vanterait-il, car il est capable de tout pour faire une plaisanterie inconvenante, il ne faudrait pas le croire!

— Merci, fit Lucie de Saint-Geniès. Je vais donc obéir aux ordres de mon guéridon qui viennent de plus haut que vous et moi, Catherine. Nous allons faire du cent à l'heure sur le chemin de la vérité, voilà!

Et elle se prépara à sortir en se poudrant devant une glace, pendant que Catherine songeait : *La vérité est une route qui ne mène nulle part.*

XXII

Catherine eut peur pendant quelques jours. Et si en jouant avec la mort cette folle allait l'attirer, lui faire signe? Qui donc pouvait jouer avec la mort sans rien casser?

Discrètement, elle demandait de ses nouvelles et elle apprit que Mme de Saint-Geniès était radicalement guérie de son grand amour, mais point par le sommeil éternel, par le simple réveil de son cerveau qui avait eu tellement froid dans son engourdissement passager qu'il avait *cristallisé* une autre affection pour un meilleur motif. Des psychiatres prétendent que les passions peuvent s'engendrer à l'infini et que la décomposition de l'une amène l'inévitable composition de la suivante.

Ce qui donne à beaucoup d'illuminés le goût du suicide, c'est qu'ils espèrent presque tous en revenir. La nature tend toujours vers une solution raisonnable. On doit forcément accoucher d'un enfant quand on est enceinte et non moins forcément on doit arriver aussi à expulser une douleur importune.

Catherine, ce jour de délivrance, se félicita d'avoir eu de la patience tout en conservant une vague inquiétude comme on sentirait, à travers un tampon d'ouate, le dernier relent de l'éther. Elle assistait aux curieux effets d'une nouvelle psychologie humaine. Jeunes hommes, jeunes femmes se tuaient avec la plus tranquille des inconsciences, mais ils ne pouvaient point, malgré la brutalité du geste, abdiquer l'instinct de conservation : la main mal assurée faisait dévier le revolver ou dosait mal, versait le poison à côté.

Cela ne provenait pas d'un défaut de leur bon sens qui agissait *après* au lieu de réagir *avant*. Quelle femme n'a pas rêvé d'une chambre mortuaire remplie de fleurs et de lumières voilées où, sur la pointe des pieds, entrerait l'amoureux enfin repentant, le fiancé, ou même un nouveau venu dans l'idylle, pour contempler l'héroïne et, à ce moment tragique, l'héroïne rappelée à la vie par un miracle qui peut toujours se produire en dépit des résolutions les plus formelles, se dresse tel un double de la vivante et finit par consentir à redevenir la vivante elle-même en chair et en os?

Seulement, c'est généralement pour un autre que cette résurrection se produit, parce que la nature est essentiellement pratique. Devant l'impossible on capitule pour le possible, quoique toujours à son corps défendant, ce qui est plus convenable.

Au fond, est-ce que cette sportive-là n'était pas très supérieure à son entourage et de quoi aurait-on le droit de se moquer? Il y avait vraiment quelque chose de

mort... on se trompait de cadavre, voilà tout. On n'avait tué qu'un fantôme...

L'amour étant une chose aussi généralement imprévisible, pour ne pas dire inexistante, que Dieu, elle avait franchi bravement l'obstacle pour l'aller rencontrer. La preuve de la puissance divine restant à faire, elle n'en demeure pas moins possible pour les vrais croyants et qu'importe son petit nom! Il est le Dieu d'abord, en plusieurs personnes, on s'occupera plus tard de son nom de famille.

La logique a-t-elle jamais consolé?

Et la folie, n'importe quelle folie, peuple toujours si merveilleusement la solitude!

La vie ne cède à l'homme que ce qu'il y met de son plein consentement ou sans le vouloir tout à fait. S'il ne drogue pas, plus ou moins, sa plate existence, en la contraignant à lui fournir le rêve sous toutes ses formes, est-ce qu'il vaudrait vraiment la peine de continuer? On lui a enlevé ses croyances dans une autre vie meilleure et il lui faut bien améliorer celle-ci!

Catherine, elle, ne pensait jamais au suicide, se contentant de mourir un peu tous les jours sans arriver à la perfection de l'indifférence. Quand elle faisait son examen de conscience, ce qui lui arrivait souvent, elle se reprochait surtout son manque de tendresse pour cette espèce humaine qui lui donnait beaucoup plus envie de rire que de pleurer. Elle aurait bien voulu se montrer plus patiente, plus tendre, plus humble, en un mot. Ah! se sentir bonne... à quelque chose, être utile ou simplement agréable à quelqu'un. Mais qui l'aurait prise au sérieux? N'était-elle pas la grande chanteuse, un instrument plus ou moins bien accordé, une de ces poupées de l'étalage qui disent le refrain connu, amusent les enfants qui passent, lesquels n'attachent guère d'importance aux paroles et espèrent que le frisson sera bien imité, malgré la fausseté de la grande marionnette.

C'est à la fois plus et moins qu'une femme ordinaire, mais ça n'a jamais valu grand'chose en ménage ou en amour.

Catherine, cloîtrée dans son studio et délivrée du cauchemar, puisque le danger est enfin conjuré pour Mme de Saint-Geniès, étudie une chanson de Damia qu'elle martèle sur son piano en cherchant, justement, le secret de son frisson comme si elle désirait tuer un serpent, un petit serpent fin, un fil, un de ces reptiles-microbes qui ne sont dangereux que parce qu'on les subit sans les voir, *la filaire de Guinée,* par exemple, qui s'introduit dans l'œil du patient et lui obscurcit toutes les visions jusqu'au jour où elle le rendra complètement aveugle.

Les paroles de cette romance dramatique sont stupides. Il s'agit d'une petite bergère qu'un fou doit avoir assassinée et dont il vante les charmes, essayant de la faire surgir de la poussière ou du fumier où il l'a enterrée.

Non, décidément, c'est idiot.

Elle s'accoude sur le clavier et se met à se frotter les paupières, une manie qu'elle a quand rien ne va plus. Elle ferme les yeux, regarde en dedans et voit des choses extraordinaires. Il lui semble qu'elle marche depuis une éternité dans un désert de sable... dont le sable lui entre en points brillants dans le cerveau. Elle est irréparablement puérile.

Lorsque Miss Amélie pénètre chez elle, ayant vainement frappé à sa porte, d'abord discrètement, puis plus fort, il dit, scandalisé :

— Ma sœur Catherine, vous êtes absente, ça se devine puisque vous ne répondiez pas, et, ensuite, vous avez les yeux rouges, ce qui est inexplicable puisque je sais que vous ne pleurez jamais...

— Pleurer, moi, sur qui, sur quoi? Je suis au contraire de merveilleuse humeur. Tout va bien et la mort est vaincue.

— Vous voulez parler, je pense, de cette romance inepte que je vous ai entendue fredonner en montant l'escalier? Ne comptez pas sur moi pour vous accompagner ça.

— Je songeais à autre chose, ô Amélie! Cependant, puisque vous ne voulez pas m'aider à l'apprendre, nous ne ferons point cette étude-là. D'ailleurs, je suis trop sourde, aujourd'hui, je n'entends rien, je ne comprends pas les paroles de ce fou, je ne vous vois pas frappant à la porte...

— Catherine, racontez-moi... Je veux ce que vous voulez et j'ai tort parce que vous ne voulez rien, mais, moi, je vous entends quand vous ne dites même pas les paroles de la chanson, il me suffira de vous aider à vous fâcher, si vous aviez envie de vous mettre en colère.

Tout en jetant son pardessus d'un côté, ses gants de l'autre, il l'examine avec un sourire, ce sourire fermé qui le rend souvent presque insolent et qui se fond peu à peu dans une expression de bonté assez étrange de la part de cet énigmatique personnage.

— Catherine, est-ce qu'il est arrivé un ennui quelconque? Je ne voudrais pas poser des questions indiscrètes. Je sais tellement que vous êtes capable de tout, même d'inventer le malheur!

Il s'est assis par terre, devant elle, et la regarde attentivement, de bas en haut, bien installée dans ce fauteuil où elle semble se serrer comme si elle avait froid.

— Allons, ma sœur, dites-moi n'importe quelle histoire. Racontez... n'est-ce pas votre métier de faire chanter du rêve? Je vous accompagnerai toujours où vous voudrez.

XXIII

— Avez-vous jamais frotté vos paupières fermées avec vos doigts en y mettant une certaine insistance, Amélie? Eh bien, on voit, *en dedans,* des choses qui sont étonnantes, et du domaine de *l'au-delà.* c'est-à-dire de l'incompréhensible, mais que l'on pourrait très bien expliquer scientifiquement si on était un véritable savant.

« Quand j'étais, moi, une jeune ignorante douée d'imagination, je m'amusais souvent à ce jeu, fort innocent, dont le plus certain résultat était de me donner l'illusion de spectacles qui ne tenaient pas debout, selon le terme usuel, et qui, cependant, en ce temps-là, illuminaient mon existence relativement très ordinaire.

(Elle rêva un instant comme si elle avait été seule.)

— ...Et qui peut deviner ce que nous réserve la vie, même la plus ordinaire, en comparaison de nos imaginations d'avant toutes réalités?

« Sous mes paupières ainsi frottées, je voyais d'abord un astre tournant assez semblable à la lune en éclipse, virant du jaune au noir, de l'éclat de l'argent pur jusqu'au bleu paon, et, dans un halo d'étoiles, tout autour de cette lune, un fond de ciel d'autant plus immense que rien ne pouvait le restreindre. Nos yeux fermés doivent être le réceptacle de l'infini. Si nous fermions plus souvent les yeux, nous verrions ou les mensonges qui nous plaisent, ou les réalités qui tôt ou tard nous seront restituées.

« Quand nous les fermerons pour toujours, Amélie, ma sœur, nous retrouverons peut-être la véritable existence qui nous fut refusée sur terre : le paradis.

« Oh! les beaux décors de notre jeunesse où ne manquait que le héros ou l'héroïne! Et comme j'ai bien compris, un soir, que rien n'est plus palpable qu'un fantôme? Seulement, pour toucher à un fantôme il faut

oser. Ou trop tôt, ou trop tard, on n'ose pas et sans doute fait-on bien parce que peut-être le ferait-on s'évanouir.

« Nous étions en famille, ce soir-là, un soir d'été. Il y avait sur la terrasse de notre maison, entre les portes-fenêtres du grand salon et l'étang, tout ce qui représentait pour moi l'autorité, la société, la direction du monde que je ne connaissais que par ces échantillons de chefs : mon grand-père, un redoutable juge, un grand magistrat du pays, celui dont les domestiques disaient : « Quand il me regarde, je me sens coupable et j'ai tout de suite envie de me sauver. » Il y avait ma grand'mère, une très jolie femme encore qui ressemblait à la Lucie de Lammermoor, de Walter Scott; ma mère, un visage impassible qui, vu de face, ne souriait jamais, comme craignant de déranger la ligne grecque de son profil ayant inspiré de grands sculpteurs; mon père, un officier à l'impériale correctement taillée en hirondelle morte.

« Sur la table de jardin brûlait une grosse lampe qui attirait tous les insectes capables de tourner autour d'elle, et malgré l'abat-jour les isolant, en jupe de danseuse tenant ses danseurs à distance, elle en tuait toute une ronde qu'on pouvait voir, le lendemain, sur cette table, encore agités de petits tremblements convulsifs.

« Je me tenais, moi, jeune personne de quinze ans, très en arrière de ces gens qui ne se préoccupaient nullement de Catherine, parce qu'à cette époque un enfant, fille ou garçon, ne comptait pas, ou devait toujours demeurer un comparse muet, sinon sourd, dans le cercle... isolant de la famille! Je dis isolant à l'imitation du jupon bouffant de la lampe, comme cet abat-jour en robe de cérémonie isolait les pauvres insectes ignorants de la puissance rayonnante de la chaleur.

« J'étais assise sur la balustrade de pierres qui séparait la terrasse de l'étang et, mon Dieu, oui, j'écoutais la conversation des grandes personnes tout en me frot-

tant les yeux, selon la règle du jeu voulant que les aveugles-nés cherchent en eux-mêmes les explications qu'on ne leur donne pas.

« Mon grand-père parlait solennellement d'un homme mort depuis bien longtemps ou n'ayant jamais vécu, qu'il disait Espagnol, et qui s'appelait : *Don Juan.*

« Etait-il aussi beau qu'on l'a représenté? questionnait ma grand'mère en caressant les longs *repentirs* de ses cheveux qui lui encadraient le visage depuis toujours, car si vraiment cet homme avait un tel charme... »

« Oh! fit mon père, haussant les épaules, ce n'était qu'un coureur sans cœur et sans honneur et cela suffirait bien à le rendre intéressant. Je ne crois pas du tout que la vertu d'un homme puisse intéresser les dames! » Et il se mit à ricaner, tout en effilant ses moustaches d'un geste qui en disait davantage.

« S'il avait rencontré sur sa route une seule femme vertueuse, il aurait peut-être été fixé », objecta ma mère, qui voyait sans doute Don Juan, tel un papillon traversé d'une épingle!

« En admettant la vertu sous une forme aimable, oui, peut-être! », riposta mon père.

« Des hommes de ce tempérament il n'en existe pas, mais s'il y en avait, ce ne serait pas meilleur pour eux, encore moins pour l'épouse. Il faudrait simplement les enfermer dans une maison de fous! » déclara mon grand-père, qui concluait toujours par une condamnation.

« A ce moment, tout le monde se mit à parler à la fois, je veux dire les quatre acteurs de cette scène, de telle sorte que je ne saisissais plus si on accablait ou si on défendait le pauvre Don Juan. Ce nom me plaisait. Et puis, c'était un Espagnol. Ma famille, originaire d'Espagne, m'avait appris à aimer ce lointain pays où l'on chantait des sérénades sous le balcon des jeunes filles.

« Comment aurais-je su de quel mystère ce revenant pouvait sortir puisqu'en dehors de la musique je n'avais pas le droit de lire aucune autre chose ou d'essayer de déchiffrer les énigmes de la vie! La légende de *Don Juan* ne pouvait pas plus être contrôlée par moi que sa profonde immoralité! Je n'ouvrais jamais un roman.

« Il était près de dix heures du soir. La lune tournait maintenant l'angle de notre vaste maison dont les greniers nous regardaient par leurs lucarnes ovales, et ces gros yeux-là, sans paupières, exorbités, me semblaient terrifiants.

« La discussion s'éternisait avec des citations à l'appui de la part de mon grand-père, qui, lui, savait tant de belles choses, en prose ou en vers. Cela finit par ne plus m'intéresser du tout, car, à force de me frotter les paupières, je venais de voir une étrange silhouette se détacher de la nuit, de l'autre côté de l'eau. Là, il y avait un grand saule pleureur, au tronc puissant, un arbre monstre qui se voilait de son immense chevelure tombant de très haut, ayant l'aspect d'un rideau fluide, tantôt argenté par un reflet de lune, tantôt s'ombrant d'un nuage passant entre elle et l'arbre.

« Mes yeux, pleins des étincelles que j'y avais fait naître par mes frictions de nerveuse que les conversations des personnes sages irritent, voyaient à n'en pas douter *quelqu'un* adossé contre le saule, semblant faire corps avec lui, mais en plus noir...

« ...ou se détachant sur le fond pailleté d'étoiles de mon ciel intérieur.

« A ce moment-là, mon grand-père se leva, donnant, selon sa coutume aux veillées de famille, le signal du départ.

« Ma grand-mère et ma mère, se retirant, me firent signe d'emporter la lampe qui était très lourde.

« Je me souviens que mon père alla fermer la grille de la terrasse et qu'il m'en tendit la clé, une clé mas-

sive, bien rouillée, que je devais remettre à son clou, dans la cuisine.

« Depuis longtemps les domestiques étaient couchés, parce qu'on se lève de bonne heure à la campagne et qu'il faut ménager ceux qui travaillent.

« Je m'en allais, la lampe d'une main, la clé de l'autre, un peu titubante, mes yeux éblouis ne distinguant plus que des gerbes d'étincelles. Oh! les belles fusées, en plumes de paon, qui jaillissaient tout autour de moi, filant, longues et légères, en tiges de fleurs et tout à coup s'épanouissaient en cercles d'or et d'émeraudes! m'inondant d'un feu intérieur dont je goûtais, orgueilleusement seule, toute la merveilleuse illumination!

« Et je fermai les volets de nos portes-fenêtres soigneusement, car je suis, j'ai toujours été, une très sage illuminée. Ce qui m'éblouissait ne devait point éblouir les autres ou les inquiéter. D'ailleurs, je ne partage guère. Je préfère tout garder pour moi.

« Mais une hantise me saisit, à peine arrivée dans ma chambre, la dernière d'une suite de pièces vides comme le sont généralement à la campagne ce qu'on a le tort d'appeler : *les chambres d'amis,* puisqu'elles ne servent pas. A cet étage où je demeurais isolée dans un appartement sonore tellement que j'y marchais avec des précautions pour les échos que je pouvais éveiller, j'eus le désir irrésistible d'ouvrir ma fenêtre, laquelle donnait sur cette partie de l'étang devant le grand saule au tronc noir dont les branches se perdaient dans la nuit.

« Ce fut avec un frisson de délicieuse frayeur que je me mis à cette fenêtre, que je pris place à ce balcon de loge surplombant le décor de l'étang mélancolique, des fonds de prairie noyés sous des écharpes de brouillard qui montaient des ruisseaux cachés sous les herbes où chantaient les grenouilles au printemps.

Et la lune fit un peu de lumière, tamisa son rayon de lampe sans abat-jour sous la chevelure du saule...

« —Adossé au tronc noir, plus noir de son grand manteau traînant, un feutre rabattu sur le visage, le grand légendaire était là : *Don Juan* lui-même avec son regard impérieux et brillant de fantôme d'amour, avec son sourire fermé, son sourire indifférent de mortelle séduction.

« J'ignorais tout de son existence, mais je le voyais, oui, comme je vous vois, Amélie. »

XXIV

...Le ciel revêt peu à peu cet azur sombre qui va du brouillard de tulle au damas épais, tour à tour léger comme un voile ou lourd comme une étoffe dont les plis profonds dissimuleraient une noire créature, au tempérament incendiaire, pouvant transparaître en éclairs propagés par des veines violettes gorgées de pourpre.

Voici la nuit.

Elle arrive lentement, traînant ses sandales de velours brodées d'or, ses sandales qui ont marché sur le soleil.

Dans le miroir du couchant qu'elle obscurcit, elle s'étire, se farde, s'éveillant quand le monde qu'elle aveugle va s'endormir, estompant ses innombrables yeux d'une langueur étrange, toujours nouvelle, toujours la même, montrant des bijoux, des diamants, des perles en colliers, en aigrettes, arborant tout à coup dans ses cheveux de fumée le croissant oriental, sinon la monnaie de cuivre, le tarif insolent à l'effigie d'un astre louche!

Les arbres du Bois font, à l'horizon, des vallonnements de collines. Leur brume indécise trace des croupes de montagnes velues, des gorges humides. On y aper-

çoit, entre des branches dénouées, le pâle globe de la lampe d'un solitaire dans une maison lointaine, puis, brusquement, en bouquet d'artifice, le sommet de cette tour carnavalesque affichant des lettres lumineuses, des signes cabalistiques qui sont aussi les chiffres redoutables d'une lanterne de joie : la tour Eiffel.

Sous cette coupole de cristal électrisé courent des promesses de féeries, tantôt éteintes par des rideaux tirés, tantôt laissées à deviner en des gestes équivoques d'appel. La nuit ouvre et ferme son manteau. Ou nue là-dessous comme une fille, ou somptueusement drapée comme une reine dont il est plus prudent d'ignorer les secrètes intentions.

Nuit de juin! Nuit d'été, qui crée les rêves les plus follement audacieux, les plus merveilleusement purs...

Sur la place dansent et s'entrecroisent les lucioles des autos, glissent et se tordent, le long des rails, les vers luisants des trams.

Les passants, larves incolores, se foncent en des cortèges de fourmis et le sol devient gris comme un tapis de cendres où se meuvent, s'émeuvent, tous les pas impatients...

Première nuit d'été, rendez-vous mystérieux après le dur labeur du jour de poussière et repos tout parfumé d'une aspiration au mieux divin!

...Mais il n'y a pas de dieu.

Il n'y a qu'une idole, un mensonge.

Car la nuit est une femme, un objet de luxe ou de luxure, une dangereuse illusion.

O nuit, femelle du jour, qui trahit jusqu'au besoin si impérieux de se reposer en des bras caressants!

Soupirs à peine distincts, un piano, des guitares s'accordent au balcon d'un restaurant dont la terrasse, formant proue, s'avance sur les flots des promeneurs, des gens pressés, des ouvriers aux têtes basses, des bourgeois aux faces bêtes, des petites épouses poussant

la voiture de l'enfant, des demoiselles errantes aux jambes libres gantées de soie.

Autour de ce restaurant, très illuminé, il y a des jardinières, un cordon de fleurs vraies qui paraissent fausses par leur transposition en un cristal délicat. Une corbeille, au milieu de laquelle jaillit un candélabre, distribue les jeux de lumière de ses géraniums aux larges feuilles de jade pendant que la cloche renversée du lampadaire semble l'énorme corolle d'un lis qu'on a courbé malgré lui. Et les girandoles de papier s'épanouissent comme des multiples volubilis flammés de tous les tons des gammes tendres. Balancés au vent, des oiseaux en baudruche, huppes hérissées, battant des ailes, prennent l'aspect, sous leur furieux badigeon, d'une bande de perroquets des forêts tropicales.

Ce qui est vert est du verre.

Ce qui est bleu est du feu.

Le ciel, en se fonçant de plus en plus, met autour des illuminations l'auréole mauve de regards maladivement épris.

Où est-on? Loin certainement de la capitale, parce que l'on a passé un pont, derrière le Bois, loin surtout des bruits occidentaux, des haut-parleurs, des magasins ou des théâtres. Ici, règne un souffle d'orient aux parfums sucrés des fruits exotiques, aux bourdonnements des guitares hawaïennes.

Ils sont deux à une table d'angle. La femme, qui est Catherine Darchal, s'appuie sur la balustrade fleurie. En face d'elle, un homme allume une cigarette. C'est Miss Amélie, et le point rougeoyant de cette cigarette rejoint une étoile dans le ciel à une distance de quelques millimètres... ou de cinquante millions de lieues. L'aventure est assez curieuse de concevoir à la fois l'étoile traversant la nuit et la minuscule braise allumant le tabac!

Catherine pense à l'infériorité de l'astre qui n'aperçoit pas le point de feu terrestre.

Amélie parle sans geste, sans se retourner sur les voisins ou se pencher sur la vie. Sa voix est sourde, un peu gutturale, se heurtant contre certaine syllabe :

— J'ai toujours aimé m'en aller au hasard, me persuadant qu'il n'y a rien de mieux à faire quand on est en dehors du *rail.* Vous savez, ce rail qui doit diriger les existences normales? Tenez, celui du tram, là-bas, cette ligne posée sur le sol? On la voit tout de suite. On n'a qu'à glisser dessus et on sait d'avance qu'on n'aimera pas la promenade. Cela ne mène pas plus loin que le néant. Alors... s'anéantir pour s'anéantir, j'aime encore mieux me diriger selon ma fantaisie, quitter tous les rails, les fuir.

Miss Amélie envoya sa fumée rejoindre les oiseaux de baudruche, les volubilis artificiels, secoua sa cendre sur les fleurs naturelles qui s'épanouissaient à leurs pieds comme ces petits calices multicolores dans lesquels il est d'usage de servir les vins rares.

Catherine Darchal, devant lui, examinait la rampe du balcon et elle se mit à rire parce qu'elle venait de découvrir une discrète pancarte pendue entre deux guirlandes :

« On est prié de ne rien jeter sur les jardinières. »

— Faites attention à... l'horticulture, Amélie, fit-elle. Ni cendres, ni allumettes ne doivent passer par-dessus bord. Encore un rail, mon cher! C'est bien difficile de n'en pas rencontrer, même dans la pleine liberté d'un cabaret de banlieue.

Elle parlait d'un ton gai, parce qu'elle était toujours gaie et en sécurité avec lui. Depuis que les galas, les fêtes et les réunions mondaines étaient finis avec l'hiver parisien, il n'y avait plus pour eux de possible que des fugues de ce genre, dîner ou soirée où l'on avait le

moins de chance de rencontrer, maintenant, des individus que leur tête-à-tête pouvait intriguer.

— Vous savez, lui avait-il dit un jour, très poliment, affectant cette discrétion rigoureuse qu'elle lui imposait elle-même par ses allures masculines, que nous ne sommes plus que deux qui nous doutions du... contraire, chère madame : vous et moi.

— ...Nous pourrions être trois, avec votre femme! lui avait-elle répondu malicieusement.

C'était la seule allusion qu'elle avait risquée à sa vie privée et il se l'était tenu pour dit.

Amélie et Catherine, deux sœurs mariées toutes les deux selon leur gré, n'en étaient pas moins de bonnes amies presque inséparables. Quand elles ne faisaient plus de musique, elles se promenaient où les menait leur fantaisie.

— Je crois, avoua-t-il en riant aussi, que nous sommes toujours liés par nos convenances personnelles, cependant, si je n'ai pas renouvelé mon engagement au *Music-Hall* que vous connaissez, puisque vous y êtes allée malgré ma défense (défense de jouer avec les allumettes ou de les jeter par-dessus bord, chère madame!) c'est probablement parce que je crains que l'acrobate finisse par compromettre la grande Catherine. Voulez-vous mon avis, vous n'êtes ni raisonnable ni logique.

— Pourquoi me priverais-je de votre compagnie alors que nous nous entendons si bien? Je vous plais, vous me plaisez...

— Et, coupa-t-il brusquement... je n'en vaux pas la peine.

Il y eut un silence.

Elle le regardait, un peu inquiète. Dès qu'ils ne se disputaient plus sur des questions d'art, elle n'aimait pas laisser glisser la conversation en des propos plus intimes.

Ce soir, elle était sortie de chez elle pour aller, vers quatre heures, le rejoindre dans un thé public, et on

avait décidé ensemble d'aller dîner au diable parce qu'il faisait beau.

— Que j'aimerais donc voyager avec vous, Catherine, et quel rêve cela deviendrait si on pouvait traverser un océan qui n'en finirait plus. J'ai envie d'aller en Amérique, moi.

— Serions-nous assez riches tous les deux?

Il éclata d'un rire très franc :

— Je suis plus riche que vous, ma sœur bourgeoise et trop raisonnable. En un mois de bonds sur la corde raide, j'en gagnerai plus que vous en un an. Je sais compter, si vous ignorez cet art-là. Laissez-moi vous enlever au moins pour des vacances de huit jours. Aller vivre à Versailles, par exemple, et nous emporterions des robes à paniers pour nous perdre sous les ombrages du parc, ô ma sœur!

Elle haussa les épaules et le regarda gravement sans lui répondre.

Il faisait partie du décor, harmonieusement. Derrière lui ce ciel libre tendu d'azur sombre, parsemé de points d'or, hiéroglyphes plus ou moins indéchiffrables, réduisait à si peu de chose la valeur des mots, des attitudes, des sensations.

Ce masque de bronze doré apparaissant au milieu de cette toile de fond qui cachait tellement de drames à jamais inconnus, d'orages devant surgir au moment de la sécurité, n'était-il pas une de ces figurations fatales qui ne prennent leur véritable sens que selon certaines circonstances? Lui assigner un rôle, une personnalité, une entité, c'était lui permettre un rôle humain.

Et, tout à coup, elle eut froid malgré la tiédeur de l'atmosphère, sa robe de satin ample et longue, son écharpe de velours noir, son béguin étroitement serré sur ses oreilles. Toute en deuil, et toute pâle devant cet homme qui pouvait la réduire, d'un geste, à un rôle ridicule, elle se sentit prise d'une inexplicable angoisse.

Elle le connaissait depuis toujours et elle ne le connaissait pas !

— Je veux rentrer, dit-elle. Nous sommes loin de Paris. Trouverons-nous une voiture, au moins, pour traverser le Bois, il est près de minuit et on dit que certaines allées ne sont pas sûres?

Il se leva, appela le garçon du vestiaire, mais eut l'imprudence de ne pas faire demander une voiture par le restaurant, car il avait envie de se promener à pied avec elle. Il faisait si beau!...

XXV

Dans le Bois, Catherine oublia son frisson, l'ombre la rassurant bien plus que la lumière. Maintenant, serrant contre elle le bras de son compagnon qui, tout de même, lui représentait une force en même temps que l'amitié sincère qu'elle avait toujours cherchée sans la découvrir, elle reprit la conversation :

— Je ne comprends pas du tout ce désir que vous avez de voyager avec moi autrement qu'en des discussions interminables et d'autant plus intéressantes qu'elles ne se terminent pas! Est-ce que j'ai l'air de vous traiter comme un être dangereux ou quelqu'un qu'on mépriserait? Je sais trop bien ce que je vous dois, Amélie : je ne m'ennuie plus.

— Merci! fit-il d'une voix sourde. A charge de revanche, mon amie Catherine, « ma grande et illustre amie» ! Moi, vous commencez à m'exaspérer et j'ai envie de vous avouer pourquoi. Faut-il?

Il s'arrêta pour allumer une cigarette en la regardant bien en face. Il semblait, subitement, libéré de toute contrainte.

— Dites toujours, soupira Catherine, reprise d'une anxiété en détournant la tête afin d'examiner le paysage, parce que le regard trouant ce masque d'homme recommençait à la gêner.

Ils avaient dépassé la grille du Bois et ils longeaient l'allée menant à la cascade.

La nuit était d'une idéale transparence. Les arbres se découpaient nettement sur le flou des perspectives en sévères fantômes traînant leurs branches comme des manches longues de juges, et quelques-uns s'assemblaient en rond pour, sans doute, échanger de vagues secrets dans le vent. Un marais rempli de joncs faisait penser à des lances dressées gardant la place. Pas de lune, aucune lumière sinon cette diffuse clarté des étoiles qui, lorsqu'il y en a beaucoup, répand dans l'air une poudre blême, dont on ne distingue plus l'exacte provenance. Est-ce un reflet de la Voie lactée ou des traces de phosphore? On y voit juste assez pour confondre les choses. Catherine s'était adossée au parapet rustique d'un pont qu'ils traversaient.

Alternativement elle regardait l'eau, à ses pieds, lui devinant un fond de bourbe épaisse, et le grand garçon arrêté devant elle, cette Miss Amélie déguisée. Est-ce qu'Amélie n'existait plus?

Le jeune homme reprit brusquement :

— Voilà, Catherine, je voudrais vous voir enlever votre coiffure pour moi tout seul, cette coiffure que vous n'ôtez jamais. Si je manque d'éducation, mettons que je n'ai rien dit, mais, si vous voulez me faire l'honneur de vous découvrir devant moi, je crois que cela me guérira d'une obsession dangereuse.

— Et si je refuse?

— Mon Dieu, vous en êtes libre. Je sais, encore mieux que tous ceux qui vous ont approchée, de quel orgueil vous vous chauffez, mais moi aussi je suis orgueilleuse. Je me refuse à vous amuser si, de votre côté, vous refusez de me... guérir d'une curiosité qui devient maladive, si je peux me permettre de parler bêtement.

— Et si cela devait vous faire peur?

— De quoi puis-je avoir peur qui me viendrait de vous? Catherine, vous exagérez, comme toujours.

Brusquement il jeta sa cigarette et lui prit les deux poignets.

— Pourquoi ce mystère entre nous? Si vous refusez, je m'éloignerai pour toujours, ma sœur étrangère non moins qu'étrange, parce que j'aurai bien plus peur de succomber à la grossière tentation de prendre de force la chose, si puérile, qu'on ne veut pas que je touche. En voilà des histoires pour... *un béguin!*

Elle baissa un instant le front.

— Soit! murmura-t-elle. Je ne veux ni vous guérir d'une curiosité maladive, ni vous empêcher de me fuir si vous en aviez envie. Je consens simplement à n'avoir plus de secret pour vous.

Alors, d'un geste résigné, elle enleva son bonnet de paille noire qui, toute la soirée, sous les lumières multicolores du restaurant lui avait paru, à lui, doublé du même satin blanc que son écharpe de velours et il vit...

...Elle avait peut-être bien choisi son moment pour céder à sa prière, tellement pressante qu'on y sentait gronder le fauve et son envie de mordre, mais il ne désirait que le possible, après tout, un mouvement d'obéissance de sa part en échange de son respect affectueux. Peut-être que dans la nuit cela ferait moins *fatal*.

Catherine Darchal n'avait pas de cheveux, ni blancs ni d'aucune autre couleur. Sa tête n'était qu'une boule d'ivoire lisse, très bien conformée, un crâne de morte, depuis longtemps morte, et, au sein de la nuit transparente, ce crâne uni avait la pureté d'une tête de statue dont le visage disparaissait, devenait tout à coup inutile. Les yeux s'enfonçaient sous les orbites, plus grands, plus sombres, le nez s'écrasait plus court et la bouche montrait seulement ses dents blanches en un sourire triste.

Lentement, elle remit son bonnet.

— Oui, je sais d'avance tout ce que vous allez me dire : les faux cheveux, une jolie perruque à la mode ondulée ou plate. Toutes les perruques, légères ou lourdes, sont montées sur des résilles de crin qui vous irritent cruellement la peau lorsqu'elle est à nu comme la mienne. Et puis je n'aime pas les choses fausses. Je suis née comme ça, je mourrai comme ça... et si vous en avez des cauchemars, tant pis pour vous!

Quand il la retrouva coiffée bien exactement, casquée de son bonnet serrant ses tempes, remettant à sa place son visage régulier encadré de cette ligne d'ombre, il retrouva, lui aussi, son esprit mondain et put murmurer :

— Me pardonnerez-vous jamais, Catherine?

— Je vous pardonnerai même de ne pas désirer me revoir si cette obsession, comme vous dites, vous cause la moindre nervosité. Curieux vraiment comme une femme, vous auriez tous les droits d'en avoir aussi le principal défaut, la lâcheté!

Il ne répondit pas, bouleversé d'une subite fureur, d'un éclair de colère incompréhensible, où naissait l'idée de l'étrangler pour lui prouver, au moins, qu'on ne l'insultait pas impunément.

XXVI

— Enfin! Une voiture!

Ils avaient marché silencieusement, gagné la Cascade, et là, derrière un fourré, un taxi, phares allumés, semblait attendre les clients.

Il devait être près d'une heure du matin et si, du côté de la ville, les grandes allées du Bois étaient encore très animées, de ce côté des champs de courses tout demeurait désert ,le restaurant lui-même éteignait ses cordons de lampes fleuries.

Trop émus pour discuter le prix de la rentrée dans

Paris avec un chauffeur exigeant qui bougonnait du fond du collet de son pardessus, prétendant qu'il n'attendait pas des amoureux *en partouze,* ils montèrent et Miss Amélie donna l'adresse de Mme Darchal en recommandant de suivre les grandes voies.

Catherine alluma le plafonnier.

Cette voiture était vraiment très bien et aurait mérité un chauffeur plus élégant que cet espèce d'ivrogne, mâchant ses mots, la langue pâteuse. Elle remarqua, dans le coin droit, un porte-bouquet garni de trois brins de mimosa et d'un œillet rouge du meilleur effet, puis elle se mit à bavarder gaîement, sans une défaillance de sa belle voix de contralto et jouant sa courageuse comédie de mondaine insouciante. Miss Amélie ne fumait ni ne parlait.

— Ah! ça, monsieur, s'écria-t-elle, interrompant une histoire de biches en liberté qui existaient encore en cette partie la plus sauvage du Bois et qu'elle prétendait avoir vues, est-ce que vous dormez?

Pour toute réponse, il prit sa main et la baisa doucement. Il n'osait plus prononcer une syllabe et il sentait qu'en se laissant aller aux questions qui lui encombraient la gorge, qui l'étouffaient, il deviendrait odieux. On ne discute pas avec une femme sur un cas de clinique!

Puis il s'avouait tout de même que c'était un peu de sa faute. Tout bien réfléchi, cela se montrait plus original que décevant. Une belle vision de Madame la Mort se promenant dans la cage des salons! Seulement il y avait en perspective une exaspération latente, cette comédie qu'il lui faudrait jouer, lui, à son tour pour oublier cette apparition macabre, et s'il avait envie de revoir le monstre *nature* aux pleines lumières? Une pitié lui venait aussi, une tendresse qui aurait voulu déborder les lieux communs et que refoulait la crainte de l'offen-

ser ou de lui paraître encore plus grossier en attachant de l'importance à une chose qui ne le regardait pas.

Ce n'était ni sa mère, ni sa femme, ni sa maîtresse, c'était sa sœur, son âme-sœur...

Eh bien, non, ça ne pouvait plus être sa sœur!

A cette minute de dépression mentale où il craignait surtout l'allusion dangereuse ou des questions absolument inutiles, il se promettait de potasser des livres de médecine et... en dépit de tous les sentiments de bienséance, de sa réelle affection pour sa grande amie, il commençait à avoir l'envie malsaine de toucher au mystère. Du marbre, de l'ivoire, c'était réellement lisse, uni, satiné...

Ah!...

La voiture venait de s'arrêter.

Les phares s'éteignirent avec le plafonnier.

Obscurité complète.

Et la portière s'ouvrit brutalement.

Le chauffeur leur dit d'une voix rauque, ne bafouillant plus :

— Descendez. Je manque d'essence et il me faut de l'argent.

On se trouvait dans une partie du Bois d'aspect sauvage, complètement déserte, au carrefour de deux allées plus étroites, bordées de ronces.

Le chauffeur était seul, mais paraissait dégrisé, car il braquait un revolver sur le jeune homme.

Celui-ci répliqua tranquillement :

— Je vais vous en donner, mon ami. Ne nous fâchons pas.

Ça, oui, c'était le drame!

Une diversion peut-être inattendue, cependant ça changeait le cours des événements d'une façon radicale.

Miss Amélie, l'acrobate, respirait comme au trapèze lorsqu'on gonfle son thorax pour s'élancer...

Ce qui se passa fut tellement rapide et simple que

Catherine, ayant, plus tard, tout le loisir d'y songer, eut la sensation de s'être trouvée en face d'une formule *administrative.*

Tout le monde savait bien que le Bois n'était pas sûr et, pourtant, cela n'empêchait personne de se promener, par les belles nuits d'été, étourneaux ou pauvres étourdies qui pouvaient y perdre la vie ou la face!

Amélie n'avait jamais aucune arme sur lui. Catherine non plus.

Elle avait sauté à terre d'un bond, se tenait droite, sans un cri, sans une protestation à côté de son compagnon d'aventure qu'elle ne voulait certainement pas abandonner.

Amélie tira son portefeuille, pendant que le chauffeur toujours engoncé dans le collet de son pardessus, sa casquette avancée sur son visage, lui tenait le bras, qu'il serrait un peu fort.

« Allons, devait se dire le bandit, on est tombé sur de bons types qui savent se conformer aux usages nouveaux. Ça finira en douce! »

Amélie, la voix de plus en plus calme, ne désirant pas envenimer le débat, expliqua froidement :

— Madame n'a sur elle ni argent ni bijou. Si vous ne lui demandez rien, je vais vous donner tout ce que j'ai dans mon portefeuille et je m'engage à ne déposer aucune plainte, à ne même pas regarder le numéro de votre voiture. Ça vous va-t-il? Quinze cents francs?

Le chauffeur hésitait à palper la liasse de billets qu'on lui tendait avec un flegme déconcertant.

Il était tout de même assez Parisien pour comprendre que ses deux victimes n'alerteraient point la police et, ma foi, si le compte n'y était pas, on pourrait toujours discuter, la poule une fois partie, une poule sérieuse qui ne criait pas, ne menaçait pas, avait l'air très à la page.

Alors, Amélie, dégagé de l'étau qui lui immobilisait le bras, se pencha sur Catherine, ses deux mains pres-

sant ses épaules et il ordonna d'un accent qu'elle ne lui avait jamais connu :

— Droit devant vous, toujours tout droit. N'appelez pas, ne prenez aucune autre voiture, rentrez chez vous et ne dites rien, jamais.

Il la poussa dans l'allée d'en face comme il y aurait lancé un ballon.

Catherine obéit. Elle prit en courant le chemin qu'il indiquait. Il ne lui vint même pas l'idée de résister à cette impulsion brutale ou de se retourner. Elle serrait convulsivement les deux pans de son écharpe pour l'empêcher de s'accrocher aux ronces du chemin, puis elle disparut dans les arbres noirs, ombre à peine plus noire qu'eux.

XXVII

Quand elle arriva dans la grande avenue, au mileu des voitures qui regagnaient Paris, elle n'eut même pas la pensée d'en chercher une. Il le lui avait défendu.

Elle tomba sur un banc pour tâcher de reprendre le souffle. Son cœur battait éperdument. Elle ne comprenait pas mais elle obéissait. Il fallait courir droit devant elle, rentrer rue Hautefeuille sans s'y faire conduire. Bien. Elle avait peur et, chose singulière, pas pour l'homme qu'elle laissait derrière elle et qu'elle appelait : *Amélie*. Il ne voulait pas qu'elle perdît la face dans une aussi sotte aventure, le chantage d'un chauffeur pouvant retrouver son adresse puisqu'on la lui avait donnée. Elle ferait donc tout ce qu'il avait décidé pour éviter cela, mais que se passait-il maintenant dans les profondeurs de ce Bois, de ce coupe-gorge? Et, involontairement, elle tendit l'oreille comme si elle pouvait percevoir un coup de feu. Non! Il avait payé. Amélie se battant? Une seconde, un rire nerveux la secoua, puis des larmes inondèrent ses joues, elle devenait une malheureuse folle perdue dans une contrée qu'elle ne connaissait plus.

Elle se releva. Il lui fallait aller *droit devant elle,* toujours à pied, aussi rapidement que possible.

Avenue de la Grande-Armée, elle faillit tomber et elle s'aperçut qu'elle perdait un talon. Elle portait, ce soir-là, des petits souliers de satin noir, point faits pour la marche et aussi peu solides que des souliers de bal. De nouveau elle s'affala sur un banc pour tâcher d'arranger la chose. Son sac, qu'elle avait passé machinalement à son bras en descendant du taxi y était toujours. Elle y trouva des ciseaux à ongles et se mit en devoir d'arracher les talons. Cela lui prit du temps. Elle brisa les ciseaux pendant l'opération, mais une fois en possession de souliers plats, elle reprit sa route.

A l'Arc de Triomphe, elle eut l'envie irrésistible de héler un taxi; seulement, hypnotisée par les mots qui sonnaient encore plus haut que les battements de son cœur, elle continua « *droit devant elle* » pour essayer de rentrer chez elle *à pied,* selon une volonté plus forte que sa fatigue.

Maintenant, si elle rencontrait un ami, une amie, peut-être que... A deux heures du matin, on ne rencontre guère de gens à pied dans les rues, surtout des gens de son milieu. Moins vite, elle descendit les Champs-Elysées. Elle ne réfléchissait plus à rien. C'est à peine si elle se souvenait de la scène du chauffeur les menaçant de son revolver. Cela se confondait avec la brume... et cette eau marécageuse qu'elle avait contemplée pendant qu'il lui demandait d'ôter son bonnet.

Et puis, ça s'arrangerait très bien, l'histoire des 1.500 francs! D'abord, elle pourrait les lui rendre. Le drôle de garçon! Il portait peut-être toute sa fortune sur lui et elle se souvenait qu'il demeurait dans un hôtel meublé quelconque où elle n'était jamais allée, naturellement, et elle ignorait quelle existence il y menait. Il avait rompu son engagement avec le Music-Hall et il voulait partir pour l'Amérique! Comme tout se heur-

tait dans son malheureux cerveau! Et, au fur et à mesure qu'elle descendait l'interminable avenue, tournait sur la place de la Concorde, traversait la Seine, s'engageait dans le boulevard Saint-Germain, elle se sentait dormir debout, dormir en marchant.

Est-ce qu'elle allait tomber, même sans talon?

Mais toujours la voix impérieuse, qui se faisait plus lointaine et prenait une ampleur imprévue dans son souvenir, la poussait en avant.

Est-ce que c'était la même nuit? Elle revoyait, dansant autour d'elle, les grands perroquets de baudruche coloriée, les fleurs de feu et de cristal, la petite pancarte: « Ne jetez ni cendre ni allumettes sur les jardinières. » Tout cela se passait en rêve, certainement, et quel cauchemar!

Ce qui manquait pour la soutenir et lui rendre le courage de revenir sans voiture, c'était sa voix familière, un peu sourde, si affectueuse pourtant.

Mais non! Il avait subitement changé d'allures, d'accent, il avait *ordonné* sa fuite pour la sauver... *comme on l'aurait chassée!*

Quand, enfin, elle fut rue Hautefeuille, devant son hôtel, elle tira la petite clé qui ouvrait, dans l'immense porte, une étroite chatière pour lui permettre de rentrer en prudente animale nocturne, revenant d'on ne savait quelle expédition mystérieuse. Ne la laissait-on pas libre de rentrer à n'importe quelle heure? Or, tout était éteint chez elle et on devait supposer qu'elle dormait depuis longtemps puisqu'on n'avait pas éclairé la cour.

En bas, les domestiques ne faisaient pas fonction de concierges quand il n'y avait pas lieu.

Elle monta chez elle par un escalier de service qu'elle connaissait assez pour s'y passer de lumière, et quand elle fut dans son cabinet de toilette, elle s'aperçut que ses pieds étaient en sang.

C'est à peine si elle comprenait cette aventure nouvelle : des bas percés, des semelles rouges!

Son mari dormait au premier étage de la maison. Ne l'ayant certainement pas réveillé, elle se mit au lit, chez elle, au second étage, et s'endormit d'un sommeil foudroyant, pensant mourir, se diluer dans un abîme.

Au déjeuner, le lendemain, elle parla, d'un air très vague, de ce qu'elle avait fait la veille, en omettant, d'instinct, de prononcer le nom qui n'aurait d'ailleurs pas étonné. Elle attendait un pneu.

Le pneu ne vint pas. Vers quatre heures, elle l'attendit lui-même parce qu'il lui paraissait impossible qu'il ne lui donnât pas de ses nouvelles.

Elle mit son bonnet le plus seyant, un béguin de soie grise qui avait un peu l'aspect d'une perruque tout de même, d'une soie floche, très douce à l'œil, fine comme...

Non! C'était stupide et elle alla reprendre la petite paille noire qu'elle portait dans cette nuit tragique.

Rien ne vint. Ni pneu, ni sa visite.

Alors commença pour elle une effroyable agonie mentale.

Peu à peu, des détails se précisèrent, surgirent de sa mémoire. Elle s'éveillait, revenait à la réalité.

Ce chauffeur, ce bandit, après une discussion terrible, essayant d'en obtenir davantage ou voulant empêcher toute représaille... et le tuant.

Comment avait-elle pu abandonner son camarade et que serait-il arrivé de plus grave si elle était restée pour essayer de le défendre ou d'attendrir l'assassin?

Le défendre? Avec quoi? Appeler des agents?

On savait bien que des agents cyclistes doivent parcourir le Bois, mais les allées sont nombreuses, il en aurait fallu toute une armée pour protéger les promeneurs, qui, souvent, ne tenaient pas à être protégés.

Elle envoya un pneu chez lui, le surlendemain, de

bonne heure, lui réclamant un morceau de musique. Cela semblait ridicule, mais elle n'osait pas lui rappeler la scène. Il ne fallait rien dire, peut-être pas plus à lui qu'aux autres.

Elle se mit à parcourir tous les journaux à la colonne des faits divers.

Et elle tremblait en les ouvrant, se cachait pour les lire, comme une coupable.

Ce ne fut que trois jours après qu'elle découvrit, dans un coin de l'*Intransigeant,* une affaire tout à fait sans importance, une de ces histoires tellement fréquentes qu'on ne s'y arrêtait que pour son apparence mystérieuse, celle d'un taxi abandonné dans un fourré du Bois, portant, couché en travers de son capot, un homme mort, un revolver à côté de lui, dont aucune balle n'avait été tirée.

Ce ne pouvait pas être leur histoire parce que l'homme mort, *étranglé,* était le chauffeur du taxi!

Mais on ajoutait, pour une indication policière, à toutes fins utiles, que ce taxi, une Renault, conduite intérieure, quatre places, s'ornait, dans l'angle droit de sa carrosserie, d'un menu bouquet fané, *trois brins de mimosa entourant un œillet rouge.*

Le vol ne paraissait pas être le mobile du crime, le pauvre diable de chauffeur assassiné possédant encore une cinquantaine de francs sur lui.

En attendant le témoignage des derniers clients du taxi, on finit par faire le silence, car, n'est-ce pas, la victime, personnage d'antécédents déplorables, n'était guère intéressante.

Catherine Darchal cessa de trembler, au moins pour son accompagnateur. Elle n'aurait jamais pu prévoir un pareil dénouement.

Ce qui la plongeait dans une stupeur presque admirative, c'est qu'il eût établi, vis-à-vis d'elle seule, avec une rigoureuse logique : *la préméditation.*

Il savait donc ce qu'il allait faire puisqu'il avait voulu la soustraire à toute espèce de complicité dans le cas d'une enquête?

Au bout d'un mois, son mari, lui demandant, un matin, à déjeuner, des nouvelles de son musicien :

— Oh! je n'ai pas de chance! répondit-elle en faisant un effort comme si elle cherchait le nom, cependant très spécial, de Miss Amélie, il a eu un engagement pour l'Amérique et je crains bien de ne jamais le revoir. Je le regrette, car c'était un garçon bien élevé, oui, merveilleusement élevé...

RACHILDE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

René Lacôte : *Le Fond des yeux,* « Demain ». — Jean Bonnefoy : *Visions de Rome,* « Les Gémeaux ». — Jean Bodin : *Alcide,* Jacques Haumont. — Pierre Créange : *Vers les Pays qui ne sont pas...,* Messein. — Louis-Maurice Jouffroy : *Degrés pour l'Escalier* Mystique, « La Renaissance du Livre ».

Dans sa première plaquette *les Volets Entr'ouverts,* publiée lorsqu'il avait dix-sept ans, M. René Lacôte donnait des promesses charmantes. Cette fois il explore **Le Fond des Yeux,** et, malgré quelques morceaux de finesse exquise, de sentiment ferme et vrai, des vers tout de lumière ou d'harmonie réfléchie, réussie, j'y vois encore un livret d'exercices ou de gammes, par quoi l'artiste à ses premiers pas prend soin d'assurer et d'étendre ses ressources, et d'acquérir peu à peu la puissance entière utile à des réalisations désirées. Ce n'est pas sans motif que Louis de Gonzague Frick, qui présente aux lecteurs le collaborateur de ces deux fraîches, intéressantes revues, *la Bouteille à la Mer* et *Demain,* l'invite à tirer parti de dons innés suffisamment assouplis pour tenter maintenant de donner leur pleine mesure. Le souci, qu'il signale, de pureté amène bien en effet M. René Lacôte à choisir les motifs qui répondent le mieux à son inspiration, et c'est après avoir pris contact avec l'essence des choses qu'il se plaît à nous la transmettre au moyen d'images irisées qu'ennoblit la présence d'une âme. Sans doute, mais je ne suis pas certain que M. Lacôte, virtuose adroit, ne tranche parfois les difficultés en les dissimulant sous quelque arabesque spirituelle et jolie, au détriment ou en l'oubli des exigences plus profondes de son âme. Aussi souhaiterais-je qu'il accueillît le conseil de son préfacier subtil et clairvoyant et délaissât la forme qui lui est devenue trop familière des octosyllabes groupés en courtes pièces pour aborder la composition de quelque poème

sensiblement plus long et, s'il me permet de l'ajouter, d'intention moins superficielle, de ton plus grave ou, s'il préfère, plus passionné.

Je m'aperçois que je semble ne trouver aux poèmes présentés par M. René Lacôte que des réserves à faire. Non. Ce petit volume me ravit, mais à tel point que l'auteur, me semble-t-il, peut et doit atteindre plus haut. De musique et d'images il mène à bien des réussites comme celle-ci, au hasard :

C'est un balcon fin pour les anges,
Sur la falaise un tamaris;
Mais les caresses de ses franges
Filtrent des files de courlis.

L'azur, lentement, les dépose
Au crépuscule, à ras de mer,
Roule les vagues sur ta chair
Ce n'est plus que gouttes de rose.

Oh! ne parlons pas d'influences. Elles seraient faciles à dénoncer, mais elles tamisent encore une personnalité surgissante, elles ne l'accablent pas; c'est tout, à l'âge du poète si jeune, ce que l'on est en droit d'espérer.

Visions de Rome, annonce au titre de son volume M. Jean Bonnefoy, la transposition nécessaire y fait défaut, et la flamme qui grandit et généralise la vue banale en une vision. Dante, Jérémie, Hugo, ni même Joachim du Bellay ne reconnaîtraient un frère dans l'auteur de ces cartes postales illustrées d'une main insuffisante. Toucher à un sujet si vaste, et n'y apporter nulle fièvre! M. Bonnefoy, à en croire son préfacier, n'ambitionne d'autres lauriers que ceux du cicerone suivi et écouté par le troupeau docile des touristes. M. Bonnefoy peut mieux que ces descriptions énumératives et sèches, il le montre dans le dernier poème *Un coucher de soleil à Rome,* mais que cette impression de lumière agonisante et de lumière éteinte par les ombres qui l'envahissent sont loin de visions analogues, mais sensibles et magnifiques, par Poussin ou par Corot. Je me souviens de phrases lues récemment dans un livre de prosateur : Camille Mauclair, ivre de la splendeur éternelle de la ville dont il vante, analyse, chante la majesté, au milieu du Colisée, qu'il a la faiblesse, à mon avis, de

ne comprendre et de ne goûter, à cause des réflexions, me semble-t-il, qui ne devraient émousser sa sensibilité, s'émeut cependant de la descente du crépuscule : « Ce qui m'y retient, c'est une sensation picturale. C'est ce que la lumière et l'ombre font, en bougeant, de ce cirque effarant. Baigné dans un demi-jour transparent, violacé, je regarde les teintes d'or rose que le crépuscule donne, sur un pâle azur, aux travées supérieures. Longtemps ces pans de murailles troués d'arceaux vides retiennent la clarté déclinante. » Cette évocation n'est pas loin de me rappeler celle de la Campagne par Chateaubriand, et dépasse, en tous cas, en beauté vivace, en valeur suggestive, mille fois les pâles tentatives, l'insuffisance lyrique de M. Jean Bonnefoy. Il ne sied pas, où le poète et le prosateur sont aux prises, que le poète soit vaincu.

Je me remémore un temps où nettement, résolument, l'auteur de ce drame **Alcide** prenait position *Contre Freud* et la systématisation dans une direction exclusive d'un certain nombre d'observations psycho-physiologiques qui font la gloire de ce praticien viennois. A l'âge qu'avait l'auteur l'aventure ne manquait point d'audace, et il avait dû s'y préparer avec une constance dans le labeur et une fermeté analytique qu'on ne pouvait trop admirer. Quelle qu'en pût être la valeur scientifique, la tentative était louable et sérieuse; je ne sais dans quelle estime la tiennent les hommes de métier, et que l'on juge — ou qui se jugent — compétents. M. Jean Bodin, depuis, a publié deux ouvrages, *Clémence de la Mort*, *Armel*, ou, après l'agonie, sur l'autre rive se dégage le monde nouveau qui va être conquis. Le destin de cette conquête sera étudié dans les œuvres que se promet de terminer l'auteur. Une méditation et une vue profonde de l'évolution sont à la base de tels poèmes, M. Bodin conçoit le drame comme Gœthe réalisa le *Second Faust*. Malheureusement je ne sais si ses moyens s'adaptent suffisamment à ses ambitions. Si bien construit ou déduit que soit le thème, si bien que M. Bodin se soit appris à écrire en vers, je ne sens chez lui rien d'un poète spontané, d'un poète nécessairement poète, d'un lyrique d'instinct; tout est étudié, appliqué, partant demeure froid et terne. Voici comme Thésée parle à Ariane :

Il ne fut point de jour où je ne t'ai cherchée.

Je suis de ceux qu'irrite une chose cachée
Et qui, malgré cela, voient partout l'inconnu.
Mais je n'espérais point toucher si vite au but.
Pour te trouver j'aurais remué ciel et terre;
Quel instinct, épousant mon geste volontaire,
A peine ai-je voulu, près de toi m'a mené?...

J'arrête la citation. Elle suffit; M. Jean Bodin ne se doute pas de la poésie ni lyrique ni dramatique. La critique et la science sont peut-être son affaire. Qu'il s'y confine; il y sera, je suppose, assez ingénieux et n'aura plus à s'imposer à soi-même l'illusion d'imaginer, fût-ce dans le réel.

Il n'est plus tragique destin, se sentant solidaire d'une race qui, au loin et sous le prétexte d'y trouver mieux qu'un asile, la sécurité assurée aux lieux même d'où jadis on l'a brutalement dispersée, y ploie sous un faix de misère accrue, sous le concours des iniquités, des rapts et des trahisons, que d'éprouver que l'on ne peut rien pour donner à ses frères quelque assistance, tandis qu'on est épargné, bien au chaud, bien à l'abri, dans une contrée indulgente, parmi les siens dont on est aimé, parmi les bienveillants et les familiers. D'autres, avant M. Pierre Créange, ont clamé leur horreur avec véhémence et on se souvient de l'amère ironie dont naguère André Spire imprégnait les rythmes flagellants de ses appels à ses coreligionnaires européens en faveur des autres, ceux qui croupissent aux pays de massacre, de ruine et d'exaction. Il s'était levé, homme, poète, prophète, il fut admis au conciliabule de ceux dont les décisions tendent à régler pour le mieux les destinées des nations. Rien n'y a fait. Les puissants parmi les Israélites n'ont rien entendu, ont feint de s'intéresser, ou se détournent : l'esquisse d'un geste, qu'ils se gardent de renouveler. Rien de plus. Et M. Pierre Créange se ronge ici d'être impuissant; il a essayé de se faire écouter; il a compris, après quelques essais, que ses poèmes ne seraient d'aucun poids. Son activité libératrice cherche à mettre en œuvre d'autres ressources. Il chante du moins les douceurs de la joie, aussi les tristesses familiales. Même dans l'amour, même à la vue de son enfant, il tremble néanmoins, il sait combien instables sont les heures du bonheur. Quel avenir ne peut être craint? Ah! quand les hommes, les tribus,

les générations, affranchis des menaces stupides et redoutables, se pourront-ils engager enfin sur les routes fortunées ou tout au moins paisibles, les claires et rassurantes routes qui mèneraient enfin **Vers les Pays qui ne sont pas...?**

Il y a, dans ces poèmes une force, une conviction visionnaire qui est venue sans doute à M. Créange de la fréquentation assidue de la Bible, quelque chose de ce ton d'énergie spéciale qui exhausse, comme ceux de Spire, la plupart des poèmes de Gustave Kahn, qu'on trouve certes au fond du sarcasme d'un Henri Heine, et même, transposé par les élans d'une sérénité lyrique plus désintéressée, dans les jeunes et immortelles compositions d'Ephraïm Mikhaël. Le mélange de transports tumultueux, indignés ou d'angoisse intime avec le familier presque impromptu de dictions volontairement quotidiennes donne encore au lyrisme de ces poèmes un mérite original. De grandes œuvres se peuvent attendre de M. Pierre Créange.

Je ne sais, en lisant les poèmes qui forment au gré de M. Louis-Maurice Jouffroy des **Degrés pour l'Escalier Mystique,** si le sentiment en moi de la déception ne l'emporte de beaucoup sur les moments de réelle satisfaction. Si mes yeux tombent sur le sonnet consacré à la mort du Poète, je ne trouve rien à y reprendre :

Son verbe est d'un cristal dont l'onde ne meurt pas
Et pour communier au merveilleux repas
Il suffit de puiser à la source sonore!

Mais, spécialement aux poèmes plus développés, je perçois une gêne d'origine trouble, tantôt par insuffisance et tantôt par surabondance des éléments mis en œuvre. M. Jouffroy, je le crains, se surveille trop, ou, pour dire plus exactement, il se surveille mal. Il est trop persuadé d'avance, selon les termes de sa propre déclaration de principe, que le poète en s'efforçant de traduire dans le réel les formes incommensurables où son âme se cherche voit nécessairement son œuvre le trahir et le diminuer. Il s'est forgé cette contrainte dont il se plaint, ou peut-être suffirait-il qu'il en constate la gêne dans celles de ses créations où il n'a pas réussi à la vaincre, tandis que, l'appréhendant au moment où il se met au travail,

il la suscite et sans cesse la renforce par sa seule imagination. Je souhaite à M. L.-M. Jouffroy de rencontrer le point d'équilibre où l'élan naturel du verbe l'emporte, dans l'oubli de tout vertige, et où s'ouvre à lui sereinement le domaine naturel au chant inspiré et mythique.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Edmond Jaloux : *La balance faussée*, Librairie Plon. — J.-H. Rosny aîné : *Sabine et son père*, Flammarion. — Gaston Chérau : *Celui du Bois Jacqueline*, J. Férenczi et fils. — André Savignon : *« Au petit bateau »*, La Renaissance du Livre. — Théodore Jungers : *Petit Nicolas*, Les Œuvres représentatives. — L.-Ch. Royer : *Le Sérail*, Editions de France. — Franz Hellens : *Les filles du désir*, Librairie Gallimard. — Jean Tousseul : *Le Retour*, F. Rieder. — Georges Simenon : *Les passagers du « Polarlys »*, *« Liberty bar »*, A. Fayard.

M. Edmond Jaloux est, probablement, de nos critiques, le mieux informé, le plus nuancé, le plus éclectique et le plus souple ou le plus plastique. Je serais tenté, seulement, de lui reprocher de manquer de constance dans ses affirmations et, peut-être, de caractère... Mais ces qualités qui rendent ses jugements littéraires si attrayants, il les apporte dans le roman et la nouvelle que l'on sait qu'il a illustrés avec une œuvre déjà considérable, puisqu'elle ne compte pas moins d'une trentaine de volumes, et d'une très réelle originalité. M. Jaloux qui appartient à cette génération dont je parlais récemment ,qui entra dans la littérature environ 1900, ne se rattache ni à la tradition symboliste, ni à la tradition réaliste, et je crois bien qu'il a le naturalisme en horreur. C'est un moraliste, il me semble, mais plus méditatif que soucieux d'instruire ou de proposer des réformes, et qui confronte des données contradictoires, agite des questions hypothétiques et se plaît à incarner en de fallacieux personnages, dans une atmosphère de volupté, les émouvantes figures de ses songes... Baudelaire, Poe, les romantiques allemands, Shakespeare voilà ses maîtres; sans oublier les romanciers russes qui lui ont appris à aimer, dans la vérité psychologique la plus profonde, un certain mystère favorable à l'éclosion des névroses... Cette fois encore, avec **La balance faussée,** c'est une singulière

histoire qu'il nous conte, et dont l'héroïne est une malheureuse fille anormale. Celle-ci, Berthe, vit avec son frère Conrad Viverol sur lequel elle a reporté l'amour maladif qu'elle avait pour son père, mort à présent. Dans un accès de jalousie démente, elle a tué, jadis, sa mère d'un coup de hachoir, et le doux Conrad qui a juré à son père de veiller sur elle, lui sacrifie littéralement son bonheur. Modeste employé dans un ministère, il mène une existence réduite, mais qui ne laisse pas de favoriser son humeur chimérique, si elle engourdit sa volonté. Le seul plaisir de ce rêveur éveillé en qui dialoguent subtilement, mais non sans quelque artifice, *Animus* et *Anima*, est d'errer dans Paris dont il connaît et goûte en amateur toutes les singularités, et de recevoir ou de visiter, de loin en loin, quelques amis, d'ailleurs étranges... Chez l'un de ceux-ci il rencontre un jour une Anglaise blasée, Mrs Lennox, à qui plaît sa ressemblance avec le Pierrot juif créé par Charlie Chaplin (elle l'appelle le « Charlot de l'Olympe »), et qui entreprend de le séduire. Elle y réussit en un tournemain. Mais Berthe grâce à sa morbide intuition a tôt fait de soupçonner l'élément nouveau qui s'est introduit dans la vie de son frère, et un soir elle abat Mrs Lennox de plusieurs coups de revolver, épargnant, peut-être, ainsi au malheureux Conrad la douleur d'une déception sentimentale profonde... Ai-je besoin d'insister sur ce qu'il y a de freudien dans le récit de M. Jaloux, et sur l'importance qu'il accorde à la doctrine du célèbre psychiatre autrichien? Cela se réfère à la prédilection que je signalais plus haut, chez notre auteur, pour le secret trouble des êtres; mais on ne trouve rien d'appuyé et qui soit susceptible d'offusquer ou même de gêner dans son étude — dans sa suggestion, plutôt — du « complexe » de Berthe. Le corps, et si vous voulez la matière a peu à faire avec M. Jaloux dont le réalisme est toujours transposé dans le domaine spirituel et ne nous apparaît que semblable aux ondes développées sur la surface de l'eau par le caillou que l'on y jette. Contrairement au titre qu'il donnait il y a quelque temps à un de ses essais : *Du rêve à la réalité,* c'est de la réalité au rêve que procède M. Jaloux. Ainsi, après avoir laissé tomber chastement le rideau sur le don que fait d'elle à Conrad Mrs Lennox, M. Jaloux s'attarde à nous montrer

son héros enveloppé dans une sorte d'aura, dans un état de volupté diffuse qui le met en communion avec le monde extérieur en ne laissant subsister en lui qu'une « vie passive et frémissante à la fois... » Point de peinture de mœurs, ici, où les *happy few* cosmopolites qui nous sont présentés appartiennent à la société des esprits. Point de « déposition de témoin sous serment » non plus, car c'est une espèce d'histoire *en marge* qui nous est contée... Je l'ai dit : les personnages de M. Jaloux sont fallacieux, sinon invraisemblables. Ce sont des êtres rares comme en peut concevoir un écrivain qui a beaucoup fréquenté les excentriques de la littérature anglaise, et qui voit, peut-être, dans leur attitude, souvent discrète, et qui n'est nullement celle des *esthètes* ou des *dandies,* la seule digne de l'intellectuel convaincu de l'irrémédiable tristesse de tout. Peu d'œuvres sont aussi désolées que celle de M. Jaloux. Mais peu d'œuvres, aussi, illustrent de tant de fantaisies raffinées et savantes leur désolation. A cet égard, *La balance faussée* est une des meilleures réussites de M. Jaloux.

Emile Faguet, dans l'aigre petit livre de la collection « Les Grands Ecrivains Français » qu'il a consacré à Balzac, reproche à l'auteur de *la Comédie Humaine* de n'avoir pas fait de place aux enfants dans son univers. Le reproche est sérieux. On ne l'adressera pas à M. J.-H. Rosny aîné qui, au contraire, est de tous les continuateurs du prodigieux romancier celui qui s'est le plus intéressé à la vie puérile. Et notamment, je ne connais pas de plus admirable épopée de l'enfance que *Dans les rues.* Aujourd'hui, avec **Sabine et son père,** M. J.-H. Rosny aîné nous présente quatre enfants dont les âges s'étagent de quatre à treize ans, en butte à la dureté, à la brutalité même d'un père que le chagrin a détraqué. Jacques Myral est un homme supérieur mais sa femme se meurt — mourra bientôt — d'un mal incurable, et il ne peut se résigner, l'aimant comme il l'aime, à être privé d'elle. Les petits le craignent; ils l'admirent, pourtant, malgré sa violence; et l'aînée, Sabine, éprouve pour lui une adoration éperdue. Quand il sera veuf et qu'il cherchera dans la morphine un apaisement, elle sera sa garde-malade dévouée jusqu'au sacrifice, et il connaîtra, enfin, mais trop tard, quelle compensation lui

offrait le Destin à la perte qu'il a faite et qu'il croyait irréparable. Il y a dans cette histoire d'un père qui ne découvre sa fille qu'à l'agonie, une émotion profonde et surtout une mélancolie infinie. Optimiste désespéré, M. J.-H. Rosny aîné a mis dans ce livre toute sa générosité et toute sa tendresse, mais aussi cette ironie riche d'expérience et haute en couleur que je ne saurais rapprocher que de la satire bouffonne de Rabelais. Pour en revenir à ce que j'écrivais plus haut de sa sympathie pour l'enfance, les pages sont — dans l'exactitude de leur observation — d'un très séduisant lyrisme, où il décrit les jeux des petits Myral avec leurs voisins, au début de son récit.

Un récit comme je les aime, c'est **Celui du Bois Jacqueline** par M. Gaston Chérau. Il débute par une veillée dans un château, en Sologne. Tout à coup, à travers la nuit, un coup de feu éclate... Vous avez deviné que c'est un braconnier qui l'a tiré; et l'on part à la découverte sous les bois obscurs... Mais on ne trouve pas que des gaillards inoffensifs, en somme, dans le petit roman ou la grande nouvelle de M. Chérau, c'est-à-dire des tendeurs de collets ou des chasseurs au filet, incapables de faire un mauvais coup au gendarme qui les prend en flagrant délit. On y lie connaissance avec les ravageurs modernes des forêts, de sales types venus de Paris en auto, opérer comme les attaqueurs de banques, et qui vous descendent un représentant de l'autorité aussi facilement qu'un lapin.

Le progrès, hélas! Heureusement, la nature est là, et les bêtes qui l'habitent, et M. Chérau qui connaît bien celles-ci et celle-là excelle à nous communiquer la passion qu'il a pour elles. Il narre avec aisance, en outre, et son récit qui se lit d'une traite, abonde en détails pittoresques et de l'observation la plus fine.

En écrivant **Au petit bateau,** M. André Savignon n'a pas songé à ces petites filles « dont on coupe le pain en tartines », comme disait Théophile Gautier. Le sexe, il est vrai, s'épanouit et s'érige dans ce récit avec la plus cynique impudeur. Mais une telle impudeur finit par désarmer l'indignation qu'elle avait provoqué, à cause de son excès même. L'atmosphère créée par M. Savignon ne laisse pas, du reste, d'agir

sur les nerfs du lecteur, et d'assoupir son sens moral. Vaincu par la longueur — et la monotonie — de l'épreuve à laquelle il est soumis, ledit lecteur consent que Léa soit plus femelle que nature et que sa bestialité fasse un monstre d'inconscience d'un jeune homme dont elle est l'initiatrice, et de son propre père même, un misérable incestueux... Mais M. Savignon qui a, sans doute, beaucoup pratiqué les auteurs anglais d'hallucinantes histoires maritimes, a moins voulu nous intéresser à la vengeance de Mac Claren que nous faire éprouver jusqu'à l'angoisse le malaise de l'errance de son vieux cotre, l'*Octopus*, au milieu des mers. Il a réalisé son objet.

Petit Nicolas, le héros du roman rustique de M. Théodore Jungers naît, un peu, à la façon de Gargantua. C'est un gaillard, et qui fait honneur à la généreuse terre de France dont il est le fruit. Il incarne, d'ailleurs, les vertus traditionnelles de notre pays : intelligence et bon sens, sensibilité, persévérance — s'il ment, d'abord, par « réaction contre les rigueurs de la discipline », à la ressemblance de Jean-Jacques, et s'il est — comme l'auteur des *Confessions* — « chapardeur par gourmandise » et « paresseux par manque d'intérêt aux travaux proposés » [j'aimerais mieux « imposés »...]. Les leçons de la nature lui profitent, et nous apprenons bien des choses avec lui; nous vivons, du moins, une vie saine. La vie même des champs, « aux travaux ennuyeux et faciles », mais qui exige, pourtant « beaucoup d'amour ». M. Jungers qui, je crois, débute, me semble devoir prendre une place honorable parmi nos écrivains régionalistes. Il sait observer et peindre. Mais il narre gauchement, et il y a bien des lourdeurs encore dans son style, imputables, surtout, à l'abus qu'il fait du participe présent.

On a le droit d'être polygame; certains vont même jusqu'à prétendre : le devoir. Mais crier cela comme un sourd, c'est manquer de la plus élémentaire discrétion. Le héros du roman de M. L.-Ch. Royer, **Le Sérail,** commence, à dix ans, par « coller ses lèvres à la source brûlante du désir » de la femme de chambre qui le met au lit chaque soir. Il perfectionne cette éducation en prenant, ployée sur la couche, une paysanne allemande dont il néglige de regarder, alors, le visage... Puis, il vit avec deux femmes sous le même toit, une

vie bi-conjugale. Au dénouement, il leur en annexe une troisième. Les combler toutes les trois, sans compter les fantaisies hors de la maison, c'est d'un gaillard. Mais les nourrir et les entretenir? Il est donc dans la grande mercante? Point. C'est un artiste peintre...

Second polygame, le personnage que nous présente M. Franz Hellens dans **Les Filles du Désir,** mais plaintif et noué. Il désire quatre fois (quatre nouvelles) et à chacune rate son affaire par fausse honte ou scrupule. Son cas est moins rare qu'on ne le pense, et il a notamment des ancêtres glorieux en Rousseau et Stendhal. J'ai choisi ces noms à dessein, parce que les récits, élégamment écrits, de M. Hellens sont d'une subtile psychologie.

Mêmes sortes d'amours manquées faute de savoir ou de pouvoir vouloir, même tonalité dans **Le Retour,** par M. Jean Tousseul. Paysage belge; un petit homme maigriot et pauvre qui étudie, étudie. Ce qu'il aimera, à la fin, ce sera son village, le devoir de le servir. Il renoncera à l'avancement dans l'université pour y devenir instituteur. On songe à Charles-Louis Philippe, et au malheureux André Baillon.

On regrette l'absence de Maigret dans **Les passagers du « Polarlys »** où un marin tient honorablement son rôle. En revanche, on voit un pauvre diable en qui ce commissaire, désormais célèbre, trouve comme une projection de lui-même dans **Liberty Bar.** La mer du Nord, ici; la Méditerranée, là. Des brumes. Du soleil. Encore une fois, M. Georges Simenon a réussi à nous intéresser, à nous émouvoir. Je le répète, n'en déplaise aux petites bouches à qui les romans policiers font faire la grimace, M. Simenon possède le secret de créer des atmosphères, et ses personnages sont humains. Il sait observer et il sent les choses. Il écrit mal, ou plutôt négligemment; mais il a *le don* que la connaissance la plus savante de la langue ne saurait suppléer.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Topaze, comédie en quatre actes de M. Marcel Pagnol, au Théâtre de l'Ambigu. — *Mademoiselle de la Seiglière*, comédie en quatre actes de Jules Sandeau, à la Comédie-Française.

Je viens seulement d'aller voir **Topaze** pour la première

fois. Je ne me donnerai le ridicule ni de découvrir, ni de contester les mérites de cette comédie qui, depuis quatre ans qu'elle a vu le jour, n'a presque jamais cessé de tenir l'affiche, en procurant à la foule de ses spectateurs un plaisir qui ne s'est jamais démenti. Hier encore, à la représentation où j'assistais, il était curieux de constater l'empire exercé par cette pièce sur le public populaire qui l'écoutait, et qui s'était rassemblé là, certain d'avance de devoir se divertir. Les éclats de rire se trouvaient automatiquement déclanchés par les mots ou par les situations. Une jeune femme, derrière moi, ne pouvait contenir ses impressions. « Qu'il est tordant, ce Topaze! » disait-elle à voix haute au milieu d'une scène qui provoquait irrésistiblement son hilarité. Offrir une si solide assurance d'amusement, ce n'est pas rien, et je pense qu'il n'y a qu'un ouvrage usagé comme l'est actuellement *Topaze* qui puisse la fournir à coup sûr.

Aujourd'hui, *Topaze* a échappé à son auteur, et se présente tel qu'au cours d'innombrables représentations l'a façonné la collaboration constante des comédiens et du public. La représentation où j'ai assisté était excellente, parce qu'on y sentait le résultat d'une tradition lentement élaborée, mais encore proche de son origine. M. Larquey montrait une sensibilité charmante, qui apparentait le petit professeur sous l'aspect duquel commence à paraître son personnage aux timides et aux humiliés que Tristan Bernard peignit si souvent. Son Topaze triomphant du dernier acte conservait un gentil sourire, au lieu de montrer une morgue hautaine et cassante comparable à celle de Knock, triomphant lui aussi.

Je ne pouvais cependant me défendre de penser à Knock tandis que le spectacle se déroulait. Est-ce parce que je n'ignorais pas que Louis Jouvet, le créateur de la comédie de Jules Romains, venait d'interpréter *Topaze* au cinéma? Peut-être. Toujours est-il que je rassemblais les deux ouvrages dans mon esprit.

Je ne serais pas étonné si l'on me disait un jour que Marcel Pagnol fut animé lorsqu'il composa *Topaze* du dessein de s'inspirer de Knock, sinon de rivaliser avec lui. Ce sont pièces du même ordre, sinon de même classe. Une intention satirique les traverse de bout en bout. Elles ne com-

portent point d'intrigues. L'intérêt s'y trouve soutenu par le spectacle qu'offre un caractère qui, de scène en scène, s'affirme toujours plus impérieusement, et un pessimisme extrêmement noir s'y répand et y coule à pleins bords, comme il convient à toute comédie vraiment drôle.

Mais, au point où se trouvent maintenant parvenues ces deux comédies, le pessimisme de Knock conserve sa couleur sombre, alors que celui de Marcel Pagnol s'est édulcoré. Bien qu'au moment de tirer la morale de sa pièce, il la rassemble dans cette formule qui ne manque pas de vigueur dans sa simplicité : « Les hommes ne sont pas bons », *Topaze*, dans son ensemble, apparaît comme un badinage inerme, tandis que l'humeur de Knock à mesure qu'il vieillit, devient de plus en plus corrosive. Le chemin divergent parcouru par les deux œuvres surprend d'abord. Puis il s'explique.

En 1923, lors de la création de *Knock*, la Comédie des Champs-Elysées jouait nettement le rôle d'un théâtre d'avant-garde. Or, l'on sait que la gaieté aimable n'est point le propre des établissements que l'on désigne par ce nom. En outre, Jouvet, qui mettait la pièce en scène, a une inclination naturelle à pousser au noir, s'il peut l'être, ce dont il s'occupe.

Au contraire, les Variétés, où *Topaze* fut présenté en 1928, sont un théâtre qui a, depuis cent cinquante ans ou presque, la réputation de fournir des amusements légers — et c'est admirable. Y songez-vous, cent cinquante ans! Cent quarante-deux exactement aujourd'hui! Un tel âge, en vérité, rend singulièrement vénérable le théâtre qui le compte, et ces mots que je viens d'écrire me remplissent tout à coup d'amitié pour lui. Il faudra que je m'en occupe. J'y retournerai. Ce devrait être le premier théâtre après la Comédie-Française. Avec la Porte-Saint-Martin, l'Ambigu et le Palais-Royal, il constitue la véritable noblesse théâtrale de Paris. Je n'y songeais pas assez hier soir, à l'Ambigu même. En entrant sur le boulevard, par la porte dérobée où veille une concierge vénérable, en gravissant l'étroit escalier qui mène aux loges des comédiens, en parcourant ses couloirs incommodes, je manquais d'un respect suffisant pour ces lieux. Et voici que je me sens pris d'une tendresse particulière pour *Topaze*, du fait seul qu'il a vécu aux Variétés et à l'Ambigu.

Pour revenir à mon sujet, je dirai que l'impérieuse tradition des Variétés commande qu'on y joue gai. Les piqûres doivent être légères, et les poisons n'y doivent être versés qu'en ces doses minimes qui en font des plaisirs ou des excitants. A la Comédie des Champs-Elysées, *Topaze* aurait pu facilement devenir une pièce sinistre, et rien ne dit qu'aux Variétés, *Knock* n'aurait point fait figure de badinage bon-enfant et presque vaudevillesque.

Qu'on n'aille pas croire, cependant, que toute la différence qui existe entre l'un et l'autre tient seulement au cadre où ils se manifestèrent originellement. J'ai dit que les deux pièces étaient de la même sorte, mais non de la même classe. Il faut reconnaître, en effet, que *Topaze* manque cruellement de style. Le langage où il s'exprime n'a guère d'accent, ni de relief. Il est au contraire d'une pénible mollesse, quand celui de *Knock* est d'une abondance et d'une plénitude excellente.

Je me demandais un jour d'où venait que Jules Romains, en qui je ne vois ni un poète, ni un romancier, ni un homme de théâtre, ait cependant rencontré des succès éclatants par ses vers, par ses romances et par ses pièces. J'ai trouvé la réponse à cette question : c'est parce que c'est un écrivain. Marcel Pagnol n'est qu'un auteur dramatique. Ce n'est pas rien, mais on voit la nuance.

§

La Comédie-Française a repris **Mademoiselle de la Seiglière**, de Jules Sandeau, et quoique je n'aie pu en soutenir la vue jusqu'au bout, j'estime qu'elle a bien fait. Il s'exhale de cet ouvrage un fumet de répertoire qui lui permet de renaître dans ce cadre pour y vivre l'espace d'une soirée, tous les six mois. De plus, il est fort bien fait pour amuser les comédiens qui le jouent, et cela compte. Mais il ne semble pas qu'aucun metteur en scène ait pris garde qu'elle pourrait le divertir, lui aussi.

Le plaisir d'un metteur en scène, doit être, si je me fais une juste idée de son travail, de souligner parfois dans un ouvrage quelques-uns de ses caractères qui n'apparaissent point à première vue. Il agit à la façon d'un projecteur qui met en lumière un détail qui risquait de passer inaperçu. Il

peut même faire davantage, et comme d'un cornet magique, faire sortir d'un ouvrage ce qui n'y était point. Il fait preuve alors d'une virtuosité presque coupable, car il risque de la sorte de fausser et de dénaturer l'ouvrage auquel il donne ses soins. *Mademoiselle de la Seiglière* n'est pas une pièce qui ait beaucoup à perdre si on la fausse. Je pense même qu'elle ne pourrait qu'y gagner. Cette fade anecdote se passe sous la Restauration. En 1817 exactement. Elle met aux prises des Emigrés revenus en France, des anciens soldats de l'Empire, et des nouveaux bourgeois. Il me semble que si l'on avait insisté sur le côté, retour de guerre, de la fable, sur son côté lendemain de révolution, et si l'on avait souligné les fugitives revendications sociales qui s'y rencontrent, on aurait pu douer cette mince comédie d'une sorte d'actualité qui eût été assez surprenante. Car enfin, les retours de guerre, les lendemains de révolution, les revendications sociales, nous en avons une certaine expérience assez fraîche. Mais il aurait fallu pour cela prendre le soin de relire le texte avec attention, et non point se borner à ressusciter ce que l'on imagine que fut la tradition des Samson, des Regnier, des Delaunay et des Madeleine Brohan.

La tradition est une belle chose, et il m'est arrivé d'en faire l'éloge. Ci-dessus même, si je ne me trompe. Je suis assez disposé à me sentir ici-bas d'une autre humeur. Est-ce pas mon droit ?

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Charles Nicolle : *Biologie de l'invention;* Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan. — B. P. G. Hochreutiner : *Gœthe et la Science, Revue générale des Sciences,* juillet 1932.

La vie agitée de Paris ne convient guère aux hommes de science. Il est difficile, du moins à des savants officiels, de s'isoler pour travailler et penser. Charles Nicolle a eu la chance de vivre de longues années à Tunis, où il dirigeait l'Institut Pasteur, et c'est dans une atmosphère de calme et de lumière que sa belle et curieuse intelligence a pu prendre tout son essor. Prix Nobel de médecine en 1928, Charles Nicolle

cependant a ambitionné de venir à Paris enseigner aux jeunes; il a demandé et obtenu de succéder au Collège de France à d'Arsonval, dans la chaire de Médecine expérimentale, illustrée jadis par Claude Bernard. En mai dernier, l'amphithéâtre n° 8 était comble comme du temps où y professait Bergson : maints littérateurs, artistes et philosophes étaient venus se joindre aux hommes de laboratoire pour entendre la leçon inaugurale de Charles Nicolle; ce fut pour tous un véritable régal.

Charles Nicolle, esprit très cultivé, n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Mercure de France;* il y a publié plusieurs études; il a fait paraître ailleurs quelques ouvrages littéraires et de philosophie médicale. Il y a quelques mois a paru de lui la **Biologie de l'invention.**

L'auteur se présente modestement :

Je ne suis pas du tout un philosophe. J'avoue mon ânerie dans la matière. Il m'a semblé que l'esprit de découverte était un fait de la vie, un phénomène naturel. Pour l'étudier j'ai utilisé la technique qui m'avait servi au débrouillement d'autres problèmes, touchant également la vie.

La caractéristique de la vie est la tendance à l'équilibre. Un certain équilibre est une nécessité pour que puisse se maintenir en vie un organisme. Pour Ch. Nicolle, le génie est une manifestation d'un déséquilibre individuel; or le mélange des races favorise le déséquilibre de l'esprit, et par suite l'éclosion du génie. A cet égard, Remy de Gourmont a vu plus juste que son compatriote normand M. de Gobineau; si on relève la carte des grands hommes de la France, on trouve ceux-ci le plus souvent aux frontières terrestres ou maritimes; les provinces centrales de notre pays, celles du sang gaulois le plus pur seraient, en génie, les moins riches. Que l'intelligence créatrice appartienne surtout aux races de mélanges récents, l'histoire le prouve. La civilisation égyptienne a paru quand, aux premiers occupants de la vallée du Nil, se sont mélangés des conquérants venus d'Orient; la chaldéenne est née au contact des asiatiques et des sémites; ici l'auteur se livre à une intéressante analyse de la genèse de la civilisation grecque, en certains foyers brillants, à proximité de régions qui n'ont donné au monde aucun artiste, aucun savant,

aucun penseur. On ne peut nier l'importance des grands ports dans l'histoire des découvertes humaines; « ce sont les vivants creusets où, sans cesse, des groupes d'hommes différents se fondent ».

Ch. Nicolle envisage le génie dans ses rapports non seulement avec les races, mais encore avec le sexe.

« La femme peut-elle faire œuvre de génie? » A cette question, l'auteur répond catégoriquement : non, et il ajoute : « l'aptitude à l'invention est une propriété d'essence strictement masculine ». Il y a souvent même une antinomie entre la femme et le génie masculin; certes, il est des compagnes du génie qui partagent ses illusions, ses peines et qui lui sacrifient leurs goûts, leur liberté; ce sont des êtres d'exception : « la plupart des femmes ne remplissent pas, auprès du génie, une fonction tutélaire »; d'abord séduites, bientôt désillusionnées, elles ne tardent guère à s'attaquer à la chimère de l'homme; il est vrai que le génie est souvent insociable et fort égoïste.

Ch. Nicolle n'est cependant pas antiféministe. « Je ne conteste pas que les plus beaux dons de l'intelligence se rencontrent parmi les femmes... Une grande et belle intelligence peut être dénuée de tout don d'invention... Je ne mets nullement le génie au-dessus de l'intelligence. » Il glorifie d'ailleurs en termes excellents la valeur et le rôle de la femme :

La femme est l'être complet, l'individu humain par excellence; l'homme n'est qu'un accessoire...

C'est en elle que repose l'avenir de l'espèce. Il importe médiocrement à cet avenir que l'homme, le mâle, s'écarte quelque peu de la ligne physiologique. La fonction qui lui incombe est toute momentanée. Bien qu'indispensable, elle demeure secondaire. Un déséquilibre a créé le sexe accessoire. Ce déséquilibre originel lui confère une aptitude à l'acte créateur, qui, dans son essence, est, lui aussi, un accident. Que l'homme subisse les effets de ce nouveau déséquilibre, lui seul le ressent.

La vie ne peut se perpétuer que grâce à un équilibre sans cesse poursuivi, toujours dérangé, jamais ni compromis ni atteint. Le déséquilibre du génie sert l'avenir de l'espèce, à la condition qu'il ne sévisse que chez le mâle. Le même déséquilibre, s'il frappe la femme, supprime la lignée.

Dans le dernier numéro de l'*Année Biologique*, M. Millot

rend compte d'un travail récent d'un savant italien, M. Pieraccini, sur le « rôle de la femme dans le maintien et le perfectionnement de l'espèce », où l'on trouve exposées des idées analogues. C'est la femme qui fixe le type spécifique humain; elle se modifie moins vite que l'homme et tend à ramener au type ethnique moyen les variations trop accentuées présentées par l'homme. Dans la famille des Médicis, par exemple, certains caractères, tels que nez convexe, prognathisme, yeux à fleur de tête, étaient plus marqués chez les hommes que chez les femmes. La femme atténuerait les variations qui sont nuisibles à l'espèce; elle résisterait mieux que l'homme à tous les agents morbides; elle est moins sujette entre autres à la calvitie, à la folie, aux impulsions criminelles.

Mais revenons au livre de Charles Nicolle. Dans le chapitre intitulé : « les larrons de la découverte », il se montre assez dur vis-à-vis de certains de ses collègues. Rares, paraît-il, sont les savants vraiment désintéressés; beaucoup se laissent griser par le succès, recherchent fauteuils académiques, décorations et titres, et en outre l'admiration des femmes, et se montrent jaloux des rivaux. Ch. Nicolle réclame pour eux l'indulgence: ce sont des enfants; ils ont vécu si peu d'ordinaire; mais, quelques pages plus loin, il met en garde les jeunes contre les « détrousseurs » qui s'emparent effrontément de l'invention et qui la signent.

Un tel exploit n'est possible qu'aux puissants. Leurs titres officiels, la considération que le public attache à ces titres les mettent au-dessus de la justice. Malheur au novice qui confie le secret de sa découverte à de tels rapaces, sans avoir pris auparavant des précautions.

Je noterai encore les réflexions suivantes :

C'est par une série ininterrompue d'accidents, rien que par des accidents, que la vie des êtres se conserve.

La nature ne réussit pas toutes ses œuvres. Elle ne réussit pas tous les êtres. Il y a des ratés.

§

On a beaucoup parlé du génie universel de Gœthe, de ses intuitions scientifiques. Dans un article récent intitulé

Gœthe et la Science, M. Hochreutiner, directeur des Musées de la ville de Genève, fait pas mal de réserves au sujet de la valeur scientifique de Gœthe.

La théorie des couleurs de Gœthe ne saurait satisfaire les physiciens. Gœthe avait la réputation d'être un bon géologue; désireux d'être utile à la principauté de Weimar, il conseilla au duc d'entreprendre des travaux dans le Hartz afin d'y exploiter le minerai de cuivre; les travaux furent exécutés et durèrent de 1784 à 1796; on dépensa 70.000 thalers sans trouver la moindre trace du métal; les soucis que cette tentative infructueuse causa à Gœthe ne seraient pas étrangers, paraît-il, au voyage d'Italie que le grand écrivain fit pour se distraire. Comme botaniste, Gœthe réussit mieux : la théorie d'après laquelle toutes les parties de la fleur, sépales, pétales, étamines, carpelles, sont des feuilles transformées, est exacte. La variabilité au sein de certaines espèces l'avait beaucoup frappé; ainsi l'espèce Rose se perd dans un nombre infini de variétés; il désignait de telles espèces sous le nom de *libertins:* « Si j'ai osé donner cette épithète à la Rose, ceci ne saurait en rien amoindrir son charme ». Enfin, en ce qui concerne l'os intermaxillaire de l'Homme et la théorie vertébrale du crâne, ce n'est pas Gœthe qui en a eu la priorité.

Gœthe, quoique bon observateur, fut surtout un théoricien.

La seule observation d'un fait ne saurait nous faire progresser. Chaque observation entraîne une considération, chaque considération une réflexion, chaque réflexion une généralisation. Ainsi on peut dire que chaque regard attentif, jeté sur le monde, nous entraîne à faire des théories.

Il ne s'en méfiait pas moins des théories, témoin cette phrase fort juste :

Les théories sont dues souvent à l'impatience d'un esprit qui remplace le phénomène par des images, des idées ou même seulement par des mots.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE

Hans F. R. Guenther : *Rassenkunde Europas*, Munich, Lehmann, ill. in-8°. — Du même : *Rassenkunde des juedischen Volkes*, Munich, Lehmann, ill., in-8°. — C. J. Popp Serboianu : *Les Tsiganes;* Paris, Payot, in-8°. — David Macdonald : *Mœurs et Coutumes des Thibétains*, Paris, Payot ,ill., in-8°. — J. P. Mills : *The Ao Nagas*, Londres, Macmillan, ill., in-8°. — N. E. Parry : *The Lakhers*, Londres, Macmillan, ill., 8°.

Cette troisième édition du traité de Guenther sur **Les Races de l'Europe** représente un vrai progrès en ce que certains problèmes complexes ont été repris à la base, certaines affirmations prématurées contrôlées de près, surtout dans les laboratoires de Czekanowski à Lwov, de Fischer à Berlin, de Lenz à Munich, etc. L'illustration a été elle aussi rectifiée, bien qu'un spécialiste puisse juger que parfois ont été donnés des types aberrants plutôt que des types communs; et trouver que les détails se perdent avec les procédés à quadrillages. Mais c'est une très bonne mise au point des données actuelles, d'ailleurs très insuffisantes encore. Ce n'est pas le lieu de critiquer les conclusions que Guenther, qui est nationaliste, veut tirer de l'ethnographie et de l'anthropologie. Quand il affirme par exemple (page 285), à propos des habitants des Iles Britanniques, mais ailleurs d'autres nations aussi, que « le métissage des races détermine la dégénérescence d'un peuple », c'est jouer sur les mots ; car un peuple est partout et toujours un mélange de races; dès l'époque préhistorique déjà. Et on ne peut plus de nos jours trouver un « peuple », fut-ce même une tribu de quelques centaines de membres, qui serait de race unique et pure. Le concept anthropologique de *race* et le concept social de *peuple* ne se superposent pas; et bien usée est la théorie que le succès d'un peuple dépend de la pureté de sa race. Quel succès d'ailleurs? Artistique, politique, militaire, économique? Donc, dans cet ouvrage, on laissera tomber toutes ces pseudo-explications pour ne retenir que les faits, fondés sur une lecture immense et sur une consciencieuse précision. Cartes nombreuses et commodes.

Son **Ethnographie du peuple juif** est une refonte des onze éditions d'un ouvrage antérieur paru d'abord en 1922. Ici aussi l'auteur s'est donné beaucoup de peine pour être bien

au courant et ce n'est pas une petite affaire; car sous ce nom de Juifs se groupent des représentants de presque toutes les races connues; il y a des Juifs chinois et d'autres nègres. Il est vrai que certains Polynésiens, qui ne sont pas Juifs, ont le type dit juif. Le principal intérêt du traité de Guenther est de montrer à grand renfort de photos comment les types se sont mêlés, mais ont conservé un caractère commun qui fait qu'en effet la moindre goutte de sang juif détermine des variations par rapport aux types anthropologiques environnants. Amusante au moins est la juxtaposition du portrait de Disraeli et d'un Hottentot. Les Juifs français sont représentés par Louis Loucheur, descendant de Juifs portugais; on aurait pu trouver mieux, par exemple chez les Juifs de Provence installés dans ce pays avant même la naissance de Jésus-Christ. Comment Guenther découvre de la race dinarique (de Deniker, à laquelle j'appartiens moi-même) chez des Juifs des Carpates me dépasse. Que tous les Juifs représentent un type sinon physique, du moins psycho-social à part, d'un bout du monde à l'autre, de la Chine au Maroc, est évident; mais que Guenther prétende ici encore que « le *Judentum* est la conséquence de données raciales spéciales et la conséquence d'un processus de sélection » m'est incompréhensible. C'est juste à la thèse contraire que les Juifs apportent les meilleurs arguments, tout autant que l'Islam, mais non le christianisme. D'ailleurs Guenther est bien obligé d'admettre (p. 323) que l'antisémitisme n'est pas une pure question de race, mais un phénomène de psychologie collective, donc un complexe d'origine sociale et non pas physique. Il reste que pour se renseigner sur les diverses « races » de Juifs, le livre de Guenther est le meilleur en ce moment.

L'ouvrage de C.-J. Popp Serboianu sur les **Tziganes** a un titre alléchant; on s'attend à une mise au point générale, à la monographie comparative qui nous manque. Mais après une introduction que les tsiganologues regarderont comme très faible, en grande partie fondée sur une étude incomplète même des Tsiganes roumains, on trouve à partir de la p. 85 une grammaire dite tsigane, mais qui ne vaut aussi que pour le romani de Roumanie (un Tsigane anglais ou persan

n'y comprendrait goutte) puis, p. 233 et suiv., un manuel de conversation qui ne vous servirait de rien avec les Jitanos d'Espagne; puis un dictionnaire, aussi de tsigane roumain (et même pas comparé); enfin un tableau comparatif d'après Ascoli, comme si n'existaient pas les beaux travaux de la Gypsy Lore Society. Des tableaux grammaticaux terminent cet ouvrage, qui est fort utile dans son genre, mais très spécial, et géographiquement très limité; ceci devrait être dit au titre.

On éprouve aussi une désillusion avec le livre de David Macdonald, intitulé **Mœurs et Coutumes des Thibétains,** car cet agent commercial, doué de bonne volonté et de curiosité, manquait d'instruction ethnographique. Il a ramassé un tas de choses qui se trouvent déjà dans des ouvrages antérieurs (Waddell, etc.) sans voir qu'il reste à chercher tout autre chose. De plus, il a généralisé; le Tibet (sans *h*, je vous prie) est aussi varié que n'importe quel autre pays d'Orient, et plus peut-être à cause de ses hautes montagnes. Mais enfin, pour le grand public c'est un bon tableau synthétique; et les photos sont pour la plupart vraiment réussies.

Je n'y mets aucune mauvaise volonté, on le pense bien; mais comment ne pas regretter que M. Macdonald n'ait pas été plus précis et plus détaillé quand on étudie les deux nouvelles monographies publiées chez Macmillan par le Gouvernement de l'Assam, pour continuer la série dont j'ai déjà fait l'éloge ici plusieurs fois?

M. J.-P. Mills, auquel on devait déjà la monographie sur la fraction Lhota du vaste conglomérat de tribus Nagas, a ensuite entrepris l'étude de la fraction **Ao,** qui vit au nord de la précédente et s'en distingue par un certain nombre de coutumes-types. De sorte que là aussi on constate cette tendance à la variation qui vient, dans toute l'histoire des civilisations, contrebalancer les constantes biologiques. Les Ao, par exemple, se distinguent des autres fractions Naga en ce qu'ils exposent leurs morts sur une plate-forme; qu'ils ont des conseils de village strictement organisés; des xylophones énormes creusés à même dans des troncs d'arbre; qu'ils tatouent leurs femmes; qu'ils sont divisés en sections linguistiques tellement stables qu'un mari et sa femme

causent chacun dans son dialecte, sans mélange de vocabulaires; par leur division en phratries, qui présentent un caractère très archaïque. Ce sont là quelques-uns seulement des faits-types, que nous fait connaître cette belle monographie, construite sur le même plan que les précédentes : vie matérielle, arts et techniques; type physique et psychique; vie domestique; lois et coutumes; religions (chapitre du plus haut intérêt, procédés magiques très primitifs; magie des pierres; etc.); contes, légendes et chansons; langue; puis, en appendice, des descriptions très détaillées de certaines cérémonies complexes. Il y a chez les Ao une mission américaine; M. Mills, fonctionnaire-ethnographe du Service Civil de l'Inde, considère que l'introduction du christianisme a détruit en partie l'ancienne organisation cohérente et « vertueuse » des Ao, sans rien leur donner à la place; cet appendice confirme ce que les missionnaires américains ont reconnu eux-mêmes ailleurs (Philippines, etc.).

Aussi intéressante, rédigée sur le même modèle aussi, est la monographie de M. Parry sur les **Lakhers,** autre tribu de l'Assam, mais qui n'a perdu son indépendance politique que depuis quelques années seulement. Cette grande tribu semble faire la transition entre le groupe Naga et le groupe Kuki; on trouve chez elle des coutumes appartenant à l'un ou à l'autre de ces groupes, mais en outre des coutumes à part, qui semblent indigènes et formées indépendamment. Ainsi, c'est la seule tribu de cette région qui interdit aux femmes de jouer un rôle actif dans les cérémonies et sacrifices. Il leur manque aussi une certaine cérémonie de passage par laquelle on acquiert du « mérite », dont on fait ensuite profiter toute la collectivité. Peut-être faut-il ranger ici l'absence, ou du moins l'atténuation, de l'exogamie, si frappante chez les autres Assamais.

Il y a bien d'autres détails encore, intéressants à la fois du point de vue scientifique comparatif et pour leur pittoresque, qu'il me faudrait signaler; du moins conseillerai-je à qui veut savoir ce que sont les bonnes monographies ethnographiques modernes, de consulter ces deux volumes. Il n'est pas inutile d'ajouter que les auteurs ont suivi les cours

d'ethnographie organisés à Oxford et par le Gouvernement de l'Inde.

..A. VAN GENNEP.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Stefan Zweig : *La fantastique aventure de Mary Baker Eddy* (Stock). — Carlo Suarès : *Krishnamurti* (Les Editions Adyar).

La **Vie de Mme Baker Eddy** a été étudiée, paraît-il, en Amérique dans deux ouvrages dont l'un est une critique de parti pris et dont l'autre est un éloge hyperbolique à la manière d'un évangile. Le livre de M. Stefan Zweig tient le juste milieu et il est donc une juste contribution à l'histoire des mouvements mystiques. Il se rangerait plutôt dans cette sorte de critique où la recherche d'une vérité rigoureuse ne laisse pas la plus petite place à la foi. Il a l'avantage d'être lumineux et évocateur et la beauté du style traverse la traduction.

Mme Baker Eddy, chacun le sait, est la fondatrice de la Christian science qui est à la fois une religion et un moyen de guérir toutes les maladies par le pouvoir de l'esprit. La Christian science a des millions d'adeptes dans le monde entier. En France seulement, son rayonnement est insignifiant. Cela tient, à mon avis, à la traduction informe qui existe en français du livre *Science et Santé,* livre qui est comme la Bible de cette religion. Je n'en donnerai qu'un exemple qui m'a longtemps empêché de rien comprendre à cet ouvrage, malgré mes efforts sincères. Un mot revient sans cesse dans ce livre. C'est le mot qui veut dire : personnalité inférieure de l'homme. C'est le mot capital du livre. La personnalité inférieure est, d'après la Christian science, ce qu'il faut combattre en nous, ce qui croit à la maladie et à la mort, ce qui nous empêche d'être sauvés. Or, ce mot est traduit par : entendement mortel ! Je suis certain que cette traduction a empêché, comme moi-même, beaucoup de gens de comprendre la Christian science. Et c'est regrettable, car, sous une métaphysique à l'usage des enfants, se cachent de sages et profitables vérités pratiques relatives au pouvoir de l'esprit sur le corps.

Cette vie de Mme Baker Eddy a quelque chose de grandiose et de terrible. Elle est surtout instructive par le fait que cette femme volontaire et illuminée n'a commencé sa carrière de prophète qu'à cinquante ans et qu'on y voit la force toute puissante et irrésistible de la volonté et de l'illumination. A cinquante ans ! Il n'est jamais trop tard pour fonder une religion. Il suffit de croire. Et elle a cru. Aucun évangéliste ne pourra rien ajouter de plus à cette leçon.

Le message simple et direct de Mme Baker Eddy peut se résumer très brièvement et c'est ce qui a fait sa force d'expansion. Il n'y a pas de maladie, il n'y a même pas de mort. L'homme est divin et Dieu, qui est bon, ne veut pas le mal. C'est en vertu d'une illusion qu'on est malade et qu'on vieillit. Cette illusion est causée par l'aveugle personnalité inférieure de l'homme (l'entendement mortel !). Une fois qu'on s'est rendu compte de cette vérité, on peut, en principe, être éternel.

Le développement de la Christian science a été foudroyant. Si, en méprisant totalement le rôle du médecin dans la maladie, la Christian Science a causé beaucoup d'aggravations de maux, on peut dire que ce n'est que le revers de la médaille, car elle a rendu des services immenses, guéri une foule de malades incurables. Elle a divulgué le formidable pouvoir de l'esprit sur le corps, donné la preuve que la confiance en la guérison était, dans un très grand nombre de cas, la guérison elle-même.

Il importe peu que, comme ses détracteurs l'ont démontré, la méthode de Mme Baker Eddy ait été prise dans le livre d'un homme obscur et modeste appelé Quimby, qu'elle connut dans sa jeunesse. Il importe peu, même, qu'une fois, pour son mari qu'elle aimait, Mme Baker Eddy ait fait appeler un médecin, contredisant ainsi l'affirmation de toute sa vie. Il importe peu même qu'elle soit morte, contredisant la logique de sa théorie, qui doit permettre de vaincre la mort· Tout cela laisse son idée essentielle debout et vivante.

Mais ce qui ébranle cette idée jusque dans son fondement, c'est que cette prophétesse du Christ fut intéressée. Elle a dit que sa méthode était excellente pour acquérir des revenus. Elle a instruit ses premiers disciples pour 300 dollars. Elle a

veillé à recevoir d'importants droits d'auteur du livre qui lui avait été dicté par Dieu. Ce faisant, elle a acquis une légitime fortune humaine. Mais elle s'est ôté tout droit au titre d'Envoyée de l'esprit qu'elle revendiquait audacieusement. Il ne nous a jamais été dit que Jésus fit payer la famille de Lazare pour le ressusciter. Si populaire que soit la Christian science, elle repose sur des bases de monnaie. Elle a été tout de suite, par le fait de sa fondatrice, une organisation financière. Elle reste un moyen de guérison, merveilleusement efficace dans un grand nombre de cas, mais rien de divin n'y participe.

§

M. Carlo Suarès tente d'expliquer avec clarté le message de **Krishnamurti.** Il n'y réussit qu'à demi. Mais c'est peut-être à cause de l'obscurité du message plus qu'à cause de l'explication. Et il se dégage de son livre cette sincérité qui est la qualité essentielle de l'écrivain.

L'essence du message de Krishnamurti se résout à ceci : Il faut supprimer le moi. Les conflits, les divisions, la douleur, viennent de l'illusion du moi. L'homme, pour être libéré, ne doit plus avoir de moi personnel. La conscience est une limitation qu'il faut supprimer.

La première objection que l'on peut faire à ce message, c'est qu'il est un formidable retour en arrière. Aux premiers âges de l'humanité, les hommes n'étaient pas encore éveillés à la conscience du moi. Ils ont conquis cette conscience à travers les millénaires. Elle est leur seule garantie de sagesse et de vérité vis-à-vis des impitoyables lois de la nature. Et voilà qu'il faudrait y renoncer !

Il y a aussi d'autres objections aussi graves que l'on pourrait faire à l'enseignement de Krishnamurti. Elles portent sur sa manière d'instruire. Quand on l'interroge sur une chose précise, au lieu de répondre avec franchise qu'il la sait ou ne la sait pas — ce qui est possible, même pour un grand Messager, — il fait un détour, il escamote la réponse. Faut-il croire à la réincarnation ? lui demande-t-on. La réincarnation est une prison dans laquelle vous vous enfermez, répond-il. Mais faut-il croire qu'on se réincarne ? Ne restez pas dans

cette cage qui limite votre esprit, dit-il encore. Ainsi il joue avec la vérité. Il se garde de dire qu'il ne sait pas, ce qui serait profondément instructif, si l'on se souvient des hommes éminents qui l'ont instruit. Mais s'il sait, pourquoi refuse-t-il de dire la vérité, qu'il honore pourtant, pourquoi favorise-t-il si ouvertement l'ignorance ? Il professe lui-même que l'ignorance est un mal. Lui qui s'indigne sans cesse contre les prisons que les hommes se créent eux-mêmes par leurs préjugés, il doit savoir que la plus hermétique des prisons est l'ignorance. Et s'il est libéré, c'est parce qu'il a vaincu en lui l'ignorance.

Krishnamurti est un révolté. Mais ce n'est pas un grand révolté, à la manière du Bouddha ou de Jésus. Il se révolte contre les mysticismes, les yogas, les religions, toutes choses contre lesquelles on peut se révolter dans certains cas, mais qui restent des manières d'échapper à l'ignorance et au mal. Mais il n'a pas de grande révolte contre l'oppression supérieure des lois de la nature. La vie est aimable et charmante, dit-il, quelque part. En vérité, celui qui trouve la vie aimable et charmante, surtout s'il se donne comme un grand instructeur des hommes, manque singulièrement de pitié. Il vaut mieux ne pas être libéré, si cette libération nous dérobe le sentiment de la douleur universelle.

La conception de Krishnamurti touchant la suppression du moi exigerait de longs développements. Je crois qu'elle provient d'une erreur métaphysique. La loi du monde — dans la mesure où l'on peut entrevoir sa courbe — veut le développement de la conscience humaine, puis son retour à l'unité. A un moment de son développement, la conscience doit s'arrêter d'être personnelle et tendre par l'amour à la conscience divine. Krishnamurti pense que ce tournant est arrivé et il en conclut qu'il faut supprimer le moi. Mais l'effort pour le développement de la conscience n'a pas eu lieu pour être perdu. Les consciences peuvent rentrer dans l'unité sans s'anéantir. La notion d'un être unique, qui est en même temps des millions d'êtres séparés, est la plus difficile à comprendre, mais celle vers laquelle doivent tendre nos efforts de compréhension.

MAURICE MAGRE.

CHRONIQUE DES MŒURS

Janine Merlet et autres : *Vénus et Mercure*, Editions de la Vie moderne, 58, rue Saint-Lazare. — R. et Y. Allendy : *Capitalisme et sexualité*, Denoël et Steele. — Mémento.

En vérité, il est bien regrettable qu'un livre consacré à la prostitution s'intitule **Vénus et Mercure.** Ce sont deux grandes divinités qu'il ne faut pas offenser à la légère. A la place de l'autrice, Mme Janine Merlet, je ne dormirais pas tranquille, et pour fléchir l'ire de la déesse, je me condamnerais à lui sacrifier une centaine de fois de suite, avec intervalles bien entendu, de même que, pour me concilier les bonnes grâces du dieu, je souscrirais plusieurs centaines d'abonnements à la revue qui porte son nom.

Ceci dit, ouvrons le livre, parcourons les images qui représentent je ne sais combien de quartiers réservés en diverses villes (comment des maisons dites de joie peuvent-elles avoir un aspect aussi morose?) ne regardons pas certaines autres (il y a des hommes déguisés en femme, à Berlin, qui sont à vous faire fuir !) et surtout ne tâchons pas de comprendre (telle image page 183 est à vous faire donner votre langue au chat) et arrivons enfin à la partie vraiment intéressante du livre, à ce qui concerne la réglementation et la surveillance hygiénique de la prostitution. Ici nous avons pour guides les auteurs les plus compétents et les plus graves, le docteur Gerbonne, les médecins-généraux Saint-Paul et Chavigny, le docteur H. Drouin, etc.

C'est une vieille question. Et depuis bien des années, abolitionnistes et réglementationnistes échangent de copieuses injures dans les Congrès d'études sexuelles. Les abolitionnistes ont dans leur cartouchière un certain nombre d'arguments. D'abord il est inconvenant que l'Etat, sous prétexte de surveiller la prostitution, la reconnaisse officiellement et la favorise. Ensuite il est immoral que l'Etat tolère des maisons où la femme est obligée de se livrer à n'importe qui la paie. Enfin, il résulte, nous dit-on, des statistiques que les maladies vénériennes ne sont jamais plus nombreuses que dans les pays où la prostitution est réglementée et dûment surveillée.

A ceci, ceux de l'autre opinion répondent : En surveillant la prostitution, l'Etat ne l'approuve pas plus qu'il n'approuve le crime en surveillant et arrêtant les criminels. Pour le caractère obligatoire de l'acte, la femme garde sa liberté, surtout dans les maisons d'un nouveau genre, dites maisons de passe ou de rendez-vous, et pour les autres du vieux genre, il serait très facile de donner satisfaction aux âmes soucieuses de libre-examen. Enfin, il n'est pas vrai du tout que la surveillance augmente le nombre des maladies vénériennes, c'est absolument le contraire.

C'est là le nœud, si j'ose dire, de la question. La réglementation diminue-t-elle, ne serait-ce que d'un centième, les chances de contamination ? il faut être résolument pour elle; les augmente-t-elle au contraire, ne serait-ce que d'un millième, il faudrait être contre elle. Et le difficile, c'est qu'ici et plus que partout, on fait dire aux statistiques ce qu'on veut, la statistique étant, on l'a dit, le sur-mensonge organisé. Mais vraiment, quand on n'a pas l'esprit tourneboulé par le parti pris, on ne peut pas nier que la surveillance sanitaire ne donne des résultats très réels, et que, par conséquent, il faut passer sur tous ses autres inconvénients possibles (qu'on ne voit pas d'ailleurs très bien) pour obtenir cet avantage incontestable. Dans les villes où l'on a voulu supprimer complètement les maisons closes comme à Strasbourg, on a vu, si j'en crois les médecins, augmenter considérablement le nombre des cas vénériens, et c'est pour cela qu'à peu près tous les docteurs demandent le maintien de la surveillance hygiénique, sans d'ailleurs s'opposer à son perfectionnement. C'est ainsi que le médecin-général Saint-Paul, connu en littérature sous le pseudonyme Espé de Metz, prône l'établissement d'une cabine prophylactique dans chaque maison spéciale avec obligation pour la femme comme pour le visiteur de passer par la cabine avant tout rapprochement; de plus le même médecin demande que la femme soit personnellement intéressée à l'observation des règles de précaution hygiénique, et tout ceci semble d'une sagesse parfaite; l'installation de cabines de ce genre dans les casernes a été un premier pas, mais le second, plus important encore, devrait être l'extension de ce système aux maisons en ville;

seulement comment s'y prendra-t-on pour les maisons de rendez-vous qui n'attirent la clientèle que parce qu'elles ont l'air de n'être pas des endroits tarifés (d'où leur surnom de maisons d'illusion) et qui la perdraient probablement s'il fallait que le visiteur passât par l'isoloir ? Si, comme on le dit, il y a des moyens suffisamment efficaces de se prémunir contre la contamination soit par des badigeons, soit par des ingestions de pilules (et la parole ici est aux médecins) c'est dans cette voie-là qu'il faudrait s'engager.

Il semble que, cette question très sérieuse et très grave une fois traitée, l'éditeur aurait pu se dispenser d'enrichir son livre de certains chapitres qui ont plus de rapports avec la psychiatrie sexuelle qu'avec la lutte contre les maladies vénériennes, ou même contre l'excès de prostitution. L'Institut de la science sexuelle qui existe à Berlin doit d'ailleurs faire la joie de tous les freudistes du monde, et les études qui y sont poursuivies doivent l'être avec toute la conscience désirable puisque le questionnaire qui est proposé aux malades comprend 137 questions, paraît-il; c'est beaucoup pour un genre de préoccupations qui tournent toujours dans le même cercle, mais, peut-être, les directeurs de cet Institut répondraient-ils avec dédain qu'ils pourraient poser bien d'autres questions encore (mais alors pourquoi ne les posent-ils pas ? la science a toutes les exigences !) C'est égal, un recueil de réponses, au moins des principales, et de la proportion des oui et des non, serait assez curieux à feuilleter, et s'il y a une lacune, nos psychanalystes qui ont aussi, je crois, un Institut à eux pourraient la combler; la princesse Marie Bonaparte, qui s'intéresse à cette science, aurait droit à la reconnaissance de ses savants compatriotes qui, aujourd'hui, semblent à la remorque des spécialistes allemands. A-t-on seulement une traduction française du questionnaire dressé par les savants de *Das Institut für Sexualwissenchaft?*

On se souvient peut-être que dans ma dernière chronique je donnais, d'après le docteur danois Wieth-Knudsen en son livre *Le Conflit des sexes dans l'évolution sociale et la question sexuelle*, la proportion des femmes suivant le degré de leur *ardour*, comme dit le docteur Artaud de Vevey, et cette

proportion, sur 100, était la suivante, du glacial à l'incandescent : 20 — 25 — 30 — 15 — 10. Divers correspondants ont bien voulu m'écrire pour contester ces chiffres, et l'un d'eux qui va plus loin que les autres, assure que la proportion véritable est la suivante : Glaciales et indifférentes (deux classes qu'il bloque en une), 51; complaisantes, 49, chaleureuses, 0; brûlantes et d'ailleurs détraquées, 1. Un autre s'en prend à la statistique souhaitable que j'avais timidement proposée avec la répartition : 5, 10, 50, 25, 10, et plus soucieux, semble-t-il, de la progression arithmétique, il propose l'ascension suivante : glaciales 0, indifférentes 10, complaisantes 20, chaleureuses 30, incandescentes 40. Soit, puisqu'il s'agit d'idéal; mais alors l'homme partenaire pourra-t-il tenir pied?

Un autre livre grave est celui de R. et Y. Allendy : **Capitalisme et sexualité.** Les auteurs, qui donnent dans tous les panneaux socialistes, déclarent, d'abord, que l'instinct d'acquisition peut être avantageusement dérivé de l'argent vers les valeurs biologiques ou spirituelles. Je traduis : au lieu de vouloir gagner beaucoup d'argent, on cherchera à gagner beaucoup de femmes. Soit, mais si ces femmes veulent gagner elles-mêmes de l'argent, ce sera un cercle vicieux ! Ils déclarent, ensuite, qu'il faut restreindre le droit de propriété de l'homme sur la femme et émanciper économiquement celle-ci, même si sa passivité naturelle s'accommode sans protester de la situation actuelle. Je traduis : la femme devra être tirée par force de sa passivité naturelle, et contrainte toujours par force à la négation de cette propriété masculine, sans doute en devenant elle-même propriétaire de beaucoup de messieurs. Ils promulguent encore : il faut cesser d'organiser socialement la prostitution pour des raisons économiques, ainsi perdra-t-elle son caractère ignominieux. Je traduis : on ne paiera plus les prostituées avec de l'argent, et comme le métier ne sera plus ignominieux, toutes les femmes sans doute l'adopteront. Enfin, le capitalisme aboli et la famille bouleversée, ce sera l'Etat qui jouera le rôle économique du père. Je traduis : communisme des enfants dûment socialisés. Et il est regrettable que les auteurs, couple, je crois, de docteur et de doctoresse, ne soient pas entrés dans

plus de détails pour le reste : communisme des sexes dûment socialisés. Jamais un communiste ne s'est pris corps à corps avec le problème; il en vaudrait pourtant la peine, d'autant que, maintenant, les écrivains peuvent, de par l'indulgence générale pour tout ce qui peut s'étiqueter freudisme, entrer dans les détails les plus techniques si j'en juge par ce roman traduit de l'anglais dont je parlais aussi la dernière fois et auquel on a fait un succès de scandale quand il mériterait plutôt un succès de réflexions sérieuses.

Mémento. — Marcel Rouff et Thérèse Casevitz : *La vie de fête sous le Second Empire. Hortense Schneider,* Jules Tallandier. La créatrice de *La Grande-Duchesse de Gérolstein!* Toutefois c'est lui donner beaucoup d'importance que lui consacrer un volume entier. Notre temps n'a plus le sens de la mesure. — Jean Rumilly : *Les Chevaliers de la Roulotte,* Eugène Figuière. Une intéressante monographie des romanichels. Mais parmi ces roulants, y a-t-il encore beaucoup de « bohémiens » proprement dits comme on appelait, d'ailleurs inexactement, ces mystérieux nomades basanés qui venaient probablement de l'Inde? Les chevaliers de la roulotte d'aujourd'hui sont de simples compatriotes gyrovagues, tout au plus parfois des Italiens ou des Espagnols; je ne sais si cette étrange migration des gypsies, en dépit de ce qu'en dit Hugo dans *Notre-Dame de Paris* a été sérieusement étudiée; ces gypsies-là ne doivent pas, j'ai idée, aller aux Saintes-Maries de la Mer. — Maurice Privat : *Bandits corses,* Les Documents secrets. La dernière grande expédition n'a pas extirpé le banditisme de la Corse, et je crois que rien ne sera fait tant qu'on n'aura pas pris une mesure décisive : faire juger sur le continent et par des juges et jurés continentaux tous les crimes, délits et même simples contraventions commis en Corse. Alors seulement la vendetta, qui est le fond de l'âme corse (*prima lex ulcisci!* disait déjà Sénèque qui connaissait à fond l'île, y ayant été exilé par Néron pendant plusieurs années) s'atténuera et peu à peu, espérons-le, disparaîtra.

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Revue Mondiale : nouvelles lumières sur Elisa Foucault, l'inspiratrice de Mme Renaud et de Mme Arnoux, les deux héroïnes des deux « Education Sentimentale » de Flaubert. — *La Revue hebdomadaire :* témoignages sur Arthur Rimbaud en Abyssinie et sur l'inhumation d'Isabelle Rimbaud à Charleville. — *Le Feu :* vers de Paul Arène. — Mémento.

Nos lecteurs se rappellent le récent essai de M. René Du-

mesnil (*Mercure de France,* 15 août) sur « Quatre épisodes de la vie sentimentale de Gustave Flaubert ». M. Gérard-Gailly, à qui se référait l'auteur pour ce qui concerne la dame de Trouville, Mme Schlésinger, donne à **La Revue Mondiale** (septembre) de nouvelles précisions sur l'inspiratrice de l'inoubliable Mme Arnoux. Elle fut l'unique « passion véritable de ma vie », écrivait Flaubert à Louise Colet. Il avait « à peine quinze ans ». Il ignora l' « étrange destinée » de cette femme, « destinée plus émouvante que son substitut romanesque », écrit M. Gérard-Gailly. Il remarque :

Je préviens qu'une énigme subsistera, l'énigme cruciale, dont nous ignorerons à jamais le mot, très probablement. Ce mot, une ou deux personnes le connaissent encore, par tradition orale et familiale. Elles préféreront sans doute l'emporter avec elles, s'inspirant d'une discrétion plus formelle que bienfaisante; et ceci laissera planer sur Mme Schlésinger une incertitude que les Flaubertistes, eux, résoudront toujours dans le meilleur sens, tant le rare caractère de cette femme impose l'interprétation favorable, — mais incertitude qui maintiendra malheureusement une ouverture aux sentences du scepticisme usuel.

Elle était née Elisa Foucault, à Vernon (Eure), en 1810. Flaubert la rencontra en 1836 à Trouville où elle vivait avec Maurice Schlésinger, l'éditeur, tenue pour la légitime Madame Schlésinger, et « il ne vient à l'esprit d'aucun qu'elle ne pourrait pas l'être ».

Elisa Foucault se maria très jeune, à dix-neuf ans, aussitôt après sa sortie du couvent vernonnais où elle avait été éduquée. Elle n'avait jamais quitté sa ville natale, et elle ne la quitta point en épousant un sous-lieutenant de la garnison, appartenant au train des équipages. Cet Emile Judée, né à Issoudun en 1796 et âgé d'un peu plus de trente-trois ans, avait fait la campagne d'Espagne de 1823-1825.

On ne possède aucun renseignement sur les débuts du ménage. Les noces avaient été célébrées en novembre 1829. L'an suivant, Judée devenait lieutenant, et il partait bientôt pour l'Algérie. Ici s'ouvre un hiatus de cinq années dans la carrière militaire de Judée, jusqu'à son retour définitif d'Afrique en novembre 1835. Or, bien avant cette date, sa femme était devenue « Madame Schlésinger ».

Il faut renoncer à connaître le moment de la rupture entre

Judée et Elisa. Etait-elle consommée lors du départ pour Alger? ou n'aurait-elle été qu'une conséquence de ce départ, et subie par Judée? Nous croyons à la rupture rapide, presque immédiate.

Lorsque Judée rentre en France sa femme est enceinte de six mois. Elle accouche d'une fille le 19 avril 1836, à Paris. « Elle ne se cachait aucunement et vivait au grand jour ». M. Gérard-Gailly constate :

Si elle dissimulait sa situation à son nouvel entourage, au prix de quelle angoisse! elle semblait parfaitement garantie du côté de Judée. C'est précisément là, dans la passivité de Judée, que le mystère réside.

L'enfant d'Elisa Foucault, femme de Jacques-Emile Judée, est déclaré sous le nom de Marie Schlésinger, « de mère non dénommée ». En août 1836, lors de la rencontre d'Elisa avec le jeune Flaubert, à Trouville, Judée commande à Perpignan. Il est rentré d'Afrique très malade des suites d'une dysenterie. En avril 1838, il doit suspendre son service. Il va se soigner à Barèges, puis à Bagnères.

Les rapports médicaux — écrit M. Gérard-Gailly — constatent que sa santé est « délabrée au delà de toute expression », et qu'il est en proie à « une grande excitabilité nerveuse ». Cause purement physiologique, ou cause morale? Son congé expire le 28 juillet. Mais il passe encore le mois d'août, et au delà, à Bagnères. Le 10 septembre, il reçoit de Tarbes sa feuille de route; il regagne dans les premiers jours d'octobre Vernon, où il a son domicile rue Riquier, et où il espère se rétablir.

Le domicile des Foucault est rue Sainte-Geneviève, à moins que ce ne soit déjà rue de l'Audience; et Vernon n'est point une ville où l'on puisse s'éviter les uns les autres. Elisa, malgré sa vie bouleversée, devait s'y rendre en visite chez ses parents, d'autant plus facilement que Mme Lefort, sa meilleure amie, sa sœur d'élection, née la même année qu'elle, élevée au même couvent qu'elle, habitait Mantes, et que, par les commodités géographiques, un voyage à Vernon servait à deux fins. Il est loisible d'imaginer des rencontres entre Judée et ses beaux-parents, voire entre lui et sa femme.

Le séjour à Vernon ne valut rien à Judée, parmi les décors de son bonheur trop bref et peut-être de sa chute, et au milieu de témoins proches et d'anciens amis qui ne devaient point se priver

de commentaires. Il déclinait. Un dernier coup lui fut porté par la mort de son père, survenue à Châteauroux en juin 1839. Il eut la permission de rester deux mois en Berry, pour le règlement de ses affaires successorales, et il ne revint à Vernon que pour achever d'y souffrir : le 1er novembre 1839, à deux heures du matin, il expirait, âgé de quarante-trois ans. Son décès fut déclaré à la mairie par Pierre Clavel, capitaine au corps du train des équipages, chevalier de la Légion d'honneur, et Gérard-Rémy Barre, aubergiste, tous deux amis du défunt. L'acte mortuaire énonçait que Judée « laissait pour veuve Dame Caroline-Elisa-Augustine Foucault ».

Le 5 septembre 1840, aussitôt expiré le délai des trois cents jours (ici fort inutile et tragi-comique) que la loi impose aux veuves, Elisa Foucault épousait en secondes noces Maurice Schlésinger, à l'insu du monde qui les fréquentait. Le 1er janvier 1842 leur naissait un second enfant, Adolphe, dont l'inscription à l'état-civil fut tout à fait normale. Mais ceci ne supprimait point le drame de la première naissance, et Elisa continua de vivre dans l'inquiétude qu'on ne découvrît le secret antérieur de sa vie.

M. Gérard-Gailly voit dans Elisa « une victime » :

Si elle avait aimé Schlésinger, on présumerait son initiative dans cette union d'abord irrégulière et si dangereusement publique. Elle l'aima peut-être une heure, mais ce n'était point de l'amour, ce ne fut qu'un devoir très grave. Et si elle a subi sans révolte son second « mari », de quelle façon expliquer une révolte antérieure contre le premier, le vrai? Là aussi, elle dut subir et non provoquer les événements de la rupture. Car on ne croira pas qu'elle ait été, sans transition, deux femmes contradictoires : l'une, de dix-neuf à vingt-deux ans, impatiente, romanesque, aventureuse, brisant les conventions, alors que, petite provinciale, elle était encore tout imprégnée d'atmosphère conventuelle; et l'autre, de vingt-deux ans à la mort, douce imperturbablement, dévouée à ceux qui la blessaient le plus, prisonnière de ses engagements, de ses désillusions, de sa foi religieuse.

Une faute très grave du lieutenant Judée a dû obliger le départ soudain de l'officier pour l'Afrique et son consentement à rendre toute liberté à sa femme. A ce prix, il échappait aux conséquences légales de sa faute. Ces conditions auraient été posées par le sauveur : Maurice Schlésinger.

Il est ébloui par la jeune femme. Il sauvera Judée et les victimes de Judée sous la double condition qu'on devine : Judée renoncera

en fait à sa femme, il disparaîtra pour toujours de sa vie, il gardera un silence absolu, éternel. Quant aux parents, Maurice Schlésinger les tranquillise autant que faire se peut. Il s'engage à vivre avec leur fille comme avec une femme légitime, à la présenter et à l'honorer comme telle, à observer, lui aussi, un secret absolu. Et en effet Judée n'a jamais rien fait ni dit qui découvrît le nouvel et faux état-civil de sa femme, et jamais le bavard Schlésinger ne s'est vanté de son action à la fois commerciale et chevaleresque.

La vraie Mme Arnoux a aimé son premier mari. Elle l'a sauvé d'un déshonneur public en se sacrifiant à Schlésinger. Veuve de Judée qu'elle n'a jamais cessé d'aimer, elle épouse Schlésinger. Si elle se refuse à Flaubert, qu'elle aime, c'est par devoir de gratitude à l'égard de son mari qu'elle n'aime pas.

§

M. Henri d'Acremont donne à **la Revue hebdomadaire** (27 août) un article intitulé : « En Abyssinie, sur les traces d'Arthur Rimbaud » qui intéressera tous les admirateurs du poète, par son souci de vérité, quoiqu'il arrive à cette conclusion :

A Djibouti comme à Zeilah, dans le désert, comme à Addis-Ababa, il faut reconnaître que Rimbaud n'a pas laissé de souvenirs. Avorté ou suicidé, son génie n'existait plus et lui-même n'était plus qu'un marchand quelconque.

M. d'Acremont a interrogé sur Rimbaud Mgr Jarosseau, évêque du Harrar, à Harrar même. Et voici la réponse du prélat :

— Rimbaud? Oui, j'ai connu Rimbaud, me répondit l'évêque; c'était un silencieux et un méditatif; il venait souvent me voir; nous causions de choses sérieuses; mais il ne se racontait pas, il lisait beaucoup et semblait toujours loin de tous; il vivait chaste et sobre; pour mieux préciser, si je puis employer cette comparaison, il vivait comme un bénédictin.

C'était tout ce qu'il pouvait me dire. Le reste on le sait. Rimbaud a passé en Abyssinie, comme beaucoup, essayant de faire fortune; il a passé et le vent du matin a effacé les traces du soir.

Et vraiment, en quittant Harrar, nous ne pensions plus à Rimbaud.

A son retour en France, M. d'Acremont a rendu visite à M. Lagarde, ministre plénipotentiaire à qui « nous devons l'amitié de l'Ethiopie et la prospérité de Djibouti ». Ils ont parlé ensemble de Rimbaud. Le diplomate fait état d'un fait qui, croyons-nous, n'avait pas encore été publié :

D'après ma conversation avec M. Lagarde, Rimbaud se serait mis en tête d'étudier le Coran; il aurait quelque peu rêvé sur l'Islam; puis naturellement il aurait essayé d'interpréter certains principes coraniques et de faire partager ses opinions aux musulmans de rencontre. Cette tentative aurait très mal tourné.

Ses interprétations trop personnelles auraient soulevé des colères et un beau jour, quelque part dans les environs de Harrar, un groupe de fanatiques l'aurait assailli et frappé à coups de bâton. On ne l'aurait pas tué, seulement parce que les musulmans ne tuent pas les fous.

Echappé, il se serait difficilement rétabli; mais c'est alors que se serait révélée cette maladie, qui, localisée d'abord au genou, aurait nécessité l'amputation de la jambe et entraîné la mort.

M. d'Acremont assista, en 1921, à l'inhumation, au cimetière de Charleville, d'Isabelle Rimbaud qui était morte à Neuilly en 1917. « La cérémonie était fixée à 4 heures du soir, un 15 mai ». A la gare où l'on devait se réunir, il y avait le maire-adjoint et le clergé, « absolument personne d'autre ». On ouvrit le wagon contenant le cercueil. M. d'Acremont raconte ensuite :

A ce moment arriva l'ami fidèle de toujours, l'ami de Rimbaud, M. Pierquint, et le convoi s'en alla, suivi de ces deux seules personnes.

On était dans l'avenue de la Gare quand tout à coup on vit, sortant du buffet et marchant vite en boitillant, Paterne Berrichon, l'ancien mari, déjà remarié, qui accourait, branlant sa grosse tête bonasse et léonine. Un inconnu l'accompagnait. Il héla un fiacre, y fit monter l'adjoint, et l'on suivit ainsi le cercueil d'Isabelle jusqu'à l'église où, rapides, les vêpres furent dites. C'était dans cette même église qu'avait été chantée, en 1891, une messe, corps présent, pour Arthur, retour d'Ethiopie, mort à trente-sept ans. Pendant le trajet, dans le fiacre, jusqu'au cimetière, on parla de choses et d'autres... et puis on regarda descendre le cercueil

d'Isabelle dans le caveau de famille, où se trouvaient déjà Arthur et sa mère. Le clergé bénit et l'on s'en fut.

J'ai été revoir cette tombe; le nom d'Arthur y figure gravé dans le marbre; celui d'Isabelle n'y figure pas; rien ne rappelle son souvenir. Elle a pourtant bien droit à ce que son nom soit inscrit près de celui de son frère.

§

Mme Juliette Bonfils publie dans **Le Feu** (juillet) un « Paul Arène, poète » qui abonde en citations heureuses.

La nuit, quand la vigne est en fleur,
Un blanc rayon, comme un voleur,
Se glisse dans la treille brune.
Holà, compagnons, c'est la lune.
.. ..
Puis, quand la vendange est cueillie,
O Lune! ton baiser divin
Donne à l'ivresse du bon vin
Sa pointe de mélancolie.

Et voici un apologue d'un tour exquis :

L'Amour n'ayant pas été sage
Vénus voulut le corriger,
Et le mit en apprentissage
A Chypre chez un boulanger.
L'Amour travaillait...

Dans un nuage de farine,
Matin et soir, l'Amour peinait.
En tablier, nu jusqu'aux hanches,
De ses petites mains blanches,
Il enfournait gaillardement.

Mais le petit mitron méditait sa revanche.
On venait de Grèce et d'Asie
Et les galants étaient surpris
De trouver un goût d'ambroisie
Au gâteau qu'il avait pétri.
On venait du bout de la terre
Chercher du pain, cuit à son four.
Hélas! c'est depuis que la terre entière
Est atteinte du mal d'Amour.

En opposition à cette chanson de marche : « Le Midi bouge,

tout est rouge », qu'il composa pour ses « moblots » en 1870 et qu'en 1914 le tragédien Eugène Silvain chantait avec une flamme magnifique, Paul Arène composa cette adorable « Source » après l'autre guerre :

Je dormais près d'une fontaine...
Une abeille m'a réveillé
Et tout à coup, l'âme surprise,
J'entends le bruit charmant des eaux,
La voix légère de la brise
Et le chant des petits oiseaux.

Depuis cette mortelle guerre
Il me semblait réellement
Qu'il n'y eût plus de fleur sur terre
Ni d'étoiles au firmament.

Quoi, maintenant comme autrefois
Les petits oiseaux viennent boire
Aux petites sources des bois...

Mémento. — *Le Correspondant* (25 août) : Général de Cugnac : « La guerre aérienne ». — Mme H. Charasson : « Femmes de lettres ». — M. Fr. de Champeaux : « Au pays de la flibuste ». — M. Yvon-Gérard Le Dantec : « Réflexions sur la technique et l'avenir du vers français ».

La Revue de Paris (1er septembre) commence les « Lettres diverses et curieuses » de M. Henri de Régnier et publie la correspondance de Mérimée à Sophie Duvaucel. — De M. Marcel Guiard : « Avec Lyautey au Maroc ». — La fin du remarquable « Pradier » de M. Pierre Lièvre.

Poésie (août) célèbre M. Henri Pourrat, poète de la terre.

La Revue de l'Ouest (septembre) : Dr Le Flamauc : « Les utopies prérévolutionnaires et la philosophie du XVIIIe. » — Editorial: « Les Fondements de notre critique bretonne ».

Heures Perdues (septembre); de M. Jean Desthieux : « L'ordre des poètes »; « Le dictionnaire de Ch. Maurras »; « Naissance d'une morale nouvelle »; « La femme de 1930 ».

Etudes (20 août) : « L'empire du silence », par M. Joseph Robinne.

Le Crapouillot (septembre) : « Bains de mer d'autrefois », par M. René Kerdyk. — « Baizu à Paris », par M. André Villebœuf. — « Carnet de route » de Michel Vieuchange.

Revue des Deux Mondes (1er septembre): « L'Etat et le Cinéma »,

par M. René Jeanne. — « Psychologie du peuple américain », par M. Bernard Fay.

Nouvelle Revue **(1er septembre) : « Le tricentenaire de Spinoza », par M. R. Lantzenberg.**

Ma Revue. — **Les bucoliques de Virgile, traduction nouvelle de M. le Colonel Godchot, en vers français.**

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les romans de guerre de M. Louis Dumur (*Figaro* du 30 août). — Un grammairien de l'Académie (*Journal des Débats* du 2 septembre).

A l'occasion de l'apparition des *Loups rouges,* M. Henri de Régnier a donné dans le **Figaro** une excellente étude des romans de guerre de M. Louis Dumur :

C'est par un volume ou plus exactement par une plaquette de vers que M. Louis Dumur a débuté dans les lettres. D'un séjour en Russie, M. Louis Dumur rapportait une série de poèmes où étaient notées des impressions de la vie et des paysages russes. Le recueil avait pour titre *La Neva* et attestait un réel talent en même temps qu'il présentait des hardiesses et des innovations prosodiques. A cette époque, vers 1886 ou 1887, ces questions de forme préoccupaient vivement les jeunes poètes d'alors. Le « vers libre » était chez eux à l'ordre du jour et suscitait des discussions passionnées dont l'écho était parvenu jusqu'à Saint-Pétersbourg où résidait M. Louis Dumur. Sans se ranger parmi les « vers libristes », l'auteur de *La Neva* apportait à la métrique traditionnelle certaines modifications dont il donnait dans ses poésies de très intéressants exemples. *La Neva* fut fort remarquée et M. Louis Dumur prit place parmi les jeunes écrivains qui, réunis autour de M. Alfred Valette, contribuèrent à la fondation d'une petite revue, le *Mercure de France* qui, depuis, a fait son chemin et demeure, à côté de la *Revue des Deux Mondes,* de la *Revue de Paris* et de la *Revue de France* un des périodiques littéraires importants d'aujourd'hui.

On sait la part active et constante qu'a eue M. Louis Dumur, durant de longues années, et qu'il a encore, à la rédaction du *Mercure de France.* Sous la direction éclairée et ferme de M. Alfred Vallette, il en fut, avec Remy de Gourmont, un des conseillers les plus écoutés et un des collaborateurs les plus assidus et les plus fidèles, ce qui ne l'empêcha pas de mener à bien une œuvre per-

sonnelle de romancier, d'essayiste et de dramaturge. Si M. Dumur ne donna pas de suite à son recueil de vers juvéniles, son apport dans le roman fut notoire surtout avec la publication de la série de récits historiques où il a mis en scène les événements de la guerre de 1914. Fondés sur une documentation exacte, étendue et minutieuse, ces récits, où le romanesque ne tient qu'une place limitée, nous présentent un vivant tableau de cette tragique époque encore si proche, que trop d'oubli a fait pour beaucoup trop lointaine et dont il est bon et prudent de ne pas laisser s'effacer le souvenir.

M. Louis Dumur en a jugé ainsi. Dans son *Nach Paris*, il nous a conté les premières heures de la guerre, la furieuse ruée allemande à travers la Belgique et, par un miraculeux et victorieux coup de fortune, l'arrêt sur la Marne de l'invasion rompue en son élan qu'elle croyait irrésistible. Ensuite, dans son *Boucher de Verdun*, ce fut sur la Meuse que nous transporta M. Louis Dumur. Il nous montre l'acharnement, durant des mois, de l'armée commandée par le kronprinz, à vaincre l'inébranlable et héroïque résistance des troupes françaises. Mais ce ne fut pas seulement sur la Marne et sur la Meuse que la France eut à combattre et à vaincre. L'empoisonnement de l'arrière, par une propagande pernicieuse, faisait partie du plan de l'ennemi pour miner et détruire les forces de défense du pays. Cette tentative de désorganisation des esprits et de dissolution des énergies nationales, M. Louis Dumur l'a étudiée dans le volume intitulé *Les Défaitistes* auquel, pour compléter sa trilogie de guerre, il en ajouta un autre, *La Croix Rouge et la Croix Blanche* où il nous exposait la répercussion en Suisse des événements dont sa neutralité ne l'empêchait pas de recevoir le contre-coup.

Le succès de ces très vivants et très exacts récits d'histoire amena M. Louis Dumur à nous conduire sur le front russe. Là aussi M. Louis Dumur ne fait pas ce que l'on appelle du « roman historique » où les événements et les faits d'histoire ne sont utilisés qu'au profit de personnages imaginaires et ne servent en quelque sorte qu'à faire un fond à leurs figures qui s'y détachent avec un relief exagéré et une importance égoïste. Le procédé de M. Louis Dumur est infiniment plus honnête. Les personnages qu'il invente sont insérés dans les événements avec une rare discrétion et le rôle qu'ils y jouent est surtout destiné à nous mettre en rapport avec ce qui se passe autour d'eux. Certes M. Louis Dumur est soucieux de rendre ces personnages fictifs intéressants par eux-mêmes, par leur caractère, par leurs sentiments, par les situations où ils se trouvent placés, par les aventures auxquelles ils sont

exposés, mais l'intérêt personnel qu'ils excitent est subordonné à un intérêt plus général qui les dépasse. Dans le vaste tableau d'histoire que nous a peint M. Dumur avec une impartiale exactitude et une probe vérité, s'intercale l'histoire particulière des héros qu'il a choisis pour nous servir de guides dans la sanglante et tragique période que furent la guerre et la Révolution en Russie.

Ces personnages qui sont l'élément romanesque de la véridique chronique de M. Louis Dumur, nous avons fait leur connaissance dès le premier des quatre récits dont M. Louis Dumur vient de publier presque simultanément les deux derniers : *Les Fourriers de Lénine* et *Les Loups Rouges*. Nous avions assisté, dans *Dieu protège le Tzar*, prologue de la sombre tragédie dont vont se dérouler les terribles et fatales péripéties, aux fiançailles du brillant officier aux chevaliers-gardes, André Liapounof, et de la jeune et charmante princesse Nadia Ossinine. Nous avons vu la guerre faire d'elle une infirmière de la Croix-Rouge, tandis qu'il est relevé grièvement blessé sur un des champs de bataille de la Prusse orientale. Dans *Le Sceptre de la Russie*, nous les avons retrouvés, elle, victime de l'immonde lubricité du moine Raspoutine; lui, parmi les meurtriers qui avaient cru, en attirant le Starets dans un guet-apens mortel, délivrer la patrie russe et l'Empire de son mauvais génie. Maintenant, dans *Les Fourriers de Lénine* et dans *Les Loups Rouges*, nous les suivons dans la suite de leurs destinées, tantôt séparés par les événements, tantôt réunis un instant par les hasards pour se perdre de nouveau jusqu'au jour où les voies mystérieuses du sort les remettent en présence, elle souillée, avilie, ayant subi les pires ignominies et les plus affreuses déchéances; lui, intact en son honneur de soldat, aimant toujours celle qui fut sa fiancée pure et ne pouvant voir en elle, avec une infinie pitié, que l'image de la Russie pantelante et salie, dépecée par les dents aiguës des « loups rouges », proie livrée aux crocs avides de la féroce meute bolchevique.

Mise à part la d'ailleurs remarquable partie romanesque de l'œuvre de M. Louis Dumur, c'est proprement l'histoire de la chute du tzarisme, de l'avènement du gouvernement provisoire, de la formation du Soviet qu'il nous expose en tableaux émouvants dans ses *Fourriers de Lénine*. Nous y voyons arriver, à travers l'Allemagne, le train plombé qui transporte à Pétrograd le sinistre agitateur qui devait donner à la Révolution russe sa face de sang et sa figure de bourreau. Lénine, c'est l'apparition de la pustule bolcheviste qui allait couvrir toute la Russie de sa rouge lèpre et étendre partout sa contagion, et le plus tragique, c'est qu'à plu-

sieurs reprises le mal aurait peut-être été enrayé! Il y a presque toujours, dans les mouvements révolutionnaires, un moment où ils auraient pu être brisés. De cet instant, le gouvernement provisoire ne sut pas profiter. Il laissa agir la propagande défaitiste dans le pays et dans l'armée et ce fut l'épouvantable débâcle de Tarnopol, la lutte entre Kornilof et Kérensky, le soulèvement bolcheviste à Pétrograd, la prise du Palais d'Hiver et la fuite de Kérensky. M. Louis Dumur nous rend singulièrement présent ce drame politique et social, par un exposé clair et complet des doctrines bolchevistes et de la façon dont Lénine et Trotsky ont réussi à s'emparer du pouvoir. Les « fourriers de Lénine », ce sont les hommes qui, par légèreté, sottise, néfaste idéologie, ont facilité en Russie le triomphe du bolchevisme, le règne sanguinaire des « loups rouges ».

Dans le volume auquel ils donnent son titre, M. Louis Dumur nous les montre à l'œuvre. C'est par un régime de violence et de terreur qu'ils affirment leur pouvoir. Ils le manifestent par les massacres et les supplices, par le pillage et la destruction de toutes les forces du pays. Ils se mettent eux-mêmes hors la loi qui régit les sociétés. Traités, engagements sont pour eux non avenus. Considérant la guerre comme finie, ils ne demandent pas la paix à l'Allemagne, ils l'implorent et acceptent qu'elle soit honteuse. Le traité de Brest-Litowsk abandonne au vainqueur la moitié du territoire européen de l'ancien Empire des Tzars. Qu'importent les ravages de la famine, les misères, les hontes. Avec une bonne Tchéka, avec une armée dont les soldats sont devenus des assassins, on gouverne aisément un pays épuisé dont les énergies raisonnables sont mortes et qu'a remplacées une sorte de froid délire implacable. Qu'importent les désastres même irréparables, l'idée communiste triomphe et c'est assez! Ce qui s'est passé en Russie durant cette funeste année 1918, M. Louis Dumur nous l'a peint en âpres couleurs et avec les détails les plus saisissants. Ses *Loups rouges* sont la rigoureuse conclusion de l'œuvre qu'il a entreprise et conduite à bonne fin. Il nous a montré ce que fut la Russie depuis les derniers temps où « Dieu protégeait le Tzar » jusqu'au jour où le dernier des Romanof dans le sous-sol d'une maison sibérienne tomba sous les balles qui n'épargnèrent ni une femme, ni des jeunes filles, ni un enfant. Pour nous dire la sombre tragédie russe, M. Louis Dumur a trempé sa plume de romancier dans l'encre indélébile de l'histoire et de la vérité.

Dans le **Journal des Débats,** M. Louis Villat retrace la vie de l'abbé d'Olivet, qui fut un des grammairiens les plus illustres de l'Académie Française :

Il naquit à Salins le 30 mars 1682 et fut d'abord connu sous le nom de Pierre-Joseph Toulier, qu'il tenait d'un de ses oncles maternels. Membre de la Compagnie de Jésus, il enseigna la grammaire et la rhétorique, et entra en relations avec les personnages les plus remarquables de son temps : Maucroix et Mabillon, le président Bouhier et La Monnoye, J.-B. Rousseau et Rollin... Voltaire, qui fut son élève, a dit sa respectueuse affection pour celui « qu'il aime comme s'il n'était pas son maître ». En 1715, nous le trouvons à Paris où, ayant quitté la Compagnie de Jésus, il écrit des poésies et des traductions. Le 20 juillet 1723, il entre à l'Académie française et consacre son discours de réception à la décadence du goût et supplie ses nouveaux confrères « de défendre l'héritage de nos pères, de préserver une langue, qu'ils ont portée à sa perfection, du triste sort qu'éprouva celle de Cicéron et de Virgile lorsqu'elle fut maniée par les Sénèque et les Lucain ».

Il publie (dès 1732) des *Essais de grammaire* où il étudie successivement le nom, l'article, le pronom et le participe; il compose, en 1736, une *Prosodie*, « ouvrage, dit Voltaire, qui subsistera autant que la langue française »; il réunit, en 1767, ses *Remarques sur la langue française*. Il cherche à rendre l'orthographe plus conforme à la prononciation et mène à bien la quatrième édition du *Dictionnaire de l'Académie*. Doué d'une grande puissance de travail, assidu aux séances, il contribue à l'échec de Piron, au succès du président Bouhier. Ce dernier sera remplacé par Voltaire, et c'est l'abbé d'Olivet qui recevra son ancien élève le 9 mai 1746.

Lorsque le marquis de Tallart songe, en 1752, à créer une Académie à Besançon, il inscrit tout naturellement l'abbé d'Olivet sur la première liste.

A Besançon ou à Paris, il travaille avec une ponctualité sereine à la défense et à l'illustration de cette langue dont il connaît mieux que personne le mécanisme et les rouages. Il ne manque pas de relever la curieuse expression d'un ancien conseiller au Parlement de Bourgogne : « *Se paillarder la langue* », pour désigner l'habitude de boire après chaque morceau, à petits coups. Il refusa toujours de se plier aux enthousiasmes de commande, et quand le chevalier de Langeac présente, à quinze ans, pour le grand prix de poésie, un morceau dont la platitude le révolte : — « Lettre d'un fils parvenu à son père laboureur », il ne craint pas de donner tout net son opinion : « C'est le ramage insipide d'un petit serin qui n'a pas plus de sang dans les veines que de cervelle dans la tête. » C'était en 1768, et l'abbé d'Olivet avait alors quatre-vingt-sept ans : il fut, de ce fait, fort impertinemment traité de « radoteur » par d'Alembert et par Duclos, mais le

public le vengea en accueillant par des huées la détestable production. Et ce fut sa dernière satisfaction, car il mourut quelques semaines après.

Il avait fait écarter de l'Académie l'auteur de la *Métromanie*, Piron. Il était, pour sa part, très fier d'en être. Sans doute, Voltaire lui avait un jour écrit (c'était avant son élection de 1746) que les Académies étouffaient toujours le génie au lieu de l'exciter, mais il avait ajouté : « Quoique vous soyez Académicien, je vous aime et vous estime de tout mon cœur : vous êtes digne de ne l'être pas. »

Cétait aux bons temps de l'Académie...

P.-P. P.

MUSIQUE

Les théâtres lyriques subventionnés et la question de l'Opéra-Comique. — Le « Synchronisme des concerts ».

On a beaucoup parlé des **théâtres lyriques subventionnés** pendant ces mois d'été et discuté de leur avenir devant la mer et les montagnes. Comme nous ne le prévoyions que trop, la crise se prolonge et les palliatifs n'y font — ni, hélas! n'y pourront — faire grand'chose. Le mal est profond, latent; la musique française qui, à aucun moment de son histoire, n'a pourtant montré tant de saine vigueur, en subit le contre-coup et, à l'instant précis qu'il lui faudrait s'épanouir plus librement, est menacée de restrictions si dangereuses qu'elles la mettent en péril. Que faire? Au lieu de soigner les symptômes, il faudrait avoir le courage de s'attaquer au mal lui-même avant qu'il soit trop tard...

Premier palliatif : pour faire accepter aux parlementaires provinciaux (hostiles par principe aux subventions attribuées à des théâtres qui, pour être nationaux, n'en demeurent pas moins parisiens) une augmentation d'ailleurs très insuffisante de la dotation accordée à l'Opéra, on s'est avisé de « radiodiffuser » dix spectacles de l'Académie de Musique. Ainsi le caractère « national » et même international de ce théâtre se trouve-t-il confirmé, élargi, et l'idée semble-t-elle ingénieuse — encore qu'on eût sans doute gagné à retarder ces « retransmissions » jusqu'à la rentrée des artistes qui donnent à la troupe la meilleure part de son renom.

Second palliatif : tandis que l'Opéra pouvait ainsi, selon la tradition, braver la canicule et continuer de jouer pendant les vacances, l'Opéra-Comique fermait ses portes sous prétexte de réparations et de nettoyage, non sans protestations véhémentes du personnel. Rien n'excite tant la curiosité que des portes closes. Et la première question que l'on pose devant elles, c'est : « Rouvriront-elles seulement jamais? » Car on nettoie aussi l'Opéra : une ceinture d'échafaudages légers témoigne aux yeux des passants que des ouvriers travaillent à restaurer le palais Garnier. Aux fauteuils d'orchestre, certains soirs, on humait le parfum de la peinture fraîche. Mais le théâtre est resté ouvert, tandis que la salle Favart fermait bel et bien. Pour beaucoup, les travaux ont donc paru n'être qu'un prétexte : à quoi bon imposer à la direction de perdre une somme rondelette en jouant devant les banquettes tant que durent les vacances?

Donc, tout le monde reconnaît la gravité de la crise. Mais les docteurs discutent sur les remèdes.

Les uns en tiennent pour une intervention chirurgicale. Ils parlent d'amputation, et, comme Toinette pour le bras d'Argan, trouvent que le second théâtre « tire à soi trop de nourriture et incommode le premier ». Ouais... Mais Argan a besoin de ses deux bras, et Paris n'a point trop de deux théâtres lyriques... D'autres parlent de cure de repos et de silence, d'autres de greffes, et tous mènent si grand bruit que le débat s'est heureusement élargi. *Paris-Midi* a interrogé quelques compositeurs, critiques et hommes de lettres sur le principe de la subvention, sur les obligations imposées par le Cahier des Charges, sur le maintien ou la fusion des deux théâtres, sur leur répertoire, et, enfin, sur la radiodiffusion. Je reviendrai sur cette enquête lorsque les réponses seront connues. Mais il est excellent qu'une large discussion soit engagée : le problème est trop important pour qu'on improvise au petit bonheur une solution... politique.

Et, naturellement, ce problème, c'est une question d'argent. En avril, il s'agissait d'augmenter la subvention de l'Opéra. Un peu plus tard, il s'est agi d'augmenter la subvention de l'Opéra-Comique, maintenue elle aussi à un chiffre dérisoire.

Or, il est facile de trouver l'argent, tout l'argent nécessaire

pour doter nos théâtres lyriques des subventions sans lesquelles ils ne peuvent vivre. Et cela peut se faire très simplement, sans qu'il en coûte un centime au budget, sans que les contribuables que la musique n'intéresse point puissent prétendre qu'on leur fait payer très cher le plaisir d'autrui. D'ailleurs, piètre argument, en vérité : les gens les moins sportifs ne participent-ils pas, bon gré mal gré, aux frais de déplacements et villégiatures des joyeux garçons envoyés à Los-Angeles pour les Jeux Olympiques, n'encouragent-ils pas la boxe, le cyclisme, le ballon rond ou ovale, la course à pied, le saut en hauteur, en largeur, à la perche, la natation, le tennis et la pelote? Le Parlement ne trouve-t-il pas avec une étonnante facilité des dizaines et des dizaines de millions quand il s'agit des jeux? On parle de la santé du peuple! Ah oui! On parle moins de son abrutissement. Les plaisirs de l'esprit portent un lourd « handicap », et ce n'est pas la génération élevée dans le souci des « records » et le respect des « performances » qui l'allégera. Des coups de poings échangés devant dix mille spectateurs font, présentement, un chef-d'œuvre de plus haut prix qu'une symphonie. Voyez quelle place les quotidiens donnent aux comptes rendus des moindres réunions sportives et comparez-la aux misérables bouts de colonnes laissés par charité aux ouvrages de l'esprit lorsque la publicité le permet. Mais ce n'est pas la faute des journaux : qui donc achèterait un papier noirci à la louange des artistes? Tandis qu'il n'est pas d'hyperboles excessives pour vanter un champion cycliste... Mais du moins qu'on permette à la musique de vivre. Il suffit pour cela de ne point la spolier, de lui laisser les revenus qui devraient lui appartenir en propre. Puisqu'elle fait les frais des émissions radiophoniques, puisque chaque jour et chaque nuit les ondes transportent d'un bout à l'autre du monde les œuvres des musiciens, que les innombrables auditeurs français de ces concerts par T.S.F. acquittent comme leurs camarades des autres nations un droit annuel, une taxe perçue sur les postes récepteurs. On a, depuis longtemps, taxé les pianos. Il serait plus juste encore de taxer les appareils radiophoniques. Il n'est pas nécessaire que cette taxe soit élevée, mais il est nécessaire qu'elle soit enfin perçue et que le produit en soit intégralement consacré

à la musique, sous forme de subventions aux théâtres lyriques, aux concerts symphoniques, aux postes d'émission, etc. Voilà la solution du problème. Le principe en est fort simple et l'application en est aisée. Mais ce n'est pas une raison pour qu'on l'adopte immédiatement. Les électeurs, n'est-ce pas?...

Pourtant, les millions ainsi encaissés et distribués à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, à quelques théâtres de province, aux orchestres, etc., permettraient à la musique française de tenir son rang dans le monde. Les programmes de nos émissions radiophoniques sont, trop souvent, d'une médiocrité scandaleuse : le « prix de revient » est un souci constant pour les postes émetteurs obligés de vivre avec les seules ressources de la publicité. Comment les en blâmer? Mais comment, aussi, tolérer qu'ils demeurent prisonniers d'errements que tout le monde condamne? Faites payer les « usagers ». La T.S.F. cessant d'être gratuite, trouvera aussitôt les ressources nécessaires à son développement, pourra faire appel à des concours jusqu'ici trop onéreux. La musique et les auditeurs y gagneront...

Mais du même coup il faut cesser de regarder les théâtres lyriques subventionnés comme des exploitations commerciales. Il faut les considérer comme des *musées* — ce qu'ils sont, en vérité, Louvre et Luxembourg à la fois, mais qui conservent des œuvres d'expression *momentanée*. Il est absurde d'exiger que des théâtres-musées « fassent leurs frais » comme des cinémas de quartier. Le principe même de l'alternance des spectacles ne le permet point; le répertoire qui s'étend de Lulli, de Rameau, à Wagner, à Debussy et aux contemporains exige une troupe et un orchestre nombreux. De tels théâtres, dira-t-on, sont un luxe impossible en temps de crise. Disons alors que tous les arts, que tout ce qui est désintéressé doit disparaître et allons vivre en Béotie. Il est possible d'ailleurs que nous n'en soyons pas très loin.

En tous cas, dans un pays comme la France, possédant une école musicale aussi riche d'œuvres et d'artistes, deux théâtres lyriques nationaux sont un minimum. En fermer un, sous prétexte d'économies et pour mieux doter l'autre, c'est, comme Toinette tout à l'heure, vouloir couper le bras d'Argan. Mais prenons garde que le malade, ici, n'est nullement imaginaire.

Il souffre réellement, trop réellement. Et sous prétexte de le guérir, essayons de ne point l'achever.

M. Louis Masson, directeur de l'Opéra-Comique, a rendu trop de services à la musique pour qu'on le sacrifie, lui et son théâtre. Il a donné des gages, montré son bon vouloir et sa compétence. Maintes fois, au cours de la saison dernière, la critique entière a rendu hommage à ses efforts. Certes le problème des théâtres subventionnés dépasse les questions de personnes. Mais c'est quelque chose que d'avoir précisément *the right men in the right places*. Dans les conjonctures actuelles, félicitons-nous de voir M. Rouché boulevard Haussmann et M. Masson rue Favart.

Et ne croyons pas que les choses iraient mieux si le premier devait recueillir demain l'héritage du second.

Il y a d'abord la question du répertoire. Certes, on a vu *L'Heure Espagnole*, *Mârouf*, etc., passer de l'Opéra-Comique à l'Opéra; on a vu *Tristan* partagé entre l'Opéra et l'Opéra-Comique, et *Scemo* passer du premier au second. Mais c'est l'exception. Voit-on le directeur de l'Opéra placé devant cette alternative : ou laisser, sans les jouer jamais, *Manon*, *Werther*, *Le Jongleur de Notre-Dame*, *Le Roi d'Ys*, *Carmen*, *Louise*, *Pelléas*, etc. (il faudrait joindre à ces œuvres de *fonds* une autre dizaine d'ouvrages), ou bien obligé, du jour au lendemain, de faire exécuter une cinquantaine de décors, de faire répéter et mettre en scène une cinquantaine d'actes en un délai fort court?

Ce serait folie en tout temps, et plus encore en temps de crise.

Et quelle serait l'attitude du public? Chaque théâtre a le sien propre. Celui de l'Opéra n'est pas du tout celui de l'Opéra-Comique. Puisqu'il s'agit finalement de recettes, d'argent, la question est d'importance.

Mais ce qui est souhaitable, c'est que ces deux théâtres lyriques ne se fassent point concurrence. Naguère, tous deux jouèrent en même temps le *Don Juan* de Mozart; plus récemment encore, tous deux affichaient simultanément *Tristan*. C'était trop en vérité.

Mais je ne suis nullement gêné de voir *L'Heure Espagnole* à l'Opéra, non plus qu'*Andromède et Persée*. La musique de

Maurice Ravel et de Jacques Ibert me paraît, même dans l'humour, la légèreté et la fantaisie parodique, conserver assez de dignité pour que l'Académie Nationale ne rougisse point de l'accueillir. C'est dire que je n'aperçois pas nettement la limite qui doit séparer le répertoire de l'Opéra du répertoire de l'Opéra-Comique. Questions d'orchestre, d'ampleur, de mise en scène? Il se peut. La réponse me semble plus facile pour ce qui est des ouvrages anciens, où la tradition sert de guide.

Une chose importe avant tout : que nos théâtres subventionnés puissent consacrer leurs ressources à « soutenir » les ouvrages qu'ils montent. Aucune œuvre nouvelle, et quelle que soit sa valeur, ne peut, dans l'état actuel de nos mœurs, faire recette dès les premiers soirs. Il faut la soutenir jusqu'au moment où le public reconnaît ses mérites et l'adopte. Le système de l'abonnement de quinzaine, à cause du roulement qu'il impose, est mortel à l'art. Puisse une subvention raisonnable nous en débarrasser et nous permettre d'entendre plus souvent des œuvres comme *Le Pays, Padmâvati, Le Poirier de Misère* ou *Le Roi d'Yvetot.*

§

Tous les amis de la musique s'accordent à reconnaître que le « synchronisme » des concerts du samedi et du dimanche est une des causes du malaise actuel. A force de le répéter, ils ont été entendus — du moins de M. Albert Wolff, et les Concerts Lamoureux ont décidé de donner des séances le mercredi soir au lieu du samedi après-midi, à partir du 18 janvier 1933. Voilà une heureuse initiative. Mais pourvu qu'une autre association ne veuille point, elle aussi, donner concert précisément le mercredi!

RENÉ DUMESNIL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée Guimet : reclassement des collections; expositions d'art persan. — Au Musée des Arts décoratifs : exposition rétrospective du château de Vincennes. — Au château de Compiègne : exposition commémorative du mariage du roi Léopold Ier de Belgique et de la princesse Louise d'Orléans; nouvelles salles Second Empire; enrichissements du musée de la Voiture et du Tourisme. — Expositions à Malmaison et au Musée Condé. — Mémento.

La place nous a manqué jusqu'ici pour parler des nouvelles

installations du **Musée Guimet.** Comme son voisin le Musée d'ethnographie dont nous parlions dans notre dernière chronique, il a été l'objet, au commencement de cette année, d'un remaniement total des plus heureux. Le don à la France par le roi d'Afghanistan des fresques gréco-bouddhiques découvertes à Kakrak par la mission archéologique dirigée par M. Hackin, directeur du Musée Guimet, et Carl, puis la cession au musée des statues khmères envoyées par le gouvernement de l'Indochine à l'Exposition coloniale et aussi d'une série de sculptures indiennes, ont entraîné un reclassement complet des collections du rez-de-chaussée et du premier étage, opéré sous la direction de MM. René Grousset et Philippe Stern, adjoints de M. Hackin. Les anciennes salles, jadis si encombrées, du premier étage, ne sont plus reconnaissables : on a enlevé toutes les pièces secondaires pour les placer dans des réserves où les érudits pourront toujours les consulter, et l'on n'a conservé que les œuvres essentielles et significatives en les présentant avec une méthode et une clarté admirables, qui permettent de suivre l'évolution de l'art dans chacun des pays asiatiques : Inde et Insulinde, Turkestan chinois, Afghanistan, Perse, Thibet, Siam, Chine et Japon.

Il faut signaler tout particulièrement : dans la première de ces sections, où est montrée l'évolution de l'esthétique indienne depuis le pur classicisme de l'art bouddhique ancien jusqu'au « baroque hindou » du XVIII[e] siècle, trois statues présentant les trois premiers aspects de la figure du Bouddha : style de Mathourâ, style d'Amarâvati, et style gréco-bouddhique, tous trois des environs du III[e] siècle de notre ère, puis, au centre de la deuxième salle, une pièce d'une rare beauté datant du VIII[e]-IX[e] siècle : un *Bouddha* hanché, au corps flexible moulé dans une étoffe transparente; dans les salles javanaises, de petits bronzes du IX[e] siècle ,« purs chefs-d'œuvre par l'élégance des lignes, la plénitude des formes, la qualité de leur délicate patine » (1) et de curieux panneaux de chars en bois sculpté, aux multiples petits personnages;

(1) Ecrit Mlle Odette Brühl, attachée au Musée Guimet, dans un excellent article auquel nous renvoyons nos lecteurs, *Les nouvelles collections du Musée Guimet*, paru dans la *Gazette des Beaux-Arts* de mai dernier.

dans la section d'Afghanistan, les importants fragments de fresques aux couleurs somptueuses, datant de la première moitié du ve siècle, qui décoraient à Kakrak la coupole d'un sanctuaire et rapportées par la mission Hackin-Carl, ainsi que d'autres provenant de Bâmiyân (fragment de visage particulièrement remarquable); puis les nombreux objets, dont nous avons dit l'intérêt lors de leur entrée au musée (2), découverts par M. et Mme André Godard et par M. Barthoux; la belle série des peintures rapportées du Turkestan chinois par M. Pelliot (3); la riche collection thibétaine (étoffes, bijoux, etc.) donnée jadis par M. Bacot (4); les antiquités siamoises; les résultats des missions Chavannes, Ségalen, Lartigue, de Voisins et Sirén en Chine (5); dans cette section d'Extrême-Orient, le beau « paravent des Portugais », dû à un artiste japonais du XVI[e] siècle, qu'on admira l'an dernier à l'exposition portugaise du Jeu de Paume; puis une collection de bronzes Han et T'ang et de céramiques Song et Yuan, don de M. Pouyanne; enfin, dans une dernière salle, une merveilleuse collection de jades chinois, généreusement offerte au musée par le Docteur Gieseler : emblèmes religieux du culte taoïste ou insignes de dignité, datant, les plus anciens, de 1800 ans avant J.-C., les plus récents du XII[e] ou XIII[e] siècle de notre ère, objets infiniment précieux non seulement par leur rareté, mais encore et surtout par la beauté de la matière, la perfection de l'exécution, et que pare, en outre, aux yeux des subtils esthètes chinois, la poésie d'un symbolisme raffiné qui transforme, par exemple, en une vision du ciel parsemé de nuages l'énorme disque qui forme la pièce principale de cet incomparable ensemble (6).

Enfin, au rez-de-chaussée, les salles de l'Indochine et du

(2) V. *Mercure de France*, 15 juillet 1925 et 1[er] août 1929.
(3) *Ibid.*, 15 juin 1921.
(4) *Ibid.*, 15 juin 1921.
(5) *Ibid.*, 15 juillet 1925.
(6) Lire à ce sujet dans le *Temps* du 20 juillet dernier l'intéressant article de M. Henry Bidou : *Le Ciel de jade*. Mais les lignes savantes que M. le D[r] G. Contenau a consacrées ici même (*Mercure* du 15 août) à cette précieuse collection ont déjà renseigné nos lecteurs sur ce symbolisme, et les étiquettes très explicites — suivant l'excellente méthode du Musée Guimet — qui accompagnent ces objets fournissent sur la signification et la destination de chacun d'eux les renseignements les plus complets et les plus curieux.

Cambodge, créées en 1928, ont été, elles aussi, remaniées sous la direction particulière de M. Philippe Stern, spécialiste dans la connaissance de l'art khmer dont il a, avec M. Coedès, déterminé les différentes phases. Dans la rotonde d'entrée, une grande tête souriante, venue récemment de l'Indochine, annonce ces séries où sont venues prendre place les pièces qui ont figuré à l'Exposition coloniale de Vincennes, parmi lesquelles une remarquable statue souriante agenouillée, un grand *Bouddha* de style du Bayon, une tête du style d'Angkor-Vat, une triple tête souriante et d'importants morceaux d'art tcham. — En suivant d'abord la galerie de gauche jusqu'à la salle du fond (celle-ci réservée à l'art tcham et à l'art laotien) puis la galerie de droite, le visiteur a sous les yeux toute l'évolution chronologique de l'art khmer, au charme si particulier et si prenant, depuis les créations préangkoriennes encore sous l'influence de l'Inde (fin du VIe siècle au début du IXe) jusqu'à l'art d'Angkor-Vat (deuxième tiers du XIIe siècle) et à celui du Bayon (fin du XIIe), ce dernier comprenant les plus belles pièces de cet ensemble. Entre celles-ci on distinguera particulièrement la figure souriante agenouillée et la tête aux trois visages mentionnées plus haut, qu'accompagnent, sur les murs, des photographies des tours à visages du Bayon, puis les hauts-reliefs où les *apsaras*, les danseuses sacrées, apparaissent les traits illuminés de ce « sourire d'Angkor », énigmatique et doux, expression de la sérénité parfaite.

Le musée a, en outre, offert à ses visiteurs, au printemps dernier et durant cet été, deux expositions d'art iranien des plus intéressantes: l'une de relevés à l'aquarelle, par le peintre persan Katchadourian, des fresques qui décoraient à Ispahan le magnifique palais du grand monarque Shâh Abbas Ier (1585-1629), scènes de chasse, colloques amoureux ou réunions élégantes au milieu de jardins parfumés, rappelant les miniatures des manuscrits persans, d'une grâce, d'une délicatesse et d'une fraîcheur de coloris tout à fait exquises, alternant avec des motifs décoratifs en forme d'arabesques (7); — l'autre (dont M. le Docteur Contenau a déjà parlé

(7) Ceux qui n'auraient pas vu cette exposition pourront s'en faire une idée en se reportant au numéro de février dernier de la revue *L'Art*

aux lecteurs du *Mercure*), de photographies d'ensemble et de détail de palais et autres édifices, d'Ispahan pour la plupart, allant du IXe au XVIIIe siècle.

§

Depuis le 22 juillet est ouverte au **Musée des Arts décoratifs**, pour durer jusqu'au 20 octobre, une exposition rétrospective du château de Vincennes qui a le grand mérite d'appeler l'attention du public sur un monument trop ignoré malgré son importance et sa beauté. Combien de personnes connaissent l'histoire de cette demeure royale, d'abord modeste manoir possédé déjà par Philippe-Auguste et auquel saint Louis adjoignit une chapelle destinée à abriter une épine de la Sainte Couronne du Christ, puis transformé de 1337 (date de la construction du donjon par Philippe VI) à 1380 en un vaste et beau château où les Valois résident en même temps qu'au Louvre, où séjournent également Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, où Mazarin, qui en avait été nommé gouverneur et l'avait fait embellir, vécut et mourut, mais qui ensuite connut la décadence après sa transformation en prison d'Etat, puis en arsenal et en caserne, jusqu'à ce que les ouvrages du lieutenant-colonel de Fossa (8), ardent apôtre de la remise en état de l'édifice, ramenassent l'attention sur lui et contribuassent à sa restauration?

Toute cette histoire se trouve résumée et évoquée au pavillon de Marsan en 871 pièces de toute espèce qu'un artiste, M. André Hurtrey — qui s'est voué, lui aussi, à la cause du château de Vincennes — a réunies avec beaucoup de discernement et de goût : sculptures, peintures et miniatures, gravures, plans et relevés d'architecture, moulages, photographies, livres d'écrou, souvenirs de toute espèce. Présentées chronologiquement avec beaucoup de clarté, elles nous montrent, tour à tour,

vivant, qui lui a consacré une savante étude de Mme Laure Morgenstern accompagnée de nombreuses reproductions, dont quelques-unes en couleurs rendent admirablement la séduction de ces compositions aux nuances délicates.

(8) Auteur de deux importants volumes qu'il a résumés dans un excellent petit livre dont nous recommandons la lecture aux visiteurs de l'exposition : *Le Château de Vincennes*, dans la collection des « Petites monographies des grands édifices de la France » (Paris, Laurens, éd.).

entre autres morceaux, les effigies des souverains et personnages divers dont le souvenir se rattache au château, depuis Louis VII qui avait fondé en 1164 l'abbaye des Bons-Hommes dans le bois de Vincennes, jusqu'à nos jours : Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Hardi, Philippe IV et ses fils, Enguerrand de Marigny, Jean le Bon (représenté par la peinture de Girard d'Orléans du Musée du Louvre), Charles V et sa femme la reine Jeanne de Bourbon (statues du portail de l'ancienne église des Célestins) (9), Charles VI et Isabeau de Bavière, Charles VII, François Ier, Charles IX (buste par Germain Pilon), Henri IV, Gabrielle d'Estrées, Mazarin (peint par Philippe de Champaigne), etc.; puis l'histoire et l'aspect successif des diverses parties du château : le donjon, retracé dans les célèbres miniatures de Pol de Limbourg et de Jean Fouquet à l'arrière-plan d'une scène de chasse ou du colloque de Job avec ses amis, sa structure intérieure avec les peintures qui, du XIVe au XVIIIe siècle, en décoraient les salles; la chapelle, avec les détails de son architecture et ses vitraux ; le célèbre bassin en cuivre de Mossoul, dit « baptistère de saint Louis » (aujourd'hui au Louvre) qui faisait partie du trésor de cette Sainte-Chapelle et servait à baptiser les enfants de France; les statuts de l'ordre de Saint-Michel, dont le chapitre se tenait également dans cette chapelle; quantité de vues d'ensemble, peintes ou gravées, du château et la tapisserie où il figure, sous le signe de Juillet, dans la tentures des « Mois ou Maisons royales »; les détails des beaux pavillons du Roi (aujourd'hui occupé par la bibliothèque et le Musée de la Guerre) et de la Reine ajoutés au XVIIe siècle; parmi les œuvres d'art, la charmante petite toile de Bonington, *Anne d'Autriche et Mazarin*, appartenant au Louvre; puis quantité de souvenirs des prisonniers enfermés au donjon et principalement de Diderot, de Latude, de Mira-

(9) Et non des Quinze-Vingts, comme dit le catalogue. On ne comprend pas pourquoi le rédacteur de cette même notice du catalogue a cru devoir rééditer l'erreur qu'Alexandre Lenoir — envers qui, par ailleurs, nous devons avoir tant de reconnaissance — avait commise dans son Musée des Monuments français en désignant ces statues comme celles de saint Louis et de sa femme Marguerite de Provence, et donner d'elles cette description qui semblera incompréhensible à tous les visiteurs de l'exposition : « Saint Louis sous les traits de Charles V; Marguerite de Provence sous les traits de Jeanne de Bourbon. »

beau et du malheureux duc d'Enghien; d'autres relatifs à Daumesnil et à sa défense du château contre les Alliés en 1815; de curieuses inscriptions gravées sur les murs de leur cachot par des prisonniers; enfin, un choix de porcelaines sorties de la manufacture créée au château à partir de 1738 et qui fut, en 1755, transférée à Sèvres.

§

Au **Château de Compiègne** a été organisée par son actif conservateur, M. Edouard Sarradin, à l'occasion du centième anniversaire de la célébration du mariage du roi Léopold de Belgique avec la princesse Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe (9 août 1832), une intéressante exposition qui, en près de cent cinquante pièces — peintures, gravures, sculptures, médailles, documents officiels, manuscrits, souvenirs de toute sorte — prêtées par S. M. le roi Albert, le duc de Guise, les ministères des Affaires étrangères de France et de Belgique, des musées et des collectionneurs des deux pays, et auxquelles sert de préface une très intéressante notice historique de M. Sarradin, évoque de la façon la plus vivante cette cérémonie avec ceux qui en furent les acteurs, les membres des cours royales et autres personnalités, les fêtes qui l'accompagnèrent, etc., retracées par des artistes français ou belges, dont quelques-uns appartenaient à la famille de la jeune mariée : sa sœur la princesse Marie d'Orléans, auteur de la charmante *Jeanne d'Arc* que l'on sait, et le prince de Joinville.

En même temps, M. Sarradin, mettant à exécution un projet formé depuis de longs mois et qui coïncide heureusement avec le mouvement qui a remis récemment à la mode le Second Empire, a ouvert au public de nouvelles salles, consacrées à cette époque, dans les anciens appartement privés de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie et ceux réservés à leurs invités. Les œuvres d'art et les bibelots qu'il y a disposés avec un goût parfait — et qui sont dus, en grande partie, à la libéralité de M. Ferdinand Bac (descendant, il vient de le révéler lui-même, du roi Jérôme de Westphalie) — sont bien à leur place dans ce château, qui fut la résidence d'été préférée des souverains des Tuileries, et y composent le plus évoca-

teur et le plus amusant des décors. Il n'y manque que la grande toile de Winterhalter, *L'Impératrice Eugénie avec ses dames d'honneur,* acquise il y a quelques années par l'Etat : peinte dans le parc même de Compiègne, c'est ici que sa place serait tout indiquée plutôt que dans les salles de Malmaison.

Le château de Compiègne possède depuis quelque temps, comme on sait, une annexe : le Musée de la Voiture et du Tourisme, qui est un des musées les plus fréquentés du public. Il s'est accru dernièrement de nouvelles salles. Celles du premier étage renferment des collections concernant respectivement une rétrospective des stations thermales et d'altitude en France, les origines de l'attelage (documents du commandant Lefebvre des Noëttes), les voitures d'enfants princiers et les voitures-jouets, les transports en commun d'autrefois. Les salles remaniées et enrichies du rez-dechaussée rassemblent des traîneaux, des anciens vélocipèdes, les premières automobiles, etc.

§

De son côté, M. Jean Bourguignon, conservateur de **Malmaison,** organise dans ce château une exposition — qui sera sans doute ouverte quand paraîtront ces lignes — de magnifiques volumes provenant de la bibliothèque de Napoléon I[er] que l'impératrice Marie-Louise avait emportés à Vienne après la chute de l'empereur. Appartenant en dernier lieu à l'archiduc Franz Salvator, ces précieux exemplaires, reliés en plein maroquin aux armes impériales, avaient été confiés à un grand libraire de Berlin pour être vendus. Notre ambassadeur en Allemagne s'émut de la menace de dispersion de ces souvenirs historiques, et des pourparlers furent engagés en vue de leur cession globale soit au gouvernement français, soit à un amateur susceptible de les offrir à nos musées nationaux. Souhaitons qu'ils réussissent et qu'une fois revenue à Malmaison, cette précieuse collection y reste définitivement.

§

Le 3 septembre a été ouverte au **Musée Condé,** à Chantilly, la quatrième — et dernière pour cette année — des

expositions si heureusement organisées par le conservateur, M. Henri Malo, pour faire connaître au public les trésors du cabinet des livres du duc d'Aumale. Elle montre cette fois des manuscrits à peintures de poètes et de prosateurs du Moyen Age, des ouvrages de vénerie, de fauconnerie, de médecine, etc., parmi lesquels on admire particulièrement un des deux manuscrits connus (et le seul orné de miniatures) du conte de la reine de Navarre *Le Coche ou le Débat d'amour;* quatre exemplaires du *Roman de la rose,* des XIII[e] et XIV[e] siècles; un Boccace portant la signature de l'amiral Prégent de Coëtivy; la première et rarissime rédaction du *Trésor de sapience* de Gerson; l'*Anatomie* de Gui de Vigevano, de 1345, seul manuscrit médical connu, orné de curieuses peintures; un minuscule Pétrarque du XVI[e] siècle; enfin, parmi les ouvrages ayant trait à la chasse, un *Livre de fauconnerie,* de Jean de Franchières (XV[e] siècle) et, dans les *Très riches Heures* du duc de Berry, mises de nouveau sous nos yeux, l'admirable miniature de Pol de Limbourg représentant la chasse au sanglier dans la forêt de Vincennes.

L'exposition restera ouverte jusqu'au 16 octobre.

Mémento. — La collection des catalogues du musée du Louvre vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, consacrés aux *Antiquités égyptiennes* et qu'on accueille avec d'autant plus de plaisir qu'on ne possédait plus de répertoire de ces collections depuis la description sommaire de Pierret qui avait remplacé, en 1895, celle d'Emmanuel de Rougé qui n'avait pas été réimprimée depuis 1883. Notre longue attente a été bien récompensée : le catalogue que vient de nous donner le savant conservateur de ce département, M. Charles Boreux, et qui, en ses deux volumes, ne comprend pas moins de 663 pages accompagnées de 70 planches hors texte, est par son érudition et l'abondance des renseignements qu'il apporte sur chaque œuvre, l'instrument de travail et le guide le plus précieux qu'on pouvait rêver. Précédé d'une notice historique sur la formation du musée égyptien — qui jusqu'en 1826, où il fut détaché de la section des Antiques et confié à Champollion, ne comprenait qu'un nombre infime de pièces provenant des anciennes collections royales ou de rares acquisitions — puis d'un utile résumé de l'histoire d'Egypte avec la liste chronologique des Pharaons, ce guide nous conduit successivement dans les salles du

rez-de-chaussée consacrées aux grands monuments, dans l'escalier et le palier du premier étage, dans la salle du *mastaba* et dans celle des antiquités coptes de Baouit, enfin dans les salles du premier étage du Vieux Louvre. Chaque œuvre rencontrée est l'objet de la description la plus complète, comportant toutes les indications nécessaires de dimension, de matière, de provenance, accompagnées de commentaires détaillés destinés à en souligner la signification et l'importance, et, par une innovation qui mérite d'être louée, les reproductions des œuvres, au lieu d'être reléguées à la fin du volume, sont placées vis-à-vis de la description de ces pièces. Tout s'accorde vraiment pour faire de ce catalogue-guide le modèle du genre.

Nous avons plaisir également à annoncer l'achèvement d'un autre ouvrage de premier ordre : le *Manuel d'archéologie orientale,* dû à notre savant collaborateur le Dr G. Contenau, conservateur-adjoint des antiquités orientales au Musée du Louvre, dont nous avons annoncé ici, en 1928 (10) le premier volume. Nous avons dit alors les mérites insignes de ce travail, où, comme dans tous les autres manuels de cette collection, sont présentés, avec la plus sûre érudition, les derniers résultats de la science dans ce domaine particulier. Ces deux derniers volumes (p. 547 à 1685 av. fig. 358 à 974 et 4 cartes; Paris, éd. Auguste Picard; 135 fr.) embrassent, l'un le IIIe et le IIe millénaire avant notre ère, l'autre le Ier millénaire jusqu'à l'époque d'Alexandre, c'est-à-dire étudient successivement l'art archaïque de Sumer, celui de la monarchie d'Agadé, les monuments de l'époque de Goudéa, de la dynastie d'Our, de la Babylonie, du royaume des Hittites, de l'Asie Mineure, de l'Assyrie, de la Perse, de la Phénicie, de la Syrie, etc. Un important appendice, de plus de cent pages, est, en outre, consacré en majeure partie aux nouvelles découvertes effectuées durant l'impression de l'ouvrage, parmi lesquelles les bronzes du Louristan (Perse) et surtout les sensationnelles trouvailles des tombes royales d'Our, en Chaldée, avec les merveilleux objets qu'elles révélèrent et dont on nous donne la reproduction. Un résumé très clair de cette histoire de l'art en Orient durant plus de trente siècles, plusieurs tableaux exposant les divers systèmes de chronologie proposés par les archéologues, une bibliographie des plus complètes, enfin un index général des noms et œuvres cités, qui n'occupe pas moins de quarante pages de petit texte à deux colonnes et qui, à lui seul, permet de se faire une idée de la somme considérable de recherches qu'a nécessitée cet ouvrage, terminent cette histoire de

(10) V. *Mercure de France*, 15 mars 1928, p. 705.

l'art dans les pays orientaux qu'illustrent près de 1.000 figures, véritable monument d'érudition qui classe son auteur, pour le plus grand honneur de la science française, à un des premiers rangs parmi les archéologues de tous pays.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Emile Magne : *Le Château de Saint-Cloud*, Calmann-Lévy. — F. Eygun : *Architecture Romane*, Bloud et Gay.

Le château de Saint-Cloud, qui disparut incendié au cours des événements de 1870-71, datait du XVII[e] siècle et avait été construit par Monsieur, frère de Louis XIV. L'origine du domaine territorial qui subsiste encore remonte à Catherine de Médicis. C'était à cette époque une petite propriété, comprenant une villa appelée hôtel d'Aulnay, que la reine offrit à un de ses familiers, Hiérosme de Gondi. Ne jugeant pas les bâtiments dignes de sa fortune, ce dernier remplaça la villa par un petit château. Lors de l'attaque de Paris en 1589, Henri III, s'étant emparé de Saint-Cloud, se logea au château, et c'est là qu'il fut assassiné par Jacques Clément. Gondi, sans protecteur, se rallia aussitôt, et, avec son opportunité habituelle, à la fortune de Henri IV. Bientôt, Marie de Médicis lui continua les bienfaits de la reine disparue.

Après sa mort, son fils, Jean-Baptiste de Gondi, obligé de se débarrasser de ses propriétés, vendit celle de Saint-Cloud à Jean de Bueil, comte de Sancesse; mais, en 1625, un Gondi, Jean-François, archevêque de Paris, la racheta; c'était, on le sait, un curieux personnage et qui eut des aventures multiples, pas toujours édifiantes. Le château lui dut de notables embellissements, les jardins surtout furent transformés au goût du jour, peuplés de statues et de curieuses fontaines. En juin 1655, Mazarin en fit l'acquisition pour le duc d'Anjou, frère du roi.

Des fêtes y furent données et la propriété fut agrandie par diverses acquisitions. Après le mariage de Monsieur avec Henriette d'Angleterre, Saint-Cloud n'est plus guère qu'une résidence intermittente dont cependant l'agrandissement des jardins se poursuit, et c'est en 1666 que fut établie la

grande cascade, qui fit l'admiration de Louis XIV. Après cette date, Madame se fixa au château où elle mourut, et l'on trouvera dans le volume différentes anecdotes concernant cette période. En 1677, après un nouveau mariage, Monsieur, réalisant enfin son rêve, fit construire un nouveau château, voisin du premier et dont les dispositions étaient remarquables, ainsi que la décoration, les ameublements, les collections et les jardins. Le volume d'ailleurs fournit, à ce sujet, nombre d'indications intéressantes, et même un plan.

La Révolution fut, comme pour beaucoup d'édifices, néfaste à Saint-Cloud, mais Napoléon Ier répara les dommages causés. Le château demeura résidence d'été des monarques successifs, jusqu'à sa destruction par les Allemands.

En somme, le volume est surtout un récit d'histoire locale, abondant en anecdotes; il constitue une intéressante lecture et mérite d'être conservé.

§

Les études sur l'Art roman, qui a laissé en France tant de monuments remarquables, viennent de s'augmenter d'un volume de M. F. Eygun, archiviste paléographe, et qui a pour objet **l'Architecture Romane.** Un préambule rapide et précis indique la variété très grande de ce qu'on est convenu d'appeler l'art roman. C'est vers l'an Mille que les constructeurs, après de longs tâtonnements, réussissent à mettre debout des édifices qui furent des chefs-d'œuvre du genre, tels que Cluny, Autun, etc... La période était favorable à la construction, les Carolingiens, puis les Capétiens ayant eu longuement à batailler contre les hordes barbares qu'ils avaient enfin réussi à vaincre et à fixer. Ils favorisèrent de tout leur pouvoir l'édification des monuments divers qui surgirent sur le sol français. Rappelons en passant que c'est à Robert le Pieux que Saint-Germain des Prés dut sa reconstruction.

La voûte de pierre avait définitivement remplacé les charpentes, qui étaient une cause fréquente d'incendie. Il semble bien que les églises chrétiennes ont eu pour type primitif des édifices romains, et surtout la basilique. Cependant, il

est indéniable que l'Orient a également influencé l'architecture de cette période; les pèlerinages surtout, les guerres jouent un rôle important dans la formation des styles, les preuves en sont données au cours du temps. De l'époque carolingienne qui a préparé la Renaissance romane les édifices complets sont fort rares; en effet, les remaniements nombreux en ont altéré presque partout le caractère primitif. On trouvera dans le volume une liste des endroits où l'on en peut voir des vestiges divers.

La seconde partie de l'ouvrage, fort importante, étudie successivement tous les éléments de l'architecture romane; plan et orientation, la déviation et ses causes, les tours et la crypte; les églises fortifiées, etc...

Une troisième partie concerne les divisions chronologiques et topographiques, les églises du onzième siècle et les écoles. Un premier chapitre traite des églises romanes jusqu'au XIIe siècle. Puis ce sont les écoles régionales dont nous énumérerons les plus importantes : Bourgogne, Provence, Auvergne, Normandie, Sud-Ouest, sans parler de l'Espagne et du Portugal, etc...

Nous ne pouvons que complimenter M. F. Eygun qui nous a donné sur une matière en somme ingrate un livre de bon aloi, intéressant et précis et que rehausse encore une illustration technique si nette que même un profane en archéologie peut le suivre sans effort.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Quelques lettres de Léon Bloy à François Coppée. — Les relations de Léon Bloy avec François Coppée ne furent pas des relations littéraires. L'affection qu'ils avaient l'un et l'autre pour Barbey d'Aurevilly les avait rapprochés, et aussi le voisinage de la rue Oudinot et de la rue Rousselet. Il y avait là, autour de Barbey, un petit groupe d'amis dont les derniers survivants viennent de disparaître : Coppée et sa sœur, Théodore de Banville, Alphonse Daudet, le docteur Watelet, Mme Epinette et sa fille, Armand Hayem, Léon Bloy,

Georges Landry. Jusqu'en 1879, on vit assez souvent Hector de Saint-Maur.

Léon Bloy, aux allures farouches, n'était pas l'homme des réunions assez fréquentes où se rencontraient ces personnes aimables. Il était, parmi eux, le seul à collaborer au Chat Noir, après avoir été un assidu des soirées du Soleil d'Or, vers 1882 et 1883. Sorti de chez Barbey d'Aurevilly, il avait d'autres amitiés, Villiers de l'Isle-Adam, Charles Cros, d'un caractère très éloigné de celui de Coppée.

Lorsqu'il commença de publier, il prouva cependant ses sentiments en adressant ses livres à ceux des amis de Barbey qui lui avaient manifesté de la sympathie.

Coppée reçut *Le Révélateur du Globe* avec cette dédicace :

> *A François Coppée, au poète énergique et tendre de* Severo Torelli, *j'offre ce livre écrit dans la Tour de la Faim.* LÉON BLOY.

Coppée, bon garçon et généreux, avait donné chez lui des ordres pour que le pauvre Bloy trouvât rue Oudinot le verre de vin et le morceau de pain qui composaient le plus souvent son dîner. Ce fut pendant un de ces repas sommaires que Léon Bloy vit pour la première fois Mlle Jeanne Molbech qu'il devait épouser quelques mois plus tard.

Les lettres qu'on va lire contiennent la trace de la générosité de Coppée et de la misère de Bloy. La plus curieuse est celle où il est question de Huysmans. On sait que celui-ci devait être, à partir de 1893, le plus grand ennemi de Bloy. On ignore trop ce que furent antérieurement l'amitié des deux écrivains, l'admiration qu'ils avaient l'un pour l'autre et les services qu'ils se rendirent.

La lettre qu'on va lire est aussi à l'honneur de Coppée qui, je le sais, fut toujours admirateur de Huysmans et lui vint en aide à diverses reprises.

La dernière des lettres qui suivent n'est pas datée, mais elle fut écrite rue Blomet, 127. Nous savons, grâce au charmant ouvrage de Pierre Arrou (1), que Léon Bloy habita à cette adresse pendant l'été de 1886. Il est donc facile de

(1) Pierre Arrou : *Les logis de Léon Bloy*, Crès, éditeur.

présenter ces lettres de Bloy à Coppée dans l'ordre chronologique.

Asnières, 7 Janvier 1885,
20, rue Saint-Guillaume.

Mon cher Coppée,

Voici l'explication que vous m'avez demandée.

L'excellent docteur Robin, touché de ma détresse et me sachant possesseur du curieux manuscrit original de *l'Histoire sans nom,* avait conçu le projet de loterie que vous savez.

C'était assurément le seul moyen de se défaire avantageusement d'un objet précieux dont la vente était fort incertaine, Le docteur comptait sûr la bonne volonté de ses nombreux amis, et, très particulièrement, sur la bienveillance parfaite de la baronne de Poilly. Il espérait ainsi réaliser une somme qui assurât ma subsistance et me permît d'achever l'étrange roman que j'ai commencé.

Les premières démarches furent donc immédiatement entreprises, non sans succès, lorsqu'un incident très simple survint tout à coup.

J'eus un besoin subit d'une somme d'argent, faible, il est vrai, mais dont la privation était plus que suffisante pour me mettre en *danger.* Ce besoin étant absolu, et aucun ami riche n'apparaissant pour me secourir, je résolus, avec un grand crève-cœur, de renoncer au projet ultérieur de la loterie, et je fis savoir par lettre à Robin que la plus violente nécessité me contraignait à vendre sur-le-champ mon manuscrit, à quelque prix que ce fût.

Aussitôt Robin écrivit à Mme de Poilly de tout arrêter. De ce côté l'affaire en est donc restée là.

Mais voici l'atroce malchance qui préside à mes destins. L'argent qu'il me fallait m'arriva inespérément et le fatal manuscrit frappé de non-valeur me resta sur les bras, sans que je fusse sauvé d'autre chose que des effets malheureux d'une échéance comminatoire de fin de mois.

Voilà bien tout. M. d'Aurevilly, informé, m'a dit avec force qu'il avait trop dans l'oreille les généreuses assurances de Mme de Poilly pour croire qu'une affaire d'où dépend peut-

être la vie d'un pauvre artiste pût être considérée comme définitivement perdue. Il se propose de tout réparer, s'il est possible, par d'irrésistibles instances. Quant au docteur, il ne peut plus rien et cela se comprend trop.

Mais vous, ô François Coppée, que les grandeurs n'ont pas endurci et qui connaissez ma paradoxale, mon indicible misère, intercédez pour moi avec violence et supposez un instant que vous m'aimez comme un frère. Considérez que ma peau mérite d'être conservée et qu'il serait vraiment un peu dur qu'un homme privé des biens de ce monde fût condamné à périr pour avoir aimé la beauté, pour avoir désiré la justice et pour avoir préféré la plus torturante misère aux lâches compromissions de la camaraderie littéraire.

Votre passionné

LÉON BLOY.

P.-S. — Dieu veuille que vous soyez diligent. La famine est éternelle comme Dieu, mais elle n'est pas patiente comme lui, hélas!

—

Fontenay-aux-Roses,
31 Décembre 1885.

Mon cher Monsieur Coppée,

Je vous ai adressé, rue Oudinot, il y a quinze jours environ, une lettre que je crois fort importante.

Cette lettre devait ou pouvait produire certains effets dont j'aurais été certainement instruit.

Or, il ne s'est rien produit du tout et j'ignore même absolument si la communication, — dangereuse pour un de vos amis, — que je vous faisais, vous est parvenue.

Mon angoisse est extrême et je vous prie de la faire cesser. Je crains d'avoir compromis, par imprudence, un homme dont je ne me pardonnerais pas de troubler la vie.

Ma lettre avait exactement le même aspect extérieur que celle-ci et portait en caractères énormes le mot *Confidentielle* au-dessous de la suscription.

Encore une fois, je vous supplie de me rassurer, ne fût-ce que par un seul mot.

Votre dévoué,
LÉON BLOY.
10, rue du Plessis-Piquet,
Fontenay-aux-Roses.

—

Fontenay-aux-Roses,
4 Janvier 1886.

Mon cher Monsieur Coppée,

Je reçois votre carte et, à l'instant même, j'y réponds. Je ne suis vraiment pas heureux. C'était pourtant bien simple qu'une lettre vous arrivât! Je me suis assuré que vous étiez à Paris, le lendemain et le surlendemain du jour où je vous l'ai adressée. Mais cette lettre était importante, elle était pressante, elle était *dangereuse* à perdre, enfin elle était de moi, il a donc fallu qu'elle se perdît ou qu'elle fût interceptée. Charmante destinée!

Voici donc une copie de cette lettre dont j'avais fort heureusement conservé un brouillon. Vous verrez s'il est important qu'à votre retour vous la cherchiez avec soin dans l'amas de papiers qui ont dû pleuvoir sur vous.

—

17 Décembre 1885.

Mon cher Monsieur Coppée. — Ce n'est pas *pour moi* que je vous écris. Je n'existe plus, je suis raturé, supprimé, confisqué par un travail énorme dans une attitude sourcilleuse. On m'a mis au défi de toucher à la Main de Justice sans mourir et cette menace m'a rendu tout fort. Il ne me déplaît pas que d'aucuns me croient à jamais crevé. Les surprises que je leur prépare en seront plus exquises.

C'est l'auteur d'*A Rebours* que j'ai décidé de vous offrir ce matin. Il est sur le chemin de Jérusalem à Jéricho, l'auteur d'*A Rebours,* complètement nu et aux trois quarts massacré. Je vois passer les joyeux lévites de la publicité, les alacres

vidangeurs du sacerdoce de la Réclame, un excessivement long défilé de maquereaux argentés de gloire, — pas un seul Samaritain!

Cela, c'est une fière honte qui sera racontée par moi, — bientôt — quand je serai devenu l'annaliste du dépotoir littéraire. Joie suave et très parfaite qui ne réconfortera pourtant pas ce grand artiste agonisant. Il faudrait, en attendant, un peu de ce baume évangélique dont la recette paraît être perdue, et c'est uniquement pour cela que je vous écris.

Voici les faits — *confidentiellement* —; Huysmans est en danger de périr. Vous le savez, il a un emploi de ministère et un atelier de brochure.

Or, l'emploi est tout juste suffisant pour ne pas mourir de misère et la brochure ne marche absolument plus. Non seulement elle a cessé d'être une faible ressource, un appoint dérisoire, mais elle est devenue une menace terrible, une menace de prochaine et presque inévitable *faillite* — devant entraîner la *révocation* de l'employé et aboutir au naufrage complet. Telle est, en aussi peu de mots que possible, la vraie situation d'un des écrivains les plus rares de cette fin de siècle.

Evincé, d'ailleurs, de tous les journaux et tous ses livres ne se vendant pas, notre ami est exactement sans défense et sans refuge. L'écrasement suprême va venir.

Il faudrait gagner du temps, c'est-à-dire trouver, tout de suite, une somme. Certaine combinaison que je sais pourrait alors aboutir et le sauver. Il faudrait *cent louis* dans les premiers jours de janvier, sinon tout est par terre. Pourquoi ne les risqueriez-vous pas?

Si cet effort était nécessaire pour préserver un de vos membres ou pour échapper à quelque intolérable vexation personnelle, vous n'hésiteriez sans doute pas. Croyez-vous que le salut d'un artiste supérieur soit d'un intérêt moins instant?

J'ignore ce qu'il faut dire pour vous toucher d'une manière certaine. J'ignore encore plus la nature précise de vos sentiments pour Huysmans. Enfin, je me trouve dans cet embarras extrême d'avoir également à redouter ou de nuire à un ami dont je voudrais à tout prix conjurer la ruine ou de ne

pas le servir assez en craignant de paraître me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Il me semble, mon cher monsieur Coppée, que cela nous regarde furieusement, au contraire, nous tous qui écrivons des choses quelconques et qui n'avons pas, en somme, d'autre identité morale que la solidarité mystérieuse de cette vocation.

Et remarquez qu'il ne s'agit pas seulement ici d'un artiste malheureux dont la supériorité *absolue* peut vous paraître contestable. Il s'agit, en même temps, d'une victime de la plus haute probité littéraire, martyre peu demandé, vous en conviendrez.

Si je possédais pour toute fortune les deux mille francs nécessaires à ce champion de la dignité des lettres, je ne vous écrirais certes pas, et je ne laisserais à personne le voluptueux honneur de payer cette rançon.

Dénué de tout, je fais ce que je peux, je vous écris, à vous, Coppée, à vous seul qui avez une âme pour comprendre ces choses et qui n'avez pas été endurci par votre prospérité.

Que cette lettre ignorée de Huysmans soit surtout ignorée des autres. Détruisez-la quand vous l'aurez lue, c'est le plus sûr. Je serais pour lui l'ami le plus funeste si elle venait à tomber en des mains qui ne seraient pas les vôtres.

Ah! si vous faisiez spontanément ce que je vous suggère, vous auriez un fier dévouement vivant — armé et lampassé de gueules! — en la personne de votre

LÉON BLOY.
10, rue du Plessis-Piquet,
Fontenay-aux-Roses.

—

Sans date.

Mon cher Monsieur Coppée,

Je ne pensais pas à vous, l'autre jour, quand je vous ai rencontré, et je crus, un moment que vous m'étiez *envoyé*, car j'étais dans un sacré tourment.

Je cherchais l'argent de mon terme. Il est impossible que vous n'ayez pas connu ce genre de supplice. Jolie situation,

d'ailleurs, pour travailler. Un moment je fus sur le point de vous dire ça tout simplement et de vous demander un louis quelconque, mais la réputation dont je jouis est telle que, parfois, au plus profond de mes affaires de va-nu-pieds, je m'interroge moi-même pour savoir si, réellement, tout bien considéré, je ne serais pas un simple farceur. Je n'ai donc pas osé.

Eh bien! le terme est arrivé aujourd'hui, et j'endure une si intolérable anxiété que je renonce à cette vergogne.

Voulez-vous m'envoyer vingt francs *par la poste,* car je n'aurais pas trop le courage d'aller les prendre chez vous. Je serai ainsi à peu près au complet et on m'accordera la paix dont j'ai fièrement besoin.

J'ai une bonne mémoire, mon cher Coppée, et je ne crois pas être un drôle. Je me souviens de ce que vous fîtes pour moi *et de quelle manière.* Je hais les protestations, mais il n'est pas impossible que vous trouviez un jour une excellente gueule à votre service, sur laquelle vous n'aurez pas compté.

Votre

LÉON BLOY.

127, rue Blomet.

Adresse confidentielle et dangereuse à répandre.

RENÉ MARTINEAU.

LETTRES ANTIQUES

Auguste Bailly : *Jules César,* Les grandes études historiques, A. Fayard. — Jérôme Carcopino, *Sylla ou la monarchie manquée,* L'Artisan du Livre. — Quinte-Curce : *Histoire d'Alexandre le Grand,* traduction nouvelle de V. Crépin, Classiques Garnier.

Romancier, historien et critique avisé, M. Auguste Bailly appartient à l'Université; il en continue les traditions les meilleures : probité, conscience, intelligence et clarté. Son **Jules César** fait le plus grand honneur à cette collection, intitulée *Les Grandes Etudes Historiques,* qui a déjà publié tant de remarquables ouvrages. Au cours de ces dernières années, on a édité un nombre considérable de biographies d'hommes plus ou moins illustres, de vies plus ou moins romancées de personnages connus, mal connus, ou tombés dans l'oubli. De tous ces ouvrages, hâtivement écrits, médiocrement documentés, bien peu sont dignes de survivre, et la

plupart, en fait, sont déjà perdus dans la nuit du silence. Délicate entre toutes est, en effet, la tâche d'écrire la biographie des grands hommes; et, quand ce grand homme est un César ou un Alexandre, cette tâche, pour la mener à bien, dépasse la portée d'un esprit ordinaire. Les conquêtes de César, en effet, comme celles d'Alexandre, relèvent autant de l'épopée que de l'histoire, et les légendes qui les entourent sont comme un nimbe autour de leurs visages. S'il est de bonne et saine méthode de savoir les oublier à propos, lorsqu'on se trouve en face de l'enseignement objectif des faits et de la nette éloquence des sources, il est sage aussi de savoir s'en souvenir pour se rendre compte de la façon dont l'histoire se continue et s'enchaîne, et de la place que tiennent les événements et les hommes dans l'imagination, le culte et le sentiment des foules. Propagées par l'instinct des masses étonnées, ces légendes donnent corps à leurs aspirations, passent au rang de symboles et de causes exemplaires et acquièrent avec le temps une énergie aussi active et communicative que celle de l'histoire ; elles en sont moins une déformation qu'une transformation, dont le dynamisme vital ne cesse pas d'agir sur la pensée des individus et des races, et d'influer sur les actes de ceux qui les retiennent.

Non seulement M. Auguste Bailly s'est efforcé de nous donner un *Jules César* aussi bien documenté, aussi savant que le comportait le public nombreux auquel cet ouvrage s'adresse, mais il s'est aussi donné, pour la joie et l'agrément du lecteur, la peine de l'écrire en un style coulant, précis et savoureux. Tout au cours de son récit, l'auteur a su nous faire ressouvenir qu'il était un familier de Sénèque, dont il a publié la vie et un choix de pensées. On pourrait extraire de son livre tout un ensemble de maximes morales du plus vif intérêt.

Une réussite trop éclatante est odieuse aux médiocres. — On pardonne aisément leur ambition à ceux qu'on sait égaux à leurs plus hauts désirs. — La clairvoyance, la pénétration, le jugement peuvent, en temps de paix et dans un régime sain, faire des hommes d'Etat suffisants. Aux heures de troubles et de révolutions, il faut à l'esprit ajouter le caractère; travailler n'est rien, il faut oser; et tel qui donnera volontiers son temps n'est pas toujours disposé à mettre en jeu sa vie.

Aujourd'hui, il est de bon ton, chez certains esprits, de discréditer Jules César et son œuvre, et de détester les Romains. Certes, on ne saurait nier qu'au cours de la conquête des Gaules, fut bien des fois cruelle la répression, que fit le Romain, des soulèvements que tenta l'indépendance naturelle à l'âme des Gaulois. Et pourtant que serait devenue la Gaule sans Rome ? La proie des Germains ou la victime de ses sempiternelles discussions intestines? La Gaule, en effet, écrit M. Auguste Bailly, « apparut à César sous la forme d'un immense pays dépourvu de toute unité, comme une masse inorganique, comme un corps privé de cerveau, comme une justaposition de peuples et de clans, dont les alliances ou les discordes réciproques pouvaient momentanément donner à l'un ou à l'autre une supériorité précaire, dont une coalition pourrait sans doute faire un bloc contre un envahisseur, mais se détruirait elle-même par le jeu de rivalités, qu'il serait aisé d'entretenir, et de désaccords que l'on pourrait toujours susciter et aiguiser. » Ce furent ces rivalités qui paralysèrent l'initiative héroïque de Vercingétorix. Après huit ans de campagnes, la Gaule se vit sujette de Rome. Qu'en retirait-elle? Tout ce qu'il fallait pour qu'un jour la Gaule devint la France.

A l'œuvre de soumission, si longue, si pénible, parfois si tragique, écrit M. Auguste Bailly, Jules César avait voué toutes ses pensées, toute son activité, tout son génie. Jamais il n'avait méconnu la valeur de son adversaire, jamais il ne l'avait confondu avec ces Germains, qu'il avait pourtant utilisés contre lui. Il savait quelles étaient les qualités de cette race, d'intelligence si vive, de cœur si ardent et de si indomptable courage. Que lui manquait-il, sinon une direction, une discipline, une culture? Rome devenait l'éducatrice, la maîtresse spirituelle des peuples qu'elle avait soumis : qu'elle sût se faire aimer d'eux et, à leur tour, ils seraient Romains.

De Gaulois, nos ancêtres devinrent des Gallo-Romains.

Mais, peut-on se demander, s'il est certain que la Gaule retira de la conquête romaine des avantages administratifs, économiques indiscutables, en retira-t-elle des avantages pareils au point de vue purement spirituel ? Que devient, dans cette transformation, la théocratie politique et la culture

théologique et scientifique des druides? César lui-même ne nous dit-il pas « que les Druides apprennent par cœur un nombre considérable de vers, et que plus d'un reste vingt ans à l'école. Ils estiment, ajoute-t-il, que la religion ne permet pas de confier à l'écriture la matière de leur enseignement, alors que, pour tout le reste en général, pour les comptes publics et privés, il se servent de l'alphabet grec. Le point essentiel de leur enseignement est que les âmes ne périssent pas, mais qu'après la mort elles passent d'un corps dans l'autre. En outre, ils se livrent à de nombreuses spéculations sur les astres et leurs mouvements, sur les dimensions du monde et celles de la terre, sur la nature des choses, sur la puissance des Dieux et leurs attributions, et ils transmettent ces doctrines à la jeunesse. » Toute cette discipline ne disparut pas à la conquête romaine· Les Gaulois en adoptant la culture grecque retrouvèrent, dans Pythagore et dans Platon surtout, l'essentiel de la doctrine traditionnelle des druides. Et, lorsque la théologie chrétienne prévalut, leur génie spéculatif et mystique se donna libre cours, et leur goût constructif, jusque-là comprimé, s'épanouit dans les rosaces en soleil des cathédrales gothiques.

Puisque nous en sommes à César, signalons le magistral ouvrage que M. Jérôme Carcopino vient de consacrer à **Sylla,** au précurseur qui tenta de réaliser à son profit cette monarchie militaire qui ne survint que cinquante ans après lui. Le lecteur de ce captivant ouvrage y retrouvera toutes les qualités de science, de méthode, de critique et de logique serrée, qui ont assuré et maintenu le succès de tous les livres qu'a jusqu'ici publiés cet éminent historien. Loin d'avoir, comme le prétendent certains, un masque à double ou à triple visage, la personnalité de Sylla s'avère, pour M. Jérôme Carcopino, d'une prodigieuse unité. Secondée par une activité, une vigueur, une adresse incroyable, son ambition, que servait à l'occasion une impitoyable dureté, ne se préoccupa jamais que d'assouvir son amour de la gloire et sa passion de régner. Sa retraite ne fut pas l'effet d'une généreuse abdication, mais de l'intelligence bien comprise des circonstances et des temps.

Féru d'orgueil et de domination, Sylla, écrit M. Jérôme Carco-

pino, n'a vécu que pour vaincre et commander : Rome d'abord, et, par elle, le monde qui doit obéir à Rome. Négligeant intrigues et demi-mesures, dédaigneux d'une autorité précaire et morcelée, conscient, au surplus, de l'impossibilité de régir un immense empire avec les organes d'une unique cité, et d'en subordonner indéfiniment la politique aux divisions d'une oligarchie d'argent et aux caprices d'une plèbe avilie, il ne s'est intéressé aux rivalités des partis que pour les exploiter. Ni conservateur de principes, ni, davantage, hostile aux masses qui consentiraient à se laisser conduire, éclairé par des idées simples qui s'accordaient à son tempérament comme aux nécessités de son époque, il a constamment aspiré à la force, et il l'a prise où elle était alors : aux armées. C'est ainsi qu'interprétant, puis devánçant la marche des événements, il a conçu le plan de la révolution qui s'accomplira un demi-siècle plus tard. Réaliste féroce, Sylla, dont chaque étape avait reculé l'horizon, a voulu fonder à son profit la monarchie militaire à laquelle son intelligence destinait l'avenir. Et si, finalement, il y a renoncé, ce fut malgré lui, parce que les temps n'étaient pas mûrs, et que mieux valait, par un feint désaveu, se dégager fièrement d'un dessein encore aventureux, que se rapetisser dans l'évidence d'un échec ou se briser contre l'irréalisable.

La collection des classiques Garnier vient de s'enrichir d'une traduction nouvelle de l'**Histoire d'Alexandre le Grand,** par Quinte-Curce. C'est M. V. Crépin, agrégé de l'Université, qui s'est chargé de publier et de traduire le texte de cette première *Vie romancée* du conquérant des Indes. Cette histoire, d'une latinité élégante et pure, d'un captivant intérêt romanesque, eut une vogue admirable au Moyen Age. Le mélange du merveilleux et de l'histoire y était de nature à charmer des esprits avides d'aventures, de chevaleresques conquêtes, et que séduisaient le prestige et les légendes qui auréolaient un grand nom.

Si son *Histoire* enchanta des générations de lecteurs, nous ignorons ce que fut Quinte-Curce. Aucun auteur latin ne nous en parle. Ce silence est si troublant que certains commentateurs du XVIIe siècle émirent l'hypothèse selon laquelle cette biographie d'Alexandre ne serait due qu'à un clerc, excellent latiniste, du Moyen Age. Mais cette hypothèse est infirmée par le fait que nous possédons, à la Bibliotèque Nationale, un manuscrit, incomplet déjà, de Quinte-Curce et

remontant au x[e] et peut-être au ix[e] siècle ! La traduction de M. V. Crépin se lit avec plaisir; elle est à la fois fidèlement littérale et agréablement littéraire.

MARIO MEUNIER.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

René Chevalley : *Un assassinat dans le quartier;* Lausanne, Imprimerie Vaudoise. — Blaise Cendrars : *Vol à Voiles;* Lausanne, Payot (« Les Cahiers Romands », deuxième série, n° 6). — Monique Saint-Hélier : *La Cage aux Rêves;* Paris, Correa. — Jean-R. de Salis : *Sismondi* (1773-1842) ; Paris, Champion. — Frédéric Soret : *Un Genevois à la Cour de Weimar;* Paris, Fernand Roches.

Un assassinat dans le quartier? M. René Chevalley va-t-il nous conter les exploits de quelque Sherlock Holmes formé par feu le professeur Reiss? Non, il ne s'agit point d'un roman policier, mais d'un recueil de contes. Pas très substantielles, ces courtes histoires où des personnages sans malice vivent une vie bien « quotidienne ». Pas très drôle, cet humour trop sage. On est tenté d'appliquer à l'auteur le jugement d'Emma Bovary sur les propos de son époux : « La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient ,dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie ».

Les récits de Blaise Cendrars évoquent — vous vous en doutiez, n'est-ce pas? — un univers moins placide. Qu'il poursuive la vérité dans la fiction ou qu'il se contente de « romancer » une histoire vraie, comme celle du général Suter, sa manière témoigne à la fois d'un tempérament robuste et d'une personnalité que rien n'entame. Mais où donc un tel homme, dont l'existence fut toujours abondamment nourrie de vagabondages et d'aventures, trouverait-il une matière plus riche qu'en lui-même? En lisant les premières lignes de **Vol à voiles,** en constatant que l'auteur y publiait un chapitre de ses mémoires, j'ai senti que ma curiosité s'allumait, j'ai été pris d'une brusque fringale. Il faut bien que j'avoue une déception : je m'attendais à mieux. Certes, l'épisode choisi n'est pas sans intérêt. De savoir que Cendrars s'est évadé, à quinze ans, de la maison familiale et, pour courir le monde, a quitté sans esprit de retour l'Ecole de commerce de Neuchâtel, cela ne m'est point indifférent. L'accent m'a plu, mais

le ton m'a semblé verbeux; le style, lâché. Et puis, je sais qu'il y eut dans la vie de cet errant des heures plus passionnantes. Non sans faire parfois la grimace à certaines phrases interminables, à certains discours essoufflés, j'ai pourtant dévoré tout le plat. Le repas fini, j'avais le sentiment d'être resté sur ma faim. Je réclame la suite, en souhaitant qu'elle soit d'un goût plus net, d'une chair plus ferme.

Dans la préface qu'il a écrite pour **La Cage aux Rêves,** de Mme Monique Saint-Hélier, Edmond Jaloux observe avec raison que ce livre est nourri d'un « mysticisme latent ». Pour ce motif, il le signale en particulier à « ceux qui cherchent encore autre chose que des techniques, des copies et des mises au point, mais quelque chose qui touche à nos plus beaux secrets ».

Comme le cahier de Cendrars, l'ouvrage de Mme Saint-Hélier offre au lecteur des confidences. Mais d'un autre ordre. L'homme se confesse pour s'expliquer. Tel un marchand aunant son drap, il déroule l'étoffe de ses aveux, il l'expose à la lumière, il s'efforce d'en montrer la qualité réelle. La femme ignore un tel souci. Elle ne s'embarrasse ni de méthode ni de franchise. Par goût inné du mensonge, ou parce que, parlant pour un seul, elle ne tient pas à se faire entendre de tous, Eve, quand elle écrit, joue à nous égarer. L'homme se prétend véridique, mais pèche par réticences ou par excès de précautions. La femme, qui ne cherche qu'à plaire, se livre soudain, dans un accès de sincérité fulgurante dont nous sommes incapables.

C'est pourquoi, sans doute, l'ouvrage de Mme Saint-Hélier, comme certaines pages de la grande Colette, m'a tour à tour irrité et ravi : tantôt je trouvais qu'elle « en mettait trop », tantôt qu'elle s'arrêtait à l'instant même où j'eusse désiré la suivre plus avant. Je me disais : « C'est un livre exquis, mais qu'il faudrait refaire. » Seulement, voilà : il m'a suffi d'imaginer quelques retouches ou additions pour me convaincre qu'un homme, en essayant de leur donner corps, ne réussirait qu'à tout gâcher. Prenons nos compagnes comme elles sont. Lorsqu'il fait de lui-même l'objet de son étude, le mâle se flatte, sans toujours y parvenir, de pouvoir sortir de son moi. Eve peut bien décrire la terre entière, le ciel et les étoiles, elle

ne révèle jamais que son instinct de femme. Ainsi Mme Saint-Hélier : on ne saurait changer rien à ses propos sans commettre une sorte de viol, ou, du moins, un abus de confiance. Ne lui reprochons ni ses moments de cynisme inconscient, ni les imprécisions voulues de sa pensée, ni même l'excessive mièvrerie de son langage. Acceptons, avec ses lacunes, son manège d'innocente coquetterie. Aimons surtout une sensibilité pleine de grâce, affinée par le rêve, la solitude, la méditation et la souffrance. Admirons enfin, chez un être qui vécut presque toujours par le dedans et eut parfois commerce avec la mort, une poétique ivresse, un amour passionné de la vie.

§

MM. Fernand Baldensperger et Paul Hazard, qui dirigent la *Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée*, ont fait à M. Jean-R. de Salis l'honneur mérité d'accueillir dans cette collection un **Sismondi**, de tous points excellent, qui, en Sorbonne, avait valu à son auteur le titre de docteur ès-lettres.

A propos de M. H. Bessler, j'ai dit ici même, il y a quelques mois (1), l'émotion et la fierté qu'éprouvent les Romands à voir des érudits venus de la Suisse alémanique enrichir par leurs travaux une littérature d'expression française. Que des jeunes gens dont la langue maternelle est le *schwyzerdütsch* et dont les pères ont probablement fréquenté les universités d'Allemagne viennent demander aujourd'hui à Montpellier, à Grenoble, à la Montagne Sainte-Geneviève le bienfait d'un humanisme harmonieux, cela ne devrait pas non plus être sans intérêt pour les Français de France. M. Bessler est Saint-Gallois. M. de Salis, correspondant parisien du journal *Der Bund* (le *Temps* de la Confédération helvétique) est né à Berne, d'une vieille famille grisonne dont le nom a gardé à travers les siècles une sonorité toute latine. Sa culture cosmopolite le prédestinait à se faire le biographe de Sismondi.

Ce nom de Sismondi, Charles Simonde, né à Genève en 1773, semble ne l'avoir jamais tenu que de lui seul. Ses ancêtres se nommaient Symond. Ils étaient Dauphinois et s'établirent à Genève, au XVIIe siècle, pour cause de religion. Sans doute n'avaient-ils rien de commun avec l'illustre tribu pisane

(1) Voir *Mercure de France* du 1er juillet 1932, page 235.

des Sismondi, à laquelle prétendait se rattacher l'auteur de *Julia Severa.* Au surplus, cela importe peu.

Ami de Mme de Staël et de la comtesse d'Albany, critique littéraire, professeur, historien, économiste, homme politique, mêlé à tous les grands courants de son époque, Sismondi fut, avec, dans ses dernières années, une prédilection très nette pour la France, un « bon Européen » (comme on dit couramment depuis qu'il n'y a plus d'Europe). Ainsi qu'en témoignent de nombreuses éditions et traductions de ses œuvres, il exerça, jusqu'environ 1850, une influence réelle sur les élites de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre et d'Espagne.

L'écrivain est médiocre.

On ne lit plus guère aujourd'hui ni les seize tomes de son *Histoire des Républiques italiennes* ni les trente et un volumes de son *Histoire des Français.*

Dans le domaine économique, son action se fait encore sentir, moins par ses écrits que par personnes interposées. M. de Salis observe qu'il eut pour disciple Buret, lequel fut le maître d'Engels, lui-même collaborateur de Karl Marx. Et M. Charles Rist voit en Sismondi l'inventeur de ce qu'on appelle, en France, l' « économie sociale » et, en Allemagne, la *Sozialpolitik.*

Je ne puis songer à résumer l'imposant volume que lui consacre son plus récent commentateur. Qu'il me suffise d'en louer la belle ordonnance, les justes proportions, l'information sûre, abondante et, dans une très large mesure, inédite. Des analyses patientes s'y juxtaposent pour composer un portrait bien vivant. Je goûte fort l'intelligence (et j'entends par là le souci de *tout* comprendre) que M. de Salis apporte dans l'exposé et la discussion des idées. Mais je ne suis pas moins sensible à la modération, à la finesse, à l'impartialité des conclusions et des jugements.

§

A l'occasion du centenaire de Gœthe, on a beaucoup parlé, cette année, du Genevois Frédéric Soret (1795-1865). Précepteur de Charles-Alexandre de Saxe-Weimar, il fut pendant dix ans le confident et l'ami de l'Olympien. « Les plus sûrs témoignages, écrit M. Paul Hazard, que nous possédions au sujet

du grand poète allemand, depuis 1822 jusqu'à sa mort, nous les devons à Frédéric Soret. » Celui-ci en avait dressé le procès-verbal, que M. A. Robinet de Cléry a publié sous le titre de *Conversations avec Gœthe.* La petite-fille et l'arrière petite-fille de Soret nous apportent aujourd'hui des extraits de son journal intime. Cela s'appelle : **Un Genevois à la Cour de Weimar.**

L'auteur y apparaît comme un observateur perspicace de tous les événements qui se déroulent sous ses yeux. Républicain, il ne se laisse pas éblouir par les altesses dont il partage l'existence. Doué d'un sens politique assez fin, lorsqu'il se risque à prophétiser, c'est presque toujours à bon escient. La Cour, en 1847, avait formé le projet de l'envoyer à Paris comme ministre des grands-duchés de Saxe-Weimar, d'Oldenbourg et de Mecklembourg-Strelitz. 1848 empêcha le dessein de se réaliser. Cette révolution qui venait lui barrer l'accès de la Carrière, Soret l'avait pressentie. Son œil discernait fort bien quelles en seraient les suites pour l'Europe.

Homme d'un jugement droit, servi par une vaste culture, savant et philosophe, bienveillant mais jamais aveugle, Frédéric Soret joignait à toutes ces qualités l'aisance d'un parfait homme du monde. Comme écrivain, il a du naturel et de l'esprit. Un peu terne par la couleur, son style séduit par la justesse du trait. Ce qu'il y a de meilleur dans ses souvenirs, M. Paul Hazard, en sa préface, le souligne d'un mot, « c'est leur rare, c'est leur admirable simplicité ».

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Albert Malte Wagner : *Lessing. Das Erwachen des deutschen Geistes* (Lessing. Le réveil de l'Esprit allemand). Horen-Verlag, Berlin. — Robert Leroux : *Guillaume de Humboldt. La formation de sa pensée jusqu'en 1794.* Publications de l'Université de Strasbourg. En dépôt : Société d'édition : les Belles-Lettres. — Gœthe : *Faust.* Traduit et préfacé par Henri Lichtenberger. Collection bilingue des classiques étrangers. Editions Montaigne, Paris.

Il y a trois ans, en 1929, on célébrait le second centenaire de la naissance de Lessing. En dehors de quelques discours académiques, de quelques articles de journaux et de revues, cet anniversaire ne semble avoir éveillé aucun écho profond dans l'âme allemande. Et que peut bien encore représenter

d'actuel cet apôtre de l'*Aufklärung*, au regard de la nouvelle intellectualité allemande, laquelle, au nom d'une mystique nouvelle de la Race et du Sang, prêche la guerre sainte contre l'idéologie humaniste et libérale, contre « l'Esprit » dans toutes ses acceptions et toutes ses manifestations? Je n'en veux pour preuve que le cri d'alarme que vient de lancer, pour la sauvegarde des disciplines humanistes, un de leurs défenseurs les plus zélés, M. Ernst Curtius :

L'Allemagne — lisons-nous dans son plus récent ouvrage, *Deutscher Geist in Gefahr* (*L'Esprit allemand en danger*) — l'Allemagne est le premier pays du monde où l'on voit le nationalisme constituer un front unique contre l'Esprit — voire contre l'Esprit de son propre passé — et contre la Civilisation — voire contre la Civilisation qui a grandi sur son propre sol. Et ces détracteurs de l'Esprit sont-ce des hordes grossières et incultes? Non, ce sont des Intellectuels.

D'autant plus méritoire apparaît donc l'effort tenté par M. Albert Malte Wagner, dans son **Lessing**, pour réconcilier la jeunesse allemande actuelle avec cette gloire du passé. Ainsi que l'annonce le sous-titre de son volume : *Le Réveil de l'Esprit allemand,* son dessein est de désolidariser, autant que faire se pourra, Lessing de toute alliance avec cette vieille idéologie rationaliste, aujourd'hui réputée désuète et décriée et où il ne faut voir que la mode d'une époque. Il est arrivé à Lessing, nous est-il dit, ce qui était déjà arrivé à Leibniz : une interprétation superficielle les a rangés tous deux dans les cadres tout préparés d'une idéologie standardisée, celle de l'*Aufklärung*. On a ignoré ou négligé les aperçus les plus profonds et les plus originaux, les éléments « irrationnels » dont s'étoffe leur pensée. Il faudrait donc commencer par débarrasser la pensée de Lessing de toute la gangue de dogmatisme qui l'enserre et cache à nos yeux la vivacité de son éclat originel. Il s'agit de retrouver l'élan primesautier, l'énergie spirituelle, le dynamisme profond qui animait l'intrépide polémiste, pour le situer dans cette grande lignée réformatrice allemande qui va de Luther à Nietzsche; il s'agit surtout de dégager l'*Idée* formatrice qui par lui a cherché à se réaliser, en la libérant de toutes les formules

adventices ou accidentelles dont elle reste lestée : telle est la tendance hautement avouée de ce livre.

Et il faut reconnaître que l'auteur nous apporte des aperçus intéressants — soit qu'il nous fasse percevoir combien l'attitude de Lessing, critique d'art, est identique à l'attitude de Lessing théologien, attitude nettement marquée par l'opposition entre la «foi», principe dynamique de vie, organe des réalités profondes, et la « croyance », adhésion purement intellectuelle qui ne s'attache qu'au concept; — soit qu'il compare au déisme de Voltaire, école d'incrédulité et de scepticisme, la religiosité profonde, tout intérieure d'un Lessing, par son inspiration, au fond beaucoup plus proche du piétisme que de la philosophie des Lumières.

Il a fallu que Lessing se fît théologien, nous est-il dit, parce qu'autrement il n'aurait pas eu l'oreille du monde savant; mais il a fallu que Lessing fût une nature profondément religieuse, parce qu'autrement il n'aurait pas eu l'oreille de la Nation.

On goûtera particulièrement l'analyse extrêmement fine et pénétrante que l'auteur nous présente du drame de *Nathan le Sage*, où nous voyons le grand Lutteur se recueillir enfin en une vision d'art rassérénée, se détendre dans l'atmosphère éthérée d'une Sagesse suprême, située par delà tous les combats et tous les conflits. Et c'est là aussi qu'apparaît dans toute sa pureté la qualité spécifiquement religieuse de ce génie. Alors que la tolérance chez Voltaire parle toujours un ton agressif, celle de Leibniz est l'affirmation d'une certitude religieuse tout intime contre laquelle viennent se briser tous les fanatismes du dehors et qui rend superflu tout dogmatisme, comme aussi toute négation.

Peut-être regrettera-t-on que l'auteur n'ait pas donné à cette apologie l'allure plus alerte d'un Essai critique. Toutes ces chicanes à propos d'un texte d'Aristote, ces controverses doctrinales, ces subtilités théologiques sont des histoires du vieux temps, dont l'exhumation aujourd'hui ne nous intéresse plus guère. Ce qui importe, c'est uniquement le geste personnel ramassé dans une esquisse fragmentaire. Pour faire revivre Lessing, il faudrait la plume d'un Frédéric Schlegel ou celle d'un Nietzsche. Ainsi seulement pourrait-on donner

à ce portrait l'accent de vérité, le style personnel, vivant et pathétique où se reconnaîtrait l'original inimitable.

Guillaume de Humboldt serait-il aujourd'hui plus actuel que Lessing? A tout le moins a-t-il eu les honneurs d'une soutenance de thèse de doctorat à l'Université de Strasbourg. Le volume que lui a consacré M. Albert Leroux est un travail consciencieux, fouillé, « exhaustif » et, à bien des égards, « exemplaire », d'une pensée vigoureuse et d'un style très ferme où se reconnaissent les qualités d'un maître. Il n'embrasse d'ailleurs qu'une très petite partie de la vie et de l'œuvre de Humboldt, laissant volontairement de côté ce qui, aux yeux de la postérité, constitue l'essentiel de cette œuvre — les études du linguiste et l'activité de l'homme d'Etat. « Ce sont uniquement les origines de sa pensée qui sont étudiées ici », lisons-nous dans l'avant-propos, et l'auteur nous avertit qu'il arrête intentionnellement son enquête à l'année 1794 qui est celle où Guillaume de Humboldt vint habiter Iéna, auprès de Schiller et de Gœthe et « où ses idées vont achever de mûrir en une doctrine dont quelques années plus tard il exprimera l'essentiel dans son livre sur l'Hermann et Dorothée de Gœthe ». Ainsi ce n'est même pas à la formation complète de sa pensée que nous assistons, mais seulement à une phase préparatoire et préliminaire. Avouerai-je qu'on éprouve quelque dépit à voir s'ébaucher une vaste enquête dont la partie la plus intéressante se trouve ensuite renvoyée à une date indéterminée, peut-être aux calendes grecques? Reconnaissons là le péché mignon de cette méthode historique qui porte toute son attention sur la « genèse », sur les anneés de préparation et de formation (pourquoi ne pas consacrer un volume aux années de nourrice et de collège?), et sur le problème des sources, des influences et des emprunts, plutôt que sur le grand problème de la création originale et sur la discussion des formules nouvelles. Elle fait parfois songer à cette inscription lue à l'entrée d'une boutique foraine dont Nietzsche se gausse quelque part : « Ici on peut voir un superbe éléphant, à l'exclusion de lui-même! » Sans compter qu'il y a souvent quelque disproportion entre l'effort déployé et le résultat atteint, entre la longueur du chemin parcouru et l'exiguïté des aperçus qui, au bout du

compte, se dégagent de cette recherche. En somme, l'effort principal de la thèse de M. Leroux — comme encore de la petite thèse qui l'accompagne et qui s'intitule : *la théorie du despotisme éclairé chez Karl Theodor Dalberg* — porte sur le fameux *Essai sur les limites de l'Etat* — œuvre de jeunesse qui n'a pas vu le jour du vivant de l'auteur et dont l'influence sur la pensée politique comme aussi sur les événements politiques en Allemagne, après sa publication posthume en 1851, peut être considérée comme nulle. Aussi bien est-ce surtout comme document moral que M. Leroux l'étudie. Il faut y voir une sorte de confession, à la fois très personnelle et très typique, où se formule l'idéal de culture individuelle qui s'est incarné en Guillaume de Humboldt.

Humboldt nous apparaît en effet le type de « l'esprit cultivé », de l'amateur studieux, méthodique et rangé. On chercherait vainement en lui aucune grande passion, aucune originalité forte, aucune « volonté de puissance ». L'équilibre de sa vie a été fort peu troublé. Il n'a pas connu comme Schiller les luttes héroïques, ni comme Gœthe les orages de la jeunesse. Il a passé directement de l'*Aufklärung* au classicisme, sans traverser le *Sturm and Drang*. Sans doute il a connu la sentimentalité de son temps. Il a commencé par être le soupirant très docile de la fameuse Henriette Herz — une coquette de la pire espèce, de l'espèce des coquettes vertueuses et des allumeuses frigides. Avec elle il a fondé une « loge d'ennoblissement mutuel » que M. Leroux me paraît prendre beaucoup trop au sérieux, où l'on parlait ce patois de Canaan de la vertu et de l'admiration mutuelle, et où l'on professait ce catéchisme de l'amour platonicien qui n'excluait nullement, entre « âmes sœurs », certaines privautés assez osées, non plus que certaines incursions occasionnelles dans le domaine de la galanterie professionnelle. D'ailleurs le jeune néophyte reconnaissait lui-même ce qu'à la longue ces exaltations et ces complications avaient de mensonger et de malsain et prit le sage parti de se marier très bourgeoisement. Il n'y a point là la matière d'un drame ni d'un roman passionnel. C'est l'éducation sentimentale normale d'un jeune homme de bonne famille de l'époque, studieux et rangé. Son unique passion — si l'on peut parler chez lui de passion — c'est de « se

cultiver », de combler par l'étude les lacunes que la nature a laissées en lui, d'élargir son horizon, c'est-à-dire de s'enrichir des expériences des autres auxquelles il porte une vive curiosité, d'accroître en somme par la lecture, l'analyse et la méditation, le trésor des jouissances auxquelles son instinct natif ne l'aurait que médiocrement préparé. Il se met à l'étude des Grecs. Pourquoi? Il le dit expressément : « pour combler dans sa tête une lacune qui l'inquiète ». Et le voici qui pioche son Pindare, comme un bon élève ferait son pensum. Il se risque même à tenter une traduction. Belle cacophonie! Ce serait le cas de rappeler, *mutatis mutandis,* l'avertissement du poète : « Tu es trop sec biberon — pour traduire Anacréon! »

Toute la philosophie de Humboldt tend à définir désormais cet idéal de culture qui porte inévitablement les marques de ses dispositions natives. On pourrait le définir ainsi : l'idéal d'une monade réfléchissante dont la destinée est d'être un miroir réceptif plutôt qu'une spontanéité créatrice. Cette philosophie de la culture se ramène en somme à un éclectisme assez panaché, sans relief original, où s'amalgament des éléments passablement disparates empruntés à Platon, à Rousseau, à Leibniz, à Kant, à Winckelmann, à la métamorphose des Plantes de Gœthe. Si le jeune philosophe proteste contre une certaine uniformisation créée par la civilisation, reconnaissons là moins la révolte d'une originalité douloureusement comprimée, que le besoin d'enrichir son esprit par la contemplation des formes et des originaux humains les plus variés. De là sa méfiance à l'endroit de l'Etat qui risque de comprimer et de paralyser cette diversité infinie et à qui il demande simplement d'assurer la sécurité, c'est-à-dire de garantir aux individus isolés la faculté de se cultiver librement, loin des réalités pessimistes du temps présent. Au fond, cet idéal politique de culture est mieux assuré par un despote éclairé, par un tyran philosophe, que par la masse déraisonnable, aux impulsions imprévisibles. — De là aussi le caractère « quiétiste » de cet idéal de culture, si bien mis en évidence par Troeltsch. Cet humanisme à la Humboldt convenait en effet à merveille à une société d'aristocrates oisifs, d'amateurs instruits et fortunés, à une caste de fonctionnaires

intellectuels, pasteurs ou professeurs. Il lui fallait une époque relativement calme, un pays encore faiblement peuplé, une grande stabilité politique et économique, et cette sensation de la durée immobile qu'on éprouvait alors dans les petites « résidences » et dans les petites villes universitaires allemandes, où l'horloge de l'histoire était comme arrêtée. Et s'il a finalement survécu, cet idéal, c'est dans ce classicisme tout scolaire, imprégné de l'hellénisme de Winckelmann et de l'idéologie schillérienne, à qui Guillaume de Humboldt a réservé une place d'honneur dans le programme des gymnases prussiens lorsqu'il fut chargé de la réorganisation de l'Instruction publique — idéal scolaire dont on peut dire qu'il apparaît aujourd'hui à la plupart des esprits en Allemagne un anachronisme, voué à une disparition prochaine et irrémédiable.

Si la pensée de Humboldt ne paraît guère devoir survivre à ces humanités classiques dont il a apporté la formule la plus théorique, la plus dogmatique, et partant la moins vivante, il n'en est pas de même de Gœthe qui, comme artiste créateur, vivait dans bien d'autres mondes encore et qui d'ailleurs a le premier scruté les symptômes d'un monde nouveau. Son **Faust** restera un livre éternellement actuel, celui qui réveille et remue les choses les plus profondes dans l'âme allemande. Sachons donc gré au grand maître en science et en sagesse gœthéennes, M. Henri Lichtenberger, d'avoir confié à la collection bilingue des classiques étrangers sa traduction du chef-d'œuvre de Gœthe, laquelle est un modèle de fidélité scrupuleuse. Ce qui met le comble à notre contentement, c'est de lire l'Introduction que le traducteur a placée en tête de son volume. En une centaine de pages, M. Lichtenberger a condensé là l'immnse travail de l'exégèse gœthéenne; il a dégagé les problèmes essentiels, résumé les discussions qu'elle soulève depuis un siècle, et puis, en une vue d'ensemble finale, il nous a apporté sa propre interprétation de la grande Enigme où nous voyons se jouer, sous une forme symbolique et en une partie redoutable, « le sort de l'Homme, voire même la destinée universelle ». Il est impossible de résumer ici les pages étonamment condensées où l'auteur nous montre la pensée de Gœthe « se mouvant entre les deux pôles opposés

de l'Ordre et de la Liberté », s'efforçant « d'accorder avec la morale de l'Ordre la justification du titan qui vit sa vie *per fas et nefas* et va vers Dieu par l'erreur et le péché. » Disons simplement que nous sommes mis en garde contre une interprétation par trop optimiste, par trop rassurante, par trop « apollinienne », du salut de Faust et qui ne tiendrait pas assez compte de tous les dangers, de toutes les incertitudes tragiques, de tous les risques redoutables et de toutes les atteintes à l'Ordre que le problème, ainsi posé, comporte jusqu'au bout. Le pari de Faust reste éternellement ouvert. Gœthe a eu le premier l'intuition de ce risque intégral, de cette vie perpétuellement dangereuse, de cette loi de destruction aussi, qui accompagne nécessairement toute création nouvelle, et d'où Nietzsche, à bien des égards son continuateur et aussi son antipode, devait tirer les conclusions extrêmes et les plus catastrophiques de son immoralisme. Le rapprochement entre Faust et le surhomme nietzschéen s'impose. Avec les analogies et aussi les contrastes qu'il comporte, ce rapprochement éclaire singulièrement la position des deux penseurs. Peut-être pourrons-nous conclure de là qu'il nous faut désormais lire Gœthe à travers Nietzsche, si nous voulons revivifier et moderniser un certain classicisme dont le masque olympien convient mal aux fièvres de notre époque angoissée, — de même qu'il nous faut inversement filtrer Nietzsche à travers Gœthe, si nous voulons nous prémunir contre les fascinations morbides, contre les solutions extrémistes et catastrophiques, au moyen desquelles ce diagnostiqueur lucide et nihiliste prétendait conjurer la maladie dont il observait sur lui-même les ravages sournois et dont il n'a fait, en somme, qu'accélérer les progrès.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Léon Trotsky : *La Révolution permanente;* Rieder. — H.-R. Knickerbocker : *Allemagne : fascisme ou communisme?* Flammarion. — Mémento.

Trotsky, exilé, a vu Staline et ses autres ennemis adopter « la collectivisation des exploitations paysannes, partie nécessaire et fondamentale de la réorganisation socialiste de la société... L'industrialisation, force motrice de toute la civi-

lisation moderne, devient de ce fait le seul fondement possible du socialisme. Dans les conditions actuelles de l'Union soviétique, l'industrialisation signifie donc avant tout le renforcement du prolétariat, comme classe dominante. » Sur ces points, Trotsky et Staline sont maintenant du même avis. Mais ils restent divisés sur un autre point de théorie; d'après Trotsky, le mouvement ne doit être orienté « vers le renforcement économique de la dictature du prolétariat dans un seul pays qu'en attendant les victoires prochaines de la révolution prolétarienne internationale »; d'après la doctrine formulée pour la première fois par Staline à l'automne 1924, le mouvement ne doit viser « qu'à la construction d'une société socialiste nationale et isolée dans le délai historique le plus court ». Trotsky considère cette doctrine stalinienne comme une « utopie réactionnaire » due à des « éclectiques incorrigibles ». C'est pour la réfuter qu'il a écrit sa **Révolution permanente.** Il y dénonce la « politique erronée suivie en Allemagne en 1923, en Bulgarie et en Esthonie en 1924, en Angleterre et en Pologne en 1926, en Chine en 1925-27, la fausse stratégie actuelle de la troisième période, etc. Les convulsions économiques les plus aiguës en U. R. S. S. viennent de ce fait que le groupe dirigeant actuel veut faire de la nécessité une vertu et essaie de déduire de l'isolement politique de l'Etat ouvrier tout un programme de société socialiste économiquement isolée. » Lancé dans cette direction, Trotsky finit par condamner l'exécution de ce que lui-même avait réclamé : « De là, écrit-il, la tentative de collectivisation socialiste et intégrale d'exploitations paysannes pourvues de moyens de culture précapitalistes. C'est une aventure extrêmement dangereuse qui menace de détruire les possibilités même de collaboration entre les masses paysannes et le prolétariat. »

Dans le livre dont nous rendons compte comme dans les précédents de Trotsky, on admire l'ingéniosité et la subtilité de l'auteur. Il y examine en particulier la question de la socialisation des pays arriérés :

Un pays qui n'a pas fait ou n'a pas achevé sa révolution démocratique, écrit-il, présente des particularités extrêmement importantes qu'on doit mettre à la base du programme de

l'avant-garde prolétarienne. C'est seulement avec de pareils programmes *nationaux* que le parti communiste peut engager, avec succès, une lutte effective contre la bourgeoisie et son agence démocratique et gagner à lui la majorité de la classe ouvrière et des travailleurs... Etant donnés l'acuité du problème agraire et le caractère odieux de l'oppression nationale, le prolétariat des pays coloniaux, en dépit de sa jeunesse et de son développement relativement faible, peut, en se plaçant sur le terrain de la *révolution nationale-démocratique*, arriver au pouvoir *plus tôt* que le prolétariat d'un pays avancé qui se placerait sur le terrain purement socialiste.

La révolution espagnole a attiré naturellement l'attention de Trotsky; il condamne la république démocratique qu'elle a créée, mais ajoute :

Il est faux de dire qu'en Espagne, le moment est venu d'entreprendre une nouvelle révolution, c'est-à-dire une lutte immédiate pour la conquête des masses, dans le dessein de les affranchir de leurs illusions républicaines, de la confiance qu'elles accordent aux socialistes, afin de les grouper pour un mouvement révolutionnaire. La deuxième révolution viendra, mais ce sera la révolution du prolétariat qui entraîne à sa suite les paysans pauvres. Entre le régime bourgeois et la dictature du prolétariat, il n'y aura de place pour aucune sorte de « révolution ouvrière-paysanne.,. La tâche immédiate des communistes espagnols n'est pas de s'emparer du pouvoir, elle est de conquérir les masses... La création de juntes ouvrières (soviets) s'impose avant tout, sans aucun doute, mais il serait absurde d'opposer les juntes aux mots d'ordre de la démocratie... A une des étapes ultérieures (nous ne savons encore laquelle), les juntes devenues les organes du pouvoir du prolétariat se trouveront en conflit déclaré avec les institutions démocratiques de la bourgeoisie. Alors seulement sonnera la dernière heure de la démocratie bourgeoise.

La *Pravda*, organe de Staline, avait annoncé que les masses espagnoles « commençaient à diriger leurs coups contre le nouveau gouvernement ». Trotsky déclare que ce n'est pas *urgent*. Il devient opportuniste, pour ne pas être de la même opinion que Staline.

Le *New-York Evening Post*, au commencement de 1932, envoya M. Knickerbocker, son reporter le plus habile, en

Allemagne, pour raconter à ses lecteurs ce qu'il y apprendrait. Dans son livre **Fascisme ou Communisme?** M. Knickerbocker commence par faire comprendre à ses compatriotes le point de vue où ils doivent se placer pour juger les événements d'Allemagne :

Le total des engagements germaniques envers l'Amérique s'élève à environ 4 milliards de dollars, somme équivalente à plus de 1 % de notre fortune nationale... Partagée entre notre population de 122 millions d'habitants, elle représente pour chaque famille composée de trois membres, un avoir de 100 dollars en Allemagne. Les placements faits par l'Amérique dans ce pays représentent 38 % de la totalité des placements étrangers; elle est donc beaucoup plus intéressée au maintien de son capitalisme privé que n'importe quelle autre nation au monde, si ce n'est l'Allemagne elle-même.

Pour se renseigner, M. Knickerbocker parcourut l'Allemagne, accueilli partout avec l'empressement qu'il est naturel de déployer envers le représentant d'un grand journal d'un pays puissant et dont on recherche les bonnes grâces. A Berlin, il fut frappé du contraste entre la misère réelle existant dans le quartier communiste et « la profusion apparente, l'extravagance » dans les établissements fréquentés par les riches; il dut reconnaître l'exactitude de ce qu'a dit récemment un journaliste français : « Berlin est la ville la plus gaie de l'Europe. » Il visita ensuite Falkenstein, centre de tissage dans la Suisse saxonne; la moitié des 15.000 habitants y chômaient et les autres n'y recevaient que des salaires de famine, mais la grâce de Dieu avait touché la population et les temples étaient pleins. « Dieu nous punit tous », s'écria le pasteur en chaire. « Pas les Français », murmura un voisin de Knickerbocker. « Ces chômeurs étaient d'ailleurs proprement mis : aucune nation au monde ne tient autant à l'apparence que l'Allemagne ». Toute cette population ne se nourrit que de pain et de pommes de terre, mais les enfants ont cependant « de bonnes joues roses » et les athlètes sont nombreux parmi les jeunes chômeurs.

Aux usines coopératives Zeiss, à Iéna, un peu de chômage seulement. Quoique leur régime soit le communisme, on y trouve des mécontents (1.400 communistes sur 5.500 ouvriers);

leur grief est qu'une partie des bénéfices est versée à l'Université et que les ouvriers n'en reçoivent rien; à l'Université d'ailleurs, presque tous les étudiants sont nationaux-socialistes et l'objet le plus en évidence est le tableau représentant les étudiants acclamant la mobilisation en 1914.

A Fehrenbach (Thuringe), misère complète; c'est un pays de verreries qui travaillaient pour l'Angleterre; le nouveau tarif les a contraints à une fermeture presque complète; sur 6.000 habitants, 5.500 sont sans travail; ils ne reçoivent plus l'allocation de chômage du Reich, seulement un maigre secours du bureau de bienfaisance.

A Lenna (près Merseburg), dont les usines s'étendent sur 7 km. ^{2}, il n'y avait d'occupés que 6.000 ouvriers (au lieu de 20.000 en 1929); pourtant, la Société I. G. qui les a construites tire, grâce aux brevets Friedrich Bergius et Carl Bosch, 90 % d'essence d'une unité qui n'en donnerait que 40 à 45 par le meilleur procédé de cracking; d'après les propres calculs de l'I. G., une seule de ses inventions lui permettrait de verser le total des réparations si les barrières douanières n'existaient pas.

A Weimar, Mr. Knickerbocker vit l'administration hitlérienne à l'œuvre; son chef lui annonça que Hitler formerait une alliance militaire avec l'Italie et l'Angleterre, créerait une armée de 600.000 hommes et « effrayerait la France au point qu'elle accepte passivement la récupération du couloir polonais » .

Partout, M. Knickerbocker entendit la même note. Haine à la France! Malheur à elle si elle s'oppose à nos entreprises contre la Pologne! Nous ne voulons plus payer les réparations, mais nous désirons payer les dettes privées. Cela rassura Mr. Knickerbocker, mais pas complètement; il fit cette réflexion :

> Pendant la période Stresemann (1924-1929), nous avons investi nos capitaux en Allemagne; pendant la période Hitler, il se peut que nous désirions les récupérer; se laver les mains des événements européens peut être un rêve confortable, mais une perte de 3 à 10 millions de dollars représente une douche un peu chère!

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — A. E. Badaev : *Les Bolchéviks au Parlement tsariste;* Bureau d'éditions, 132, fbg Saint-Denis (récit d'après des souvenirs personnels et des documents d'archives; l'auteur, député bolchévik à la 4e Douma (1912-1914), a relaté minutieusement ses efforts et ceux de ses cinq collègues pour utiliser la situation que leur donnait leur mandat pour agiter les ouvriers; son livre est intéressant et a une réelle valeur historique). — Léo Ferrero : *Paris, dernier modèle de l'Occident;* Rieder (ingénieuse étude sur les problèmes de la civilisation occidentale par un Italien qui veut « nous témoigner sa gratitude »; il conclut : « L'Occident reproche à la France, moins son activité que son inertie; il met à sa charge le bien qu'elle ne fait pas; le devoir d'agir incombe surtout à l'élite de Paris; les Français et surtout les Parisiens n'ont pas le droit d'appeler sacré l'égoïsme »). — R. Recouly: *De Bismarck à Poincaré;* les Editions de France (« soixante ans de diplomatie républicaine (1870-1930) »; récit intéressant, mais dont les diverses parties sont de valeur assez inégale; les faits, souvent, ne sont pas datés, ce qui a facilité à l'auteur d'abandonner parfois l'ordre chronologique). — Union pour la Vérité : *Problèmes franco-allemands d'après guerre;* Valois (entretiens tenus au siège de l'Union pour la vérité; y prirent part 24 Français, 5 Allemands; les premiers se fatiguèrent le cerveau à proposer toutes sortes de formules de réconciliation aux seconds, offrant toutes sortes de concessions aux Allemands; ceux-ci écoutèrent dédaigneusement et se bornèrent à des réponses équivalant à : pas de rapprochement, mais abandonnez la Pologne!)

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Claude Aveline et Berthold Mahn : *Routes de la Catalogne ou Le livre de l'amitié.* Avec 60 dessins de Berthold Mahn, dont 36 h. t.; Hartmann. 40 »

Education

Eugène Devaud : *La pédagogie scolaire en Russie soviétique. La doctrine;* Desclée de Brouwer. 10 »

Histoire

Louis Bertrand : *Louis XIV intime.* Avec 4 pl. h. t., en héliogravure; Flammarion. 3.75

Princesse Lucien Murat: *La grande Catherine;* Flammarion. 3,75

Littérature

Chateaubriand : *Les Natchez*, publiés avec une introduction et des notes par Gilbert Chinard, avec l'assistance de Chandler B. Beall, Charles R. Hart, Meta H. Miller, Louis H. Naylor et J. Van Ness Smead; Droz. » »

Gilbert Chinard : *Voyages d'un françois exilé pour la religion, avec une description de la Virginie et Marilan dans l'Amérique*, d'après l'édition originale de 1687, avec une introduction et des notes; Droz. » »

Miss Earhart : *Plaisir des ailes* (*The gun ofit*) ,traduit de l'anglais par R. Brua; Nouv. Revue franç. 12 »

Claire Lefebvre : *Messaline et son temps*; Mercure universel. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Maurice Genevoix : *Les Eparges*. Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Poésie

Georges Lafourcade : *Les refuges*; Marsyas, Aigues-Vives, Gard. 15 »

Yves Gérard Le Dantec : *L'aube exaltée*; Desclée De Brouwer. » »

Roman

Paul Achard : *Ces dames du Central*; Edit. de France. 6 »

Marcel Allain : *Vilaine histoire*; Férenczi. 3,50

Guy de Bellet : *Mort le nègre*. Préface par André Demaison. Illustrations par A. Thalmann; Braun. » »

André Billy : *La femme maquillée*; Flammarion. 12 »

Roger Chauviré : *Mademoiselle de Boisdauphin*; Flammarion. 12 »

Alexandre Dumas : *Le gentilhomme de la Montagne*; Nelson. 7 »

Léopold Gomez : *La fille d'Iblis*; Figuière. 12 »

Pierre Hamp : *Dieu est le plus grand*. (*La peine des hommes*); Flammarion. 12 »

Michel-Ange Jabouley : *Ceux qui suivent te regardent*; Messein. 9 »

Wiliam Le Queux : *La griffe de cristal*, traduction de H.-A. Ponte. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 7,50

Lina Leroux : *La petite fille que j'étais*; Figuière. 12 »

Janine May : *La jeune fille au masque*; Denoël et Steele. 15 »

Georges Simenon : *Les treize coupables*; Fayard. 6 »

Jane Valriant : *Les sources claires*. Préface d'André Demaison; La Caravelle. 12 »

René de Vauvilliers : *Mademoiselle Folâtre*; Mercure universel. 15 »

Varia

Mahatma Gandhi : *Le guide de la santé*, traduction et préface par Henri Delmas; Figuière. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Sur Marc de Papillon. — La lettre B à l'Académie. — Empros et comptines. — Le Sottisier universel.

Sur Marc de Papillon. — Je ne suis pas d'Amboise, mais de Blois, plus au fait par conséquent des antiquités du Blésois que de celles de la Touraine. Néanmoins, je crains, comme notre ami

Marcel Coulon, qui a si gentiment invoqué mon témoignage (1) que la notoriété de Marc de Papillon en Touraine soit tout au plus relative.

Voici tout ce que fournit sur le poète l'excellent *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire et de l'ancienne province de Touraine* de J.-X. Carré de Busserolle :

Papillon (Marc), dit le *capitaine Lasphrise*, né à Amboise en 1536, était fils de Pierre Papillon, grand réformateur des eaux et forêts de Touraine. Il embrassa la carrière des armes, qu'il quitta vers 1590, par suite de ses blessures et de ses infirmités. Il s'occupa de poésie et publia, en 1599, le fruit de ses travaux sous ce titre : *Les premières œuvres poétiques du capitaine Lasphrise*, Paris, Gesselin, in-12. L'imagination ne manque pas dans les vingt livres de poésies que contient ce recueil; mais la morale n'y est pas toujours respectée. On ne connaît pas l'époque précise de la mort de ce poète. — (Chalmel, *Hist. de Tour.*, IV, 370. — *Almanach de Touraine*, 1771. — D. Housseau, XXIII, 299, XXIV, 257).

Carré de Busserolle donne, en outre, les renseignements suivants sur un parent du capitaine Lasphrise, encore plus inconnu :

Papillon (Thomas ou Nicolas), parent du précédent, né à Amboise, se livrait à l'étude des langues grecque et latine et s'occupait de poésie. On a de lui une pièce de vers qui a été insérée dans le *Tombeau de Richard Legras, médecin à Rouen*, Paris, 1586, in-12. Il mourut en 1615. (Chalmel, *Hist. de Tour.*, IV, 372. — *Almanach de Touraine*, 1784).

Evidemment, ce ne sont là que des références et c'est comme telles que je les reproduis. Quant au jugement sommaire, un peu prudhommesque et péjoratif, de Carré de Busserolle sur les poésies de Marc de Papillon, il a son explication et son excuse dans le titre de « vice-président de la Société archéologique de Touraine », dont l'auteur faisait suivre son nom. En cette année 1883, les sociétés savantes de province admettaient peu la « bagatelle »... dans leurs Mémoires.

Ce Carré de Busserolle était un type curieux d'ailleurs. Il a laissé sur la Touraine des travaux qui ne sont pas sans valeur. L'un des premiers, il identifia une *Ténébreuse Affaire* de Balzac avec l'aventure du sénateur Clément de Ris. A un moment, pour remédier au trou que faisait dans son budget l'impression de ses ouvrages, il avait monté, à Montsoreau, une petite imprimerie particulière où, aidé de ses fils, il les composait, tirait et brochait. — PIERRE DUFAY.

§

La lettre B à l'Académie. — Il ne s'agit pas du dictionnaire, mais de quelque chose de plus sérieux, du moins pour ces messieurs qu'on nomme les immortels.

Dans une de ses dernières séances, l'Académie française a

(1) *Mercure de France*, n° 822, 15 septembre 1932.

déclaré la vacance du fauteuil de René Bazin, mort récemment. Or, sait-on qu'à ce moment l'Académie comptait treize membres dont le nom commençait par un B ? C'étaient, avec René Bazin, MM. Bourget, Bordeaux, Barthou, Bédier, Baudrillart, Besnard, Bergson, Bremond, Bertrand, Benoît, Brieux et enfin M. Abel Bonnard, nommé depuis peu.

Aux yeux des gens superstitieux, l'élection de M. Bonnard pourrait bien avoir causé le décès de M. Bazin. Il fallait que l'un des B s'en allât.

Pour l'élection prochaine, les Académiciens agiront sagement en ne remplaçant pas feu Bazin par M. Tristan Bernard, M. Léon Bérard ou M. Henry Bernstein; car de bonnes âmes les accuseraient de vouer à un prochain trépas soit l'élu lui-même, soit un des douze membres dont nous venons plus haut de donner la liste. — A. M.

§

Empros et comptines. — La notice parue dans les Echos du *Mercure de France* du 15 janvier 1932 m'a valu des textes nouveaux, les uns déjà connus, d'autres inédits, ce qui est le but même de cette enquête. Plusieurs réponses me sont venues de l'Etranger, ou d'étrangers habitant Paris : auprès de ceux-ci, je m'excuse de ne pas publier ici leurs comptines, car il faut se limiter...

Au début, l'enquête a porté principalement sur l'étrange série *ena, mina, mo,* l'une des plus rares et qui a subi le plus de déformations. Voici justement une carte postale non signée qui me vient d'Italie et qui affirme qu'aux Etats-Unis l'ancienne formule a été modifiée il y a quarante ans au moins de la manière suivante :

Eenee, meenee, meinee, mo,
Catch a nigger by the toe,
If he hollers, let him go,
Eenee, meenee, meinee, mo.

le dernier vers, *O, Iou, Ti* (O U T), s'épelle, puis on dit *aout, dehors!* Soit 21 syllabes accentuées. Il va de soi que les *ee* se prononcent *i* long.

A la série de l'Empro proprement dit, avec contamination au premier vers de la série dite alphabétique, appartient la version suivante, de l'Ille-et-Vilaine, recueillie il y a une dizaine d'années par M. R. Hollier, receveur de l'Enregistrement à Pornic (L.-I.):

Une I, une L
Cadi, cadel,
Soupière, Jumeau,
Coco, Anglais,
Tu ne l'es plus.

On a vu déjà, dans des notes précédentes, d'autres variations des noms propres, ou prétendus tels, de l'Empro-type.

Une version de la comptine commençant par *Une I, une L, Ma tante Michel,* mais continuant par le *romarin* et la *violette,* recueillie par M. Hollier à la Plaine-sur-Mer (L.-Inf.) est le début de la comptine de Rolland, p. 232, N° 2, a), de Seine-et-Oise.

La série *Ennik, bennik* apparaît aussi en Danemark, à ce que me dit M. Sinding, où elle commence par *Ennekké, bennekké, Dukker hil mig.* Mais le reste s'éloigne des versions françaises et suisses-romandes.

Les séries lyonnaises onf fait surgir de Venansault (Bocage Vendéen), grâce à M. You, qui me l'a envoyée de Niamey (A. O. F.), une version curieuse :

Une et deux zéro
Capulairisto
Isolaire
Cavaquaire
Du bon vin guéto
Chez la mère Moreau
Rue des Trois Corbeaux
Numéro zéro.

Rolland en donne (*Rimes et Jeux,* p. 250) trois versions, l'une de la Haute-Saône, l'autre de Saône-et-Loire, la troisième de la Meuse; dans les deux premières, la bonne femme est nommée *Pinsot* et *Sancto*; le deuxième terme est *capulaire, capuléristo* et *capilléresto*; le bon vin est *tinto* ou *tito.* Cette série *Un et deux zéro,* ou *Deux et deux zéro,* n'est pas représentée dans les recueils de Lambert, ni de Trébucq; mais Bodmer en a trouvé deux versions dans la Suisse romande (Nos 351 et 352), avec *Bisculaire* et *madame Pinçaut* dans l'une, *Capillaire, Vitchilaire* et *convainquaire,* puis *madame Sandoz,* dans l'autre. La *Rue des Trois Corbeaux* paraît essentielle. Jusqu'ici la répartition géographique de cette série est donc très limitée.

Autre série qui semble rare et qui commence par *Une pomme.* Rolland donne deux versions commençant par *Une pomme, De Rome*; et deux autres avec *Une pomme, Dix graines* (pp. 237 et 238); Bodmer seulement une version à part, *Une pomme, Ninc, nic, nac,* en dialecte de Porrentruy. Or, le Dr Lohret m'envoie de Combourg (I.-et-V.), avec des versions déjà connues des *Petits ciseaux d'argent* et de *Quelle heure est-il,* la comptine suivante :

Une pomme
Lidou, lida
Latré, goda
Le mont
Luçon
Coquin, luron
Poisson!

Montluçon paraît provenir d'une leçon d'école; les autres termes rappellent comme consonance l'empro-type, avec ses énumérations de noms propres. Mais Rolland signale à Boulogne-sur-Mer une version sûrement apocopée qui, par son début, se rattache à la série *Pomme, poire,* mais dont la suite rappelle la comptine de Combourg :

Pomme, Poire, Lidou, Lidoir, Coquin, La ronde, Cornichon.

La différence principale réside dans l'intercalation de poire et de Mont-Luçon d'une part, la déformation de luron (associé mentalement à coquin) en *La ronde*; l'injonction ou l'insulte de la fin, pour « sortir », est dans la plupart des comptines variable à volonté.

Faut-il classer ici une formulette que m'envoie de Caudry le Dr Auguste Eloiry, qui l'a entendue il y a soixante-dix ans à Crèvecœur-sur-Escaut? Le début rappelle vaguement la série *Une pomme, De Rome*; mais le reste est à part :

Une pomme
Fraponne
Ti, bi,
L'a perdu,
Les vingt bisquins,
Combattu,
Capitaine.

Je ne trouve rien de comparable dans Rolland, Bodmer, ni Desrousseaux (*Mœurs pop. de la Flandre française*).

Nouvelle en partie est aussi la suivante, recueillie au même endroit par le Dr Eloiry :

Pimm' pomm' d'or,
Tire à l'arbalète.
Pimm' pomm' d'or,
Tirez-vous dehors.

Rolland ne la signale pas; mais Bodmer (N° 226) la donne ainsi, d'après Blavignac (*Empro genevois*, p. 68), qui disait la tenir d'une jeune Valaisanne :

Pin, pon, d'or,
A la rigolette.
Pin, pon, d'or,
La voilà dehors.

Bodmer n'a pu trouver que deux variantes de la version de Blavignac, l'une avec *marchand d'allumettes*, l'autre avec *violette*, cette dernière intercalée dans la longue comptine de *Un petit chien blanc* (N° 428), toutes deux provenant de Longirod (canton de Vaud). Une autre version, dont je n'ai pas le texte, a été recueillie au Canada. Bien flamand est le rappel du tir à l'arbalète.

Scolaires sont probablement les deux comptines suivantes notées dans la région parisienne par Mme M. Masse :

Bateaux, bateliers,
La rivière est défoncée,
Dans la rue Saint-Honoré,
Venez donc la réparer.

La baleine qui tourne, qui vire,
Dans son joli petit navire.
Elle a tant tourné, tant viré,
Que le navire a chaviré.

A la première je ne trouve pas de parallèle; mais, pour la seconde, M. Roy (*Cent Comptines*, N° 75) donne la version non localisée que voici :

C'est la baleine qui courre, qui vire,
Dans son joli petit navire.
Prenez garde à la baleine,
Elle va vous manger le doigt.

Pour la série *Un-demi-un, Demi-deux, demi-trois, demi-quatre*, j'obtiens de M. Hollier une nouvelle version, sans variantes, de *Coup de canif* (Rolland, p. 246, Roy, N° 57); puis deux variantes nouvelles que voici :

LA PLAINE-SUR-MER (1900)

....
Demi-quatre.
Les enfants de Pie l'Agathe
Sont partis dans leur pays
Faire des boules de papier gris.
Vinaigre — Tout aigre
Verjus — Tout cru.

CORDEMAIS (L. I., 1890)

....
Demi clousse.
Une tartine,
Martenne, Gigousse,
Ce midi, et gar-citron.
Plon.

Les trois premiers vers de la première version se rattachent à la forme plus complète du Poitou donnée par Rolland (p. 239), dont voici le début :

Un, deux, trois, quatre
Les enfants du père Agathe
Font des boules de papier gris
Pour aller en paradis.

Ce *père Agathe* semble bizarre, alors que le doublet *pie* et *agathe-agasse* (nom populaire de la pie dans la plupart des pays de France) semble primitif.

Pour l'autre version, je ne trouve rien dans Rolland; mais voici une comptine recueillie je ne sais où, probablement aussi dans l'Ouest, par M. Roy, N° 45 :

Un-demi-un, demi-deux, demi-trois
Sine tin dard
Mater Gibou
Germani
Kalcitron
Plongeon.

Les vers, quoique très déformés, se superposent bien : *Martenne-*

Gigousse et *Mater-Gibou*; *Gar-citron* et *Kalcitron*; mais l'ensemble reste incompréhensible. Il faudrait d'autres versions.

D'autres comptines recueillies par M. Hollier montrent bien le mécanisme des contaminations, par exemple la suivante obtenue à la Plaine :

Un petit chien sur un moulin
Qui s'appelle Rintintin.
Rintintin qui danse,
Pour aller en France.
Non, non, mes amis,
La guerre est finie.

Le début appartient à une série spéciale que voici :

Un petit chien par un moulin
Qui s'appelait Barbotin.
Barbotin qui file,
La chatte qui dévide,
Quatre-vingts bobines,
Pour passer la ville;
Quatre-vingts bâtons,
Pour passer le pont (Roy, N° 49).

Et la fin à une autre série, très répandue, qui commence normalement soit par *Bell' pomm' d'or*, soit par *Pomm' d'orange* :

BODMER N° 376

Belle pomme d'or,
A la révérence.
Il n'y a qu'un Dieu,
Qui gouverne la France.
Adieu mes amis,
La guerre est finie.
Belle pomme d'or,
Sortira dehors.

BODMER, N° 377, a.

Pomme d'orange
La guerre est en France
Pomme d'amour
La guerre est pour toujours
Adieu mes amis
La guerre est tout finie.

Voici un autre exemple typique de cette sorte de combinaisons, également obtenu par M. Hollier à la Plaine-sur-Mer en 1900 :

Un petit chien pendu
Au haut d'une cloche
Cassez-lui la patte
Il nous mordra
S'il vient des prêtres
Donnez-leur une chaise
Si il vient un porteur d'eau
Mettez-lui la tête dans l'eau.

Je dirai tout de suite que les deux derniers vers semblent nouveaux, n'étant du moins signalés ni par Rolland, ni surtout par Bodmer, dont la documentation comparative est très riche. Les cinq premiers vers appartiennent à la série du *Petit chien pendu*; les deux suivantes à celle de *Une belle pomme rouge*, comme on peut voir par les textes suivants choisis entre cent autres :

ROLLAND, p. 241

Un petit chien pendu,
Tirez-lui la queue,
Il vous mordra.
Son grand'père est à la chasse,
Avec son bonnet de coton;
S'il vient un beau monsieur,
Donnez-lui un chapeau bleu.
S'il vient un enfant de chœur,
Donnez-lui du pain, du beurre;
S'il vient un marmouset,
Trempez-lui la tête dans le lait.
(*Boulogne-sur-Mer.*)

BODMER N° 369

Une belle rouge pomme
Qui s'est fait porter à Rome
Par saint Pierre et saint Simon,
Gardez bien notre maison.
S'il y vient un pauvre homme,
Donnez-lui une aumône;
S'il y vient un capucin,
Donnez-lui un verre de vin.
S'il y vient un larron,
Donnez-lui cent coups de bâton.
(*Delémont, Jura bernois.*)

Le détail des *prêtres* et de la *chaise* est donné aussi par Rolland (p. 240, 4, a). La même démonstration pourrait être faite pour les autres comptines de M. Hollier : *Pomponette, Vivonnette, mes souliers font des lunettes* (voir Roy, N° 15; Bodmer, N° 344), *Une souris verte* (Bodmer, N° 234), *Marguerite de Paris,* Roilland, p. 238), *Jeannette qui pète* (Rolland, pp. 371-372, inconnu de Bodmer), etc. Je ne voudrais pas ennuyer en comparant toutes ces variantes mot par mot. Mais je prie maintenant le lecteur — ou la lectrice — de se tenir à la table — ou aux bras du fauteuil —. M. Hollier a recueilli à La Plaine-sur-Mer en 1900, et à Nantes en 1890, deux versions d'une comptine que voici :

NANTES

Sancta Maria Gota,
Caracas et Quito,
Ville principale : Caya,
De l'amiral Cayo.

LA PLAINE

In principal gota,
In tarata, in seluto,
In principal gota,
In Marengo.

Ces comptines étaient utilisées pour un jeu qui se nomme *tiller.* Mais pour le moment je laisse le jeu de côté, car les comptines servent à bien des jeux différents et je ne m'occupe ici que des textes. Dans ses *Cent Comptines,* parues chez Jonquières en 1926, M. Pierre Roy a donné en couleurs une carte de la Guyane, plutôt fantaisiste, et au-dessous la comptine suivante dont, par suite d'un principe exposé dans son introduction, il ne dit pas le lieu de récolte :

Ecta femina gauda.
Caracasipito.
Ville principale : Cayenne,
Et Miracaio.

On a l'impression que tous ces noms ont été extraits d'un manuel primaire de géographie pour faire une comptine. Cette impression est renforcée par la version de M. Hollier où on trouve nettement *Caracas* et *Quito* (par le texte de Roy on a *Cayenne*). D'autre part,

Miracaio paraît bien n'être que l'*amiral Cayo,* qui sans doute se nommait *Caillaud,* ou *Caillaut.* Ne pas oublier que la Guyane a été explorée par Crevaux!

Or, une autre version, obtenue en Vendée, avait paru dès 1907 dans la *Revue du Traditionnisme* :

Un, deux trois.
Octa sémina gota
Tarata, sépito,
Ville principale Cayenne
Mets la main au dos.

Rolland n'en donne aucune version. Et comme M. Roy affirme que ses comptines ont été pour la plupart recueillies «dans l'ouest de la France, de la Vilaine à la Bidassoa», il semblerait que cette série de quatre versions, qui n'a jamais été étudiée, et que je propose d'appeler *Santa Femina Goda,* est particulière à la Vendée et à Loire-Inférieure.

Mais voici où l'affaire se complique : dans son enquête approfondie sur les empros de la Suisse romande, M. Bodmer en a obtenu une quinzaine de versions (N[os] 118-125), surtout dans le canton de Neuchâtel, mais aussi à Porrentruy, Bâle, Genève, Sion en Valais, qui sont si caractérisés qu'il faut admettre une deuxième zone de répartition. Leur étude, si elle ne les explique pas toutes, permet du moins d'identifier certaines particularités des versions françaises. En voici d'abord deux qui contiennent la plupart des éléments déjà rencontrés :

VILLENEUVE

Akanda
Féminé gota
Karaka, Sékrito,
La vill' principal' Kayènn'
C'est de mèrengo.

BALE

Axanda,
Femina goda,
Caracas et Quito,
La vill' principal' Cayenn'
Sera demain rango.

Le dernier vers, contaminé par une opérette célèbre, est devenu *La fill' à la mère Angot* à Chêne et à Hermance dans le canton de Genève, mais, comme pour l'amiral Caillaud, a suggéré aussi un autre nom propre, le *principal Gotchau* au Locle (canton de Neuchâtel).

Le début de la première version de M. Hollier apparaît dans les versions suivantes :

VAUD

Ab sainta femina goda
Caraca sécuto
In guyen

LE LOCLE

A la santa femina goda
Cara caci quiteau
L'éguillame

Vice principen cayen
Complément risco.

Principal poral
(A la tchoum)
Principal Gotchau.

Le *sécuto* de Vaud rappelle le *seluto* de La Plaine. Il faut, comme de juste, faire abstractions des diverses orthographes et ne tenir compte que des sons. *Axanda* est visiblement une déformation de *A santa,* ou *la santa*; l'élément fondamental de la comptine est donc bien le début qui parle d'une *Santa fémina Gaudo,* ou *Gota,* qui pourrait bien n'être que sainte Marguerite (*Margoton, Goton, la Gote*) invoquée par les femmes en couches; ce début peut donc être la survivance d'une invocation entendue à la maison et tombée dans le langage enfantin. Le début est souvent contaminé par le célèbre *Am, sam, gram,* comme dans les versions suivantes :

SION

Am, sam, gram.
Féminin goda
Akara
La ribote au rat
La ville principale sera
Arengo.

HERMANCE

Am, sam, gram.
Ferminin kotin
Sikoto, laryo
La vuyam' prinsipa
La fil' a min rango.
(Var. : la fill' à la mère Angot.)

la version d'Hermance étant fortement abîmée.

Caracas, Quito, ville principale, Cayenne, semblent bien sortir d'un manuel ou de leçons primaires; la transformation de *Guyane* en *Guyenne,* qui rime mieux avec *Cayenne,* est normale. On remarquera la déformation *éguillame, vuyam,* ailleurs encore *gudèm, vyam, l'aiguillam.* Ce sont les coupures rythmiques entre *Caracas* et *Quito* qui ont déterminé les termes autonomes de *sekuto, sikulo, seluto, chokoto, sécrito,* rencontrés dans diverses variantes; une autre déformation a donné pour *Caracas et Quito* les termes *A cassé cuiteau* (au Locle).

En se basant sur toutes les versions actuellement connues, on pourrait donc reconstituer le prototype suivant :

Sancta fémina Gota (Gauda),
Caracas et Quito.
La Guyane,
Vill' principal' : Cayenne.

Mais la fin? Il faut une rime en *O*; une seule version suggère *San Francisco,* toutes les autres tournent autour d'une finale *cayo* ou *ango, ingo.* Après tout, le mot primitif est peut-être tout de même *Marengo,* ce qui reporterait la formation de la comptine au Premier Empire, ou aux déportations des républicains à la Guyane, ou encore à la révolte et aux campagnes de Bolivar, en tout cas à un moment où tous ces noms ont attiré l'attention des enfants par la conversation des grandes personnes.

Ceci ne résout d'ailleurs par le problème de sa répartition dans deux foyers aussi éloignés.

Au dernier moment un scrupule me prend : ne faudrait-il pas couper aussi le premier vers autrement et dire *Santa-Fé*; mais que faire alors de *Minagota*? La ville allemande de Gotha, ou le *Golgota* des Hébreux ne servent de rien, ici. A-t-on une solution à me proposer; et d'autres versions de cette curieuse comptine à me communiquer? — A. VAN GENNEP.

§

Le Sottisier universel.

Le corps était adossé au mur où il se trouvait soutenu par le mauser dont le désespéré s'était tué pour se donner la mort en se tirant une balle dans la bouche. — *Petit Parisien*, 6 septembre.

Le grand soleil est moins dangereux qu'un temps lourd, gris, où les nuages laissent passer les rayons ultraviolets. — *Matin*, 14 août.

...Et nous dînons avec les pilotes, ardemment guettés par des négrillons qui leur vendent, à chaque passage, de vieux doublons espagnols en bel argent massif et blanc, trouvés dans le sable; c'est que le jusant découvre parfois deux galions qui sont venus échouer ici, chargés d'or. — PAUL MORAND, *Air Indien*, Grasset, p. 232.

C'est en plein cœur de l'Europe et non dans l'Afrique centrale que cette photographie a été prise le mois dernier, à deux heures de Salonique, le grand port grec : ce sont les demeures des pêcheurs qui vivent sur les bords du lac Razim. — Le lac Razim en Roumanie, et le camp installé par notre envoyé spécial et ses amis, partis pour la pêche au cormoran. — (Légendes de photographies.) *Paris-Soir*, 13 septembre.

Sydky Pacha, qui a visité Bucarest, sur l'invitation du gouvernement hongrois, avec les membres duquel il a eu certains entretiens concernant les relations entre les deux pays, va quitter Caux-sous-Montreux (Suisse) pour Paris. — *La Liberté*, 13 septembre.

Tout cela, sachons en convenir, est supérieurement machiné. D'autant qu'une fois mise aux champs l'idée mère, il n'est pas interdit de broder autour d'elle, ce qui est une façon détournée et piquante en même temps d'enfoncer le clou. — *L'Œil de Paris*, 4 septembre.



Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.